
U d'/ of Ottawa
39003003992764



BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

DEUXIÈME ANNÉE, 1845.

ANALYSE

DES

TRADITIONS RELIGIEUSES

DES

PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE.

LOUVAIN, IMPRIMERIE DE VANLINTHOUT ET VANDENZANDE

ANALYSE

DES

TRADITIONS

RELIGIEUSES

DES

PEUPLES INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE,

Par Adolphe Kastner.

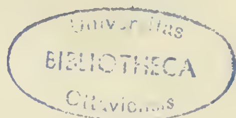
> Les Voyageurs modernes ont trouvé en Amérique : les Vestales, le Feu nouveau, la Circoncision, le Baptême, la Confession, et enfin la Présence réelle, sous les espèces du pain et du vin.
>
> *Soirées de St.-Pétersbourg, par M. le Comte* Jos. de MAISTRE, II, 85.

LOUVAIN,

CHEZ C. J. FONTEYN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1845.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

En remontant à la naissance des sociétés, on rencontre dans les langues, dans les coutumes et dans la religion des hommes, des analogies qui frappent l'esprit par leur singularité. Ces analogies, qui paraissent accidentelles au premier regard, dénotent à la longue une communauté d'origine, qu'il est difficile de suivre et impossible de prouver à l'aide des seules données de l'histoire profane. Les légendes populaires démontrent que toujours l'homme a cherché à cacher son berceau dans les ténèbres, parce qu'en tout temps il a eu la conscience de sa propre faiblesse et la connaissance instinctive de la dégradation de ses aïeux. Lors donc que cette communauté d'origine se rattache à une époque éloignée, les récits nationaux se perdent dans un dédale de fables. Les traditions profanes n'offrent que peu de secours à l'historien, pour éclairer sa marche au-delà de cette période où surgit le merveilleux, et l'Ecriture-Sainte peut seule rendre raison de la similitude de rites et d'institutions observée parmi des peuples séparés les uns des autres par d'immenses intervalles, parce qu'elle reporte les regards du philologue vers l'époque lointaine où la terre n'avait qu'une langue et qu'une manière de s'exprimer, époque où la loi patriarcale était la règle de la société et le code unique des familles. C'est ainsi qu'à l'aide de la Genèse, on parvient à ressaisir la filiation des peuples et à comprendre l'identité de leur naissance; car tous ont conservé des souvenirs plus ou moins altérés de la création du monde, de la chute de l'homme, et des bouleversements opérés sur la surface du

globe par l'action du déluge [1]. La réunion de quelques individus nomades, l'agglomération de quelques familles dans un désert ne constitue point une nation et ne peut dans aucun cas en mériter le nom : le sauvage fait exception à la loi sociale, c'est un déserteur qui a abandonné son rang pour végéter dans l'isolement comme la brute, et oublier jusqu'au nom de Dieu dans la solitude.

A l'époque de la dispersion des peuples, les souvenirs des premiers temps, profondément empreints dans la mémoire des patriarches, étaient transmis directement à leurs enfants; ils ne formaient qu'un seul faisceau, dont chaque chef de famille tenait l'attache; la même parole circulait librement dans la bouche de tous les hommes, et ce mot d'ordre universel, dont nous reconnaissons les articulations incomplètes dans l'histoire des premiers âges de tous les peuples, est admirablement résumé par Moïse, dans les premiers chapitres de la Genèse. A partir de Babel, la chaîne qui unissait la tradition à la parole se brise, le faisceau commun se dissout, la racine du dogme se perd ou éclate en fragments avec celle des idiomes, les nations se dispersent et s'isolent. Le chaos des mythes et des allégories ne tarde point à remplacer l'harmonie des croyances, et le culte du vrai Dieu se maintient à peine parmi les descendants d'Heber.

De nos jours, on n'aperçoit que de loin en loin parmi les peuples, les signaux destinés à retracer leur primitive et mystérieuse unité; tous les habitants de la terre n'ayant formé dans l'origine qu'une seule famille, il est possible d'expliquer par ce fait unique, la communauté des différents symboles de leurs descendants, et de rapporter, malgré les altérations qu'ils ont subies par l'action des siècles, leur identité au type dont ils sont émanés. Ainsi, quand parmi les traditions des indigènes du Nouveau Monde, nous rencontrons des notions cosmogoniques analogues à celles des nations opposées de l'Asie, ne sommes-nous pas en droit de conclure, après avoir

[1] Il est un fait historique qu'on trouve dans les annales de « tous les » peuples, même de ceux qui n'eurent entre eux aucune communication, » c'est celui du déluge. » (Hist. génér. de l'Inde ancienne et moderne, par M. de Marlès; I, 427.)

signalé la source où ces dernières ont puisé leur science, que les traditions des Américains ont suivi la même voie ; d'autant qu'il est démontré de nos jours que la majeure partie de la population qui couvrait le nouveau continent à l'époque de sa découverte par les Espagnols, s'est écoulée en Amérique par le nord-est de l'Asie. Et lorsque nous remarquons quelques lueurs d'idées chrétiennes éclairant les dogmes de nations qui n'ont jamais connu la lumière de l'Evangile, ne devons-nous point être portés à croire que ces étincelles de vérité leur ont été transmises par le contact de peuples qui en avaient eu la connaissance antérieure? Des rites religieux empruntés au christianisme, répandus par les Boudd'histes jusque dans le nord de l'Asie, ont pu refluer à leur tour vers le nord-ouest de l'Amérique et parvenir aux habitants des régions d'où sont sorties les diverses tribus de race toltèque qui se disséminèrent sur les plateaux de la nouvelle Espagne dans les temps du moyen âge. L'Evangile a été prêché dans l'Indoustan dès la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Saint Pantène, qui se rendit dans les Indes à la fin du troisième, y trouva déjà quelques semences de la vraie foi, qui avaient été jetées précédemment par les apôtres saint Barthélemi et saint Thomas ; il vit même, au rapport d'Eusèbe, le texte hébreu de l'Evangile de saint Matthieu, qui avait été laissé dans ce pays par saint Barthélemi, et actuellement encore l'Eglise de Meliapour se glorifie d'avoir eu saint Thomas pour fondateur [1]. Des faits de cette nature répandent quelque jour sur la dispersion des rayons du christianisme dans la haute Asie à une époque très-éloignée, et cette diffusion lumineuse peut servir à expliquer comment des peuples aussi éloignés de l'ancien continent que les Toltèques, les Aztèques, les Muyscas ou les Péruviens, ont conservé, malgré l'étendue des distances, dans leurs rites religieux, quelques nuances de christianisme, puisque nous retrouvons les mêmes idées réduites à un état de dégradation analogue parmi différentes peuplades demi-civilisées de l'Asie.

[1] Vies des Pères, des Martyrs, etc., d'Alban Butler, trad. par l'abbé Godescard ; VI, 75 ; VII, 425.

Comment rendre raison, sans le secours de l'Ecriture, de faits mystérieux qui résistent à l'analyse de la science humaine? Comment expliquer par exemple la conformité des traditions de la Perse avec celles du Mexique, sur la dispersion des hommes après le déluge? Dans le Bonn-Dehesch des Parses, Frevak et Frevakim donnent le jour à quinze couples mortels; de ces quinze couples sortent quinze peuples, et c'est à eux qu'il faut rapporter, suivant Zoroastre, toutes les générations humaines qui se sont reproduites sur la terre. Dans le tableau mexiçain du musée de Siguenza, Coxcox et Hochiquetzal voient naître quinze enfants mâles après le déluge; de ces quinze chefs de famille parlant une même langue, sont descendus les Toltèques, les Aztèques, les Acolhucs et les autres tribus de race mexicaine. La Genèse à la main, rien de plus facile à expliquer que le parallélisme des récits conservés dans des régions aussi éloignées que l'Iran d'une part et la Nouvelle-Espagne de l'autre. Frevak et Coxcox se confondent dans la personne du patriarche Noé; les quinze couples de l'Avesta et les quinze grands ancêtres des nations américaines désignent les petits-fils de cet homme juste, qui sont au nombre de seize dans la Genèse. L'Ecriture nous enseigne en effet que les petits-fils de Noé ont donné naissance à tous les peuples, et alors encore la terre n'avait qu'une seule prononciation et qu'une seule langue [1], comme le témoigne la tradition aztèque. La démonstration de ce phénomène historique est à la portée d'un enfant par sa simplicité, elle brave l'orgueil et les efforts de la raison humaine qui tenterait de l'expliquer par une voie différente. Aimera-t-on mieux attribuer au hasard une foule de synchronismes analogues qui se présentent dans les légendes antiques de peuples différents de conformation, de mœurs, de langage, de religion, et séparés les uns des autres par tout un hémisphère? Mais le hasard, divinité des panathéistes et des athées, n'explique rien; le grand livre de la nature reste muet pour les aveugles, tandis que Dieu, dans sa miséricorde, nous a laissé entre les mains quelques feuillets qui éclaircissent toutes les questions de ce genre.

[1] Genèse, X, 32; XI, 1.

J'ai cherché dans cet écrit à renouer les anneaux de la chaîne qui unissait les ancêtres des peuples du nouveau continent aux nations asiatiques ; mais avant de parler du culte et des cérémonies des habitants de l'Amérique, il ne sera point hors de propos de citer quelques exemples remarquables d'analogies tirées des institutions de peuples disséminés sur le sol de l'ancien monde connu.

On trouve les Ordalies parmi les ordonnances des nations de souche indo-germaine[1] ; le code de Manou, le livre des Rois de Firdoussi, les recueils de lois des Francs et des Saxons, font mention des épreuves judiciaires. Dans l'Indoustan, le Richi Vatsa, calomnié par son frère, passe au milieu du feu, pour attester la vérité de son serment, sans brûler un seul cheveu de sa tête[2]. En Perse, Siâweh, fils de Kaïkâoùs, accusé par sa belle-mère d'avoir voulu porter atteinte à sa vertu, se soumet à l'épreuve du feu, sort triomphant des flammes, et prouve ainsi son innocence en confondant sa marâtre[3]. Chez les Anglo-Saxons, Emme, fille de Richard Ier, duc de Normandie, et mère de saint Edouard-le-Confesseur, demande l'épreuve du fer chaud, pour se purger d'une accusation mensongère. Elle marche nu-pieds, sans se brûler sur neuf socs de charrue rougis au feu, qu'on avait déposés sur le pavé de l'église de Saint-Swithin à Winchester[4].

L'établissement des épreuves juridiques reposait sur la

[1] Ordalie, de Or-deal, grand jugement. La loi indienne concernant les ordalies, traduite littéralement d'Yâyayaouelkya, se trouve dans le premier volume des Recherches asiatiques, par Labaume, p. 84. Le Manava Dharma-Sastra fait mention de la purgation légale par le serment, ainsi que des épreuves par le feu et par l'eau. La stance 116 du livre VIII de ce recueil vénérable, renferme ces paroles remarquables : « Le feu qui est » l'épreuve de tous les hommes. » Manava-Dharma-Sastra, L. VIII, 114, 115, 116.

[2] Ibidem, VIII.

[3] Chah-Nameh. Voir les Tableaux historiques de l'Asie, par J. Klaproth. — Le récit de Firdoussi offre quelques traits de ressemblance avec la fable des Grecs sur le fils de Thésée, calomnié et poursuivi par sa belle-mère.

[4] Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints, d'Alban Butler, etc.; IX, 481.

croyance intime des hommes de l'antiquité, que Dieu ne laissant aucun crime impuni en ce monde, ne pouvait abandonner l'innocence, pour donner solennellement gain de cause à la méchanceté et à la calomnie. Cette conviction populaire naquit avec l'enfance des sociétés, et l'on en trouve la preuve dans le livre de Job et dans la loi de jalousie instituée par Moïse [1]. L'oblation de jalousie chez les Hébreux était une ordalie à la suite de laquelle Dieu intervenait visiblement en rendant son arrêt sur le parjure ; on peut en dire autant du serment qui était une véritable épreuve consacrée par la religion [2]. L'origine des ordalies chez les nations indo-germaines se rattachait sans aucun doute à l'institution du jugement de Dieu sous les patriarches, institution fixée et commentée plus tard par Moïse dans le Pentateuque.

Le sacrifice lustral, appelé par les Romains Suovetaurilia, parce qu'on immolait en même temps pendant cette cérémonie expiatoire, un porc, un bélier et un taureau, était pratiqué en Chine sous la dynastie des Tcheou, et les Chinois, comme les Romains, ne recouraient à cette lustration solennelle que lorsqu'il était nécessaire de purifier le peuple et de sanctifier les habitations ou les fonds de terre. Dans le Hiao-King, livre canonique sur la piété filiale, le porc, le bélier et le taureau sont appelés les trois animaux des grands sacrifices, et le Chouking rapporte que trois jours après que Tcheou-Kong, ministre de l'empereur Tching-Vang, qui régnait en l'an 1050 environ avant Jésus Christ, eut fait le tour de la ville de Lo, dont il voulait faire la capitale de l'empire, « on immola des » bœufs dans le Kiao, et le lendemain cinquante-cinquième » jour du cycle, dans le Che de la nouvelle ville, on se servit » d'un bœuf, d'une brebis et d'un cochon, pour le sacrifice [3]. » Dans le Chouking, Kiao et Che désignent les temples, et le sacrifice que Tcheou-Kong offrit au Chang-Ti [4], était destiné

[1] Nombres, V, 12 à 31.

[2] Rois, VIII, 31, 32. — II Paralip. VI, 22, 23. — Abraham jura par le Seigneur à Bersabée. Gen. XXI, 31, 32.

[3] Chouking, p. 208.

[4] Chang-Ty supremus cœli moderator, de Chang-Clé, 7, superior, altus, Rex, et de Ty, clé 2421, Spiritus seu Dominus cœli. Dictionn. chinois de M. de Guignes.

à attirer la bénédiction céleste sur la métropole future de l'empire. Le Ting ou Chin-Ting, vase à trois pieds des Chinois, se retrouve en Grèce et en Italie. Le trépied était un emblème sacré, révéré des anciens; les Tings et les trépieds étaient primitivement des symboles de la trinité divine. Une pareille concordance dans les rites de nations qui n'ont commencé à se connaître qu'à une époque rapprochée des temps du moyen âge[1], date nécessairement des siècles qui suivirent le déluge. L'origine des cérémonies analogues, en se perdant dans l'obscurité de la période qui avait reçu dans l'antiquité le surnom de ténébreuse, remonte aux traditions des premiers hommes; la dispersion de leurs descendants en dissémina les fragments sur la terre, et c'est au rayonnement lointain dont Babel est le foyer, qu'il faut attribuer la présence simultanée des mêmes coutumes, dans des régions séparées par des montagnes glacées, par des steppes immenses et par un Océan sans limites.

On voit d'ailleurs une répétition analogue se reproduire dans les traditions nationales à la suite de grandes transmigrations, à des époques beaucoup moins éloignées des temps modernes ; et ne peut-on pas conclure de cette conformité historique, que les légendes populaires sont astreintes à parcourir une courbe rentrante dont il leur est impossible de franchir les limites; il y a longtemps que l'auteur de l'Ecclésiaste a signalé cette vérité[2]. Personne n'ignore le récit des Latins sur l'allaitement miraculeux des fondateurs de Rome ; on connaît également la ruse employée par Romulus pour livrer à ses soldats les compagnes que ses voisins leur refusaient. L'artifice de Romulus n'était point sans exemple dans la haute antiquité ; sept siècles à peu près avant l'enlèvement des Sabines, deux cents Benjaminites, échappés au massacre général de leur tribu à Gabaa, enlevèrent dans une fête solennelle les jeunes filles de Silo, qui dansaient sans méfiance au

[1] Les Chinois ne commencèrent à être connus en occident qu'au commencement de l'ère chrétienne. C'est en l'année 120 que leurs armées parurent sur les bords de l'Oxus ou Djihoun.

[2] « Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere : Ecce hoc recens est. »

son des instruments, et en firent leurs épouses, avec l'assentiment tacite des Israélites, qui craignaient d'enfreindre leur serment, en accordant de plein gré leurs filles aux ravisseurs[1].

Les historiens Chinois qui nous ont transmis la généalogie des ancêtres de la famille d'Otsman, avaient-ils connaissance de la fable italique qui raconte la naissance de Romulus[2]? Je l'ignore. Il est certain toutefois que les traits principaux de la narration romaine sont reproduits dans le récit fabuleux des Chinois ; et il n'est pas moins remarquable que dans l'un et dans l'autre, le merveilleux se cache sous l'enveloppe d'un jeu de mots. Sseua, nom du héros de la légende chinoise, signifiant loup en Tu-Kiu, de même que le mot lupa désignant la louve qui allaita Romulus, voulait dire en vieux latin une femme de mauvaise vie[3]. Voici comment les annalistes chinois racontent l'origine des aïeux des Ottomans :

Les ancêtres des Turcs s'étant retirés sur les bords du lac Si-Haï, y furent exterminés par une horde voisine. Il n'échappa à ce massacre qu'un enfant de dix ans, auquel l'ennemi coupa les pieds et les poignets. Une louve prit soin de le nourrir; transportés l'un et l'autre par un génie sur une montagne, au nord-ouest du pays des Oïgours, ils découvrirent une caverne dont l'issue répondait à une plaine de 200 lieues de tour. La louve y mit au monde dix enfants mâles ; devenus grands, ceux-ci enlevèrent les femmes de leurs voisins, et en firent leurs épouses. Le plus vaillant, Assena, devint chef des tribus de la plaine, et il plaça des loups sur ses étendards, en mémoire de sa naissance. Par la suite, ses descendants abandonnant le plat pays, se dispersèrent dans les vallées de l'Altaï, où ils prirent le nom de Tu-Kiu (Turcs)[4].

[1] Juges, XXI, 16 à 24. Cet événement se passa peu de temps après la mort de Josué, près de sept siècles avant la fondation de Rome, qui eut lieu sous le règne de Joathan.

[2] Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse. I, XIX, 6.

[3] Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse, I, XIX, 6.

[4] Asia Polyglotta von Jul. Klaproth ; S. 264. Tableaux historiques de l'Asie, du même auteur, p. 113, 114. — Ssenna ou Assena, avec addition de l'article, était le nom générique de la horde qui donna naissance aux Tu-Kiù ; elle prit le nom de Ssena (loup), de son chef, comme Rome reçut le sien de Romulus, son fondateur. La louve figurait sur les enseignes et les monnaies romaines, etc.

Quantité d'exemples de ce genre peuvent nous aider à comprendre comment on retrouve parmi les traditions et les institutions religieuses des nations indigènes de l'Amérique, des cérémonies incontestablement judaïques, ainsi que des idées et des rites qui ont dû être empruntés dans l'origine à différentes sectes chrétiennes de l'Asie. Tant qu'on manque des documents indispensables pour éclairer le jugement sur de pareilles données, on ne peut rien conclure historiquement de ces analogies; mais il serait également déraisonnable de chercher à les nier. Ainsi les différentes étapes des Aztèques, dans leurs migrations après le déluge, nous reportent involontairement vers les stations des Israélites dans le désert. L'image du dieu de la guerre, porté sur un brancard par les prêtres, et précédant, sous le nom de l'Epouvante, la marche des ancêtres des nations mexicaines à travers les savanes de la haute Amérique[1], rappelle encore à notre esprit l'arche sainte élevée sur les épaules des Lévites lors de la conquête de la Palestine par les Hébreux, et ce surnom terrible de dieu de la guerre, donné à Jehovah dans le cantique sublime de l'Exode[2]. L'hiéroglyphe du volcan appelé *montagne qui parle*, et figuré dans l'écriture symbolique des Aztèques par un cone au-dessus duquel flottent plusieurs langues[3], image frappante du Sinaï fumant aux yeux des Israélites, lorsque Dieu, du sommet de cette montagne, daigna faire entendre sa parole à Moïse, pourraient, au besoin, servir de texte à une imagination exagérée, pour renchérir sur une ressemblance qu'on

Je ne déciderai pas si cet Assena est le même personnage qu'Aschenaz, le premier des trois fils de Gomer, fils de Japheth; mais à coup sûr leurs noms se ressemblent. Ascenaz, en hébreu Aschenaz, fut le père des nations asiatiques qui habitaient autour du Pont-Euxin, suivant les interprètes chaldéens. Son nom est mentionné dans la Genèse et dans les prophéties de Jérémie. Genèse, X, 3; Jérém. LI, 27.

[1] Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par Al. de Humboldt, p. 95-228.

[2] « Dominus quasi vir pugnator, omnipotens nomen ejus. Dominus Deus » qui ductor est vester, pro vobis ipse pugnabit. Deus magnus et terri- » bilis... Dominus exercituum nomen illi. »

[3] Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par Al. de Humboldt, p. 54.

éprouve quelque peine à qualifier d'accidentelle. Le livre divin des Toltèques, qui renfermait l'histoire et les lois des ancêtres de la nation, et qui aurait pu donner des éclaircissements sur une question aussi épineuse, est malheureusement égaré depuis des siècles [1]. On ne saurait donc rien conclure historiquement de cette conformité apparente ; mais il est facile de prouver que les rapports d'affinité observés dans la marche des deux peuples ne sont point entièrement imaginaires. En effet, les stations marquées sur la peinture hiéroglyphique des migrations des Aztèques depuis le déluge jusqu'à la fondation de Tenochtitlan, sont au nombre de trente-cinq [2]. En comptant dans l'Ecriture les campements des Israélites dans le désert depuis leur départ de la Mer-Rouge, jusqu'à leur arrivée dans la plaine de Moab en face de Jéricho, on retrouve ce même nombre [3]. Parmi les dénominations des séjours des Aztèques, il y en a plusieurs qui offrent quelque ressemblance avec les noms des campements des Hébreux dans le désert. Telles sont entre autres les suivantes : Apan, lieu d'eau, et Jétébatha, terre d'eau [4]; Tzompango, lieu des ossements humains, et Kibroth-Taava, sépulture de concupiscence [5]; Quauhtepex, montagne de l'aigle, et Horeb, appelée montagne de Hor et montagne de Dieu dans l'Ecriture [6]; Tocolco, humiliation, et Raphidim, tentation ou contradiction [7]. On pourrait pousser cette comparaison plus loin ; mais pourquoi décider avant tout l'absurdité d'un pareil synchronisme, en l'absence de preuves

[1] Le livre divin des Toltèques (Teo-amoxtli), rédigé à Tula au commencement du 8e siècle de l'ère chrétienne par l'astrologue Huematzin, contenait : « L'histoire du ciel et de la terre, la cosmographie, la description des constellations, la division du temps, les migrations des peuples, la mythologie et la morale. » Le nom de l'auteur du Teo-amoxtli rappelle les noms chinois. Le père de l'histoire chinoise, qui composa le Ché-ki, se nommait See-ma-tsim.

[2] Vues des Cordillères et monuments de l'Amérique, etc. p. 228.

[3] Nombres, XXXIII, 11-49.

[4] Ibidem, 33. — Deutéronome, X, 7.

[5] Ce lieu fut ainsi nommé parce qu'on y ensevelit le peuple qui avait désiré la chair. Nomb. XI, 34; XX, 13, 24; XXXIII, 16.

[6] Nombres, XXXIII, 37. — 3. Rois, XIX, 8.

[7] Exode, XVII, 7.

convaincantes ? Serait-il donc impossible que les ancêtres des nations mexicaines aient exporté d'Asie quelques souvenirs des livres hébraïques, quand on sait que les Afghâns, avant d'avoir embrassé l'Islamisme, se glorifiaient hautement de leur origine judaïque [1]? La plupart des questions de ce genre ont une solution naturelle, et c'est au temps à débrouiller le mot de l'énigme. Comment expliquer que le bois de Brésil était mentionné parmi les marchandises payant un droit d'entrée à la porte de Modène en 1306 : « We cannot, for instance, ex- » plain how, as Muratori has proved, Brazil wood should » be entered among the taxable commodities, at the gates of » Modena, in 1306[2]. » Je crois que le voyageur Pigafetta va dégager l'inconnue de ce problème. Il appelle le Brésil la terre du Verzin. Verzino était le nom qu'on donnait, avant la découverte de l'Amérique, au bois rouge qu'on tirait alors de

[1] Le quatrième livre d'Esdras, qui passe pour l'ouvrage d'un juif converti, raconte (XIII, 40) qu'une partie des Israélites emmenés en Assyrie lors de la captivité des dix tribus par Salmanasar, voulant conserver leurs lois et s'isoler du contact des Gentils, passèrent l'Euphrate (frât), et se fixèrent, après avoir erré pendant un an et demi, dans une contrée nommée Arsareth. William Jones a remarqué qu'un territoire considérable de la dépendance des Afghâns, s'appelle encore Hezâreh, ou Hezâret, et les meilleurs historiens persans assurent que ce peuple est descendu des juifs. « On ne sait, dit Langlès, s'ils sont d'origine arménienne ou ju- » daïque. » Leur langue ressemble au chaldéen. Les Afghâns se vantaient, avant d'avoir embrassé le mahométisme, d'être issus d'un petit-fils de Saül, auquel ils donnent le nom de Thâlout. Afghân, suivant la tradition de leurs ancêtres, était fils de Berkia, fils de Mélik-Thâlout, c'est-à-dire du roi Saül. (Recherches asiatiques, II, 123.)

Le savant Klaproth, auquel les prétentions des Afghâns avaient le malheur de déplaire, en témoigne sa mauvaise humeur au docte président de la société de Calcutta. « W. Jones, ein ziemlich gelehrter Mann, aber » höchst unkritischer Kopf! » Asia polyglotta. S. 54. « Tête entièrement » dépourvue de critique ! » Cela veut dire simplement qu'aux yeux des philosophes, W. Jones avait perdu tout crédit, depuis qu'il avait eu le courage de s'avouer chrétien ; dès-lors il n'avait plus le sens commun pour les adeptes.

[2] « Twelve lectures on the connexion between science and revealed religion. By D. D. Nicholas Wiseman. Vol. I, lecture the second ; 136. — Je soumets l'explication de Pigafetta aux lumières de M. le docteur Wiseman, que je vénère sous tous les rapports, et des discours duquel je n'ai tiré ce passage que parce que je n'avais point l'ouvrage de Muratori à la main.

l'Asie et de l'Afrique. L'arbre qui fournit le verzin se trouvant en abondance au Brésil, on a changé depuis le nom de verzin en celui de bois de Brésil, voilà pourquoi ce bois pouvait être mentionné sous son nom primitif, sur un tarif d'octroi affiché aux portes de Modène, longtemps avant la découverte de l'Amérique, puisque jusqu'alors on le tirait des contrées maritimes de l'ancien continent. Améric Vespuce, qui laissa son nom au nouveau monde, toucha au Brésil en 1502, et rapporta qu'il y trouva d'excellent bois en grande quantité : « Infinito verzino e molto buono [1]. »

Le doute doit s'évanouir aux yeux de l'homme, lorsqu'une analogie générale vient à revêtir un caractère positif d'évidence, en s'adaptant simultanément aux traditions parallèles de différentes nations. Ainsi les peintures hiéroglyphiques des Mexicains, sur la filiation de leurs tribus après le déluge, d'accord avec les traditions des Parses dans le Zend-Avesta, se résument et se fondent, pour ainsi dire, dans les récits de la Genèse, et concourent à établir par leur identité la vérité irrécusable des tableaux généalogiques de Moïse. On remarquera, dans le cours de cet écrit, d'autres rapports non moins frappants, tirés de la comparaison des coutumes de nations habitant des hémisphères opposés. Ils serviront à confirmer le sentiment des auteurs qui ont cherché dans les régions de l'antique Asie, la patrie primitive de la majeure partie des peuples indigènes du nouveau monde. « Que Dieu étende les » possessions de Japheth, et qu'il habite dans les tentes de » Sem, et que Chanaan soit son esclave [2]. » La prédiction de Noé s'est accomplie sur l'Amérique découverte et repeuplée par les Européens, défrichée et cultivée par les bras des esclaves noirs ; et les recherches des voyageurs modernes tendent toutes à confirmer la vérité des paroles prophétiques du patriarche, sur sa population indigène composée presque en

[1] Premier voyage autour du monde, sur l'escadre de Magellan, pendant les années 1519, 20, 21 et 22; par le chevalier Pigafetta, p. 14.

[2] « Dilatet Deus Japheth, et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus. » Gen. IX, 27. C'était donc la postérité de Sem qui était destinée à peupler dans l'origine le nouveau continent.

entier d'immigrants venus d'Asie. En étudiant les mœurs des habitants de l'Amérique à l'époque de sa découverte, on remarque dans les institutions religieuses et politiques des royaumes qui en occupaient les parties centrales, une empreinte asiatique qui rappelle leur origine et qui corrobore une vérité qu'on a inutilement tenté de contester dans le dernier siècle. L'Orient a été le sol nourricier du genre humain et le berceau de ses connaissances. En admettant l'origine asiatique de la plupart des habitants du nouveau monde, on ne disconvient pas que des communications intermittentes ont pu avoir lieu autrefois entre les navigateurs de la Méditerranée et les peuplades des rives occidentales de l'Atlantique, soit que ces antiques relations entre les deux mondes aient eu pour objet quelque expédition de découverte ou quelque voyage d'échange et de négoce, soit qu'elles aient été occasionnées accidentellement par les courants et les tempêtes. Peut-être les Indiens de Bahama descendaient-ils de colons et de naufragés sortis primitivement des ports de l'Egypte et de la Phénicie? L'usage de la circoncision pratiqué autrefois le long des côtes du golfe du Mexique, semblerait prouver que des communications de cette espèce ont réellement existé dans les temps anciens sur les rivages de l'Atlantique. « Elle (la cir-» concision) était pratiquée à la rigueur dans l'île de Cosu-» mel, à la péninsule d'Yucatan, sur les bords du golfe du » Mexique et à la pointe de la Floride[1]. » Hérodote et Sanchoniaton témoignent que les Egyptiens et les Chananéens pratiquèrent pendant un temps cette cérémonie qu'ils avaient empruntée des Hébreux, et qu'ils abandonnèrent à la longue. En Amérique, l'usage formel de la circoncision était restreint aux rives adjacentes au golfe des Antilles ; dans l'intérieur du continent, elle se bornait, comme on le verra par la suite, à des rites analogues à ceux qu'on pratiquait chez les Juifs, lors de l'initiation des prosélytes. Il est donc à propos de distinguer les populations ripuaires, dont l'origine se perd faute de jalons dans la nuit du passé, du véritable noyau asiatique des nations plus policées de l'intérieur du nouveau monde.

[1] Histoire générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, T. XIII, p. 12.

Il est certain qu'il y a plusieurs traits de ressemblance apparente entre les monuments des anciens Pharaons et ceux des peuples indigènes de la nouvelle Espagne. Les peintures hiéroglyphiques, les débris d'édifices pyramidaux, les monolithes couverts de sculpture, la coiffure symbolique des prêtres et des divinités, l'attitude des héros et des figures, semblent indiquer quelque connexité entre ces nations éloignées. Les guerriers aztèques, représentés sur les bas-reliefs de la pierre des sacrifices, déterrée parmi les déblais de la grande place de Mexico, à l'endroit où s'élevait jadis le Téocalli de Huitzilopochtli, rappellent la pose des héros étrusques et celle des sacrificateurs égyptiens sculptés sur la face extérieure des pylones. La main de ces guerriers serre avec force le casque des prisonniers qui leur sont opposés, et leur pied gauche est armé d'une chaussure à bec recourbé, qu'on retrouve indifféremment aux deux pieds des principaux personnages sur les monuments de l'Heptanomide[1]. On remarque de même parmi les sculptures du péristyle du palais de Medynet-Abou, différents bas-reliefs représentant une suite de processions. Des prêtres égyptiens, vêtus de longues robes, ayant pour chaussure cette espèce de patins dont on vient de parler, portent sur leurs épaules les brancards sacrés sur lesquels reposaient les idoles et les images des dieux. Ces prêtres sont distribués par groupes plus ou moins nombreux dans les tableaux sculptés de l'ancienne Diospolis; sur une des parois de la façade du pylone du grand temple de Phylé[2], quatre prêtres portent une barque symbolique exhaussée sur leurs épaules, et ceux qui chez les Aztèques soutenaient sur un palanquin dans les solennités l'idole de Huitzilopochtli, marchaient en égal nombre. Cependant la plupart de ces rapports entre les arts de l'Egypte et du Mexique, pâlissent et disparaissent quand on vient à comparer les cérémonies et les coutumes des Américains avec les rites et les usages correspondants des habitants

[1] Un des captifs de la *piedra de los sacrificios* porte une longue barbe, qui paraît retenue vers les tempes par la jugulaire de son casque.

[2] Atlas de la Description de l'Egypte. Vol. I, pl. 11, et Vol. II, pl. 9, 11 et 13. « Deos aureos et argenteos, et lapideos et ligneos, in humeris » portari, ostentantes metum gentibus. » Baruch, VI, 3.

de l'Asie ; il suffit d'ailleurs de se rappeler la différence respective de l'antiquité des monuments nationaux de ces contrées lointaines, pour écarter tout scrupule à cet égard.

Mais avant de rendre compte des traditions et des institutions religieuses qui étaient communes aux indigènes des deux mondes, il me reste à diriger l'attention du lecteur sur un passage du Nouveau Testament qui présente en quelques lignes le tableau fidèle de l'état intérieur de l'Amérique pendant les siècles qui ont précédé sa découverte, à en juger du moins par ce qui a survécu à la destruction de ses annales.

Suivant le sentiment commun des interprètes, le quatrième âge de l'Eglise, désigné dans l'Apocalypse par l'ouverture du quatrième sceau, commence avec l'hégire, et se termine à l'apparition de la Réforme[1]. C'est à l'intervalle compris entre ces deux périodes de 622 à 1517, que les récits des habitants du nouveau monde rapportent les migrations, les guerres et les conquêtes de leurs ancêtres. La chronologie ordinaire ne fait mention de l'Amérique qu'à l'époque de sa découverte par Christophe Colomb ; cependant les diverses révolutions qui se sont succédé longtemps auparavant dans les Indes occidentales méritent aussi de trouver place dans l'histoire ; et leurs dates s'encadrent si naturellement dans la période désignée par l'ouverture du quatrième sceau, qu'elles pourraient servir de commentaire au sens prophétique des paroles de l'Apôtre. Je dois remarquer, pour éviter toute équivoque, que dans le passage mentionné ci-après, le grec, au lieu de ces paroles de la Vulgate, sur les quatre parties de la terre, porte la leçon suivante : *Sur la quatrième partie de la terre.*

« Et cum aperuisset sigillum quartum, audivi vocem quarti animalis dicentis : Veni et vide.

» Et ecce equus pallidus ; et qui sedebat super eum, nomen
» illi Mors, et infernus sequebatur eum ; et data est illi potes-
» tas super *quatuor* partes terræ, interficere gladio, fame et
» morte, et bestiis terræ.[2] »

[1] Sainte Bible en latin et en français, avec des notes, etc. tirées du commentaire de D. Aug. Calmet, t. XXIV, p. 86, 128, 530 et 545.

[2] Apocalypse, VI, 7, 8. — Ezéchiël dit, en prophétisant la ruine de la terre d'Israël : « Venit finis super quatuor plagas terræ. » VII, 2.

« Et lorsqu'il eût ouvert le quatrième sceau, j'entendis la
» voix du quatrième animal disant : Viens et vois.

» Et voilà un cheval pâle, et celui qui était monté dessus
» s'appelait la Mort, et l'Enfer le suivait; et le pouvoir lui
» fut donné sur les *quatre* parties de la terre, pour faire mou-
» rir les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité
» et par les bêtes sauvages. »

Voici un résumé succinct des principaux événements qui se sont succédé en Amérique depuis la naissance du Mahométisme, jusqu'à l'époque où les Espagnols abordèrent dans le nouveau monde.

Avant la grande irruption des essaims de race Toltèque, le pays d'Anahuac était habité par des peuplades Aborigènes, dont on connaît à peine les noms. Tels furent les Olmèques, les Otomites, les Tarasques, les Zacatèques, etc. Siguenza attribue aux Olmèques la construction des pyramides de Teotihuacan, et Botturini suppose que les débris de cette nation ont peuplé les Antilles et pénétré dans l'Amérique méridionale[1]. M. Mitchell croit au contraire la population Autochtone de l'Amérique, de race Malaie. Refoulée et dispersée lors de l'arrivée de nouveaux émigrants venus d'Asie dans le cours du moyen âge, les Pélasges du Mexique finirent par disparaître sous le flot des hordes conquérantes.

Les Toltèques abandonnèrent Huehuetlapallan, pays situé, suivant la tradition, au nord du 42e degré de latitude boréale en 544e, dans le même temps où des troubles considérables venaient d'éclater dans les vastes régions de l'Asie orientale. En 648 ils parurent à l'est du golfe de Californie, dans la Cordillère d'Anahuac; en 670 ils arrivèrent à Tula, et se rendirent maîtres de tout le pays des environs. C'est à l'époque de l'établissement de la monarchie Toltèque, dans les contrées de la nouvelle Espagne que se rattache l'apparition de Quetzalcoatl et de Huemac, à Panuco et à Tula. Le Teoamoxtli fut rédigé en 708; sous le règne d'Ixtlicuechahuac.

[1] *Olmèques* ou *ulmèques*, signifie *hommes* dans les dialectes finnois et vogules. Les mots *olma*, *ulmo*, *almaz*, *ulmus*, veulent dire *homme* en lapon et en tschermis; nialma, en mandchou, a la même signification.

Les Toltèques auxquels on attribue généralement l'élévation des pyramides de Cholula, occupèrent le Mexique pendant 400 ans environ, et Topiltzin, leur dernier roi, vivait dans le onzième siècle. Détruits en grande partie par une maladie contagieuse en 1051, les restes de ce peuple se répandirent dans le Guatemala, d'où ils s'écoulèrent peut-être jusque dans l'hémisphère méridional. Quelques-unes de leurs tribus, en remontant vers le nord-est, enseignèrent aux Iroquois et aux Hurons l'usage des caractères et de la peinture symbolique. Deux enfants appartenant à la dynastie royale se maintinrent à Anahuac avec quelques familles; dès lors les annales de l'Amérique ne font plus mention des Toltèques jusqu'en 1247, où leurs derniers débris se confondirent avec le sang des Acolhues et des Chichimèques, par le mariage de la fille de leur prince avec Nopaltzin, fils de Xolotl, roi des Chichimèques.

Les sept tribus des Anahuatlaques sortirent des régions inconnues d'Altztlan, situées comme la patrie des Toltèques au nord-ouest du Gila[1]. Quelques années plus tard les Chichimèques abandonnèrent les contrées voisines d'Amequemecan pour se diriger vers le sud. Les Anahuatlaques, de même que les Chichimèques parlaient tous la langue Toltèque; la tribu des Aztèques, sous la conduite de Tecpaltzin, se sépara des hordes Chalques et Tlascaltèques dans les montagnes des Zacatèques; puis continuant leur marche vers le midi, les Aztèques parvinrent à Tlalixco. Pendant leur sejour en ce lieu, Chalchiutlatonac, leur chef, fixa la première ligature du cycle mi-séculaire. Les Aztèques s'établirent dans les contrées de la nouvelle Espagne, et y fondèrent, en 1325, la ville de Tenochlitlan, sur l'emplacement actuel de Mexico[2].

[1] Le mot *anahuatlaque* signifie *riverain*, selon M. de Humboldt; voici les noms des sept tribus de cette nation : 1° Xochimilques, 2° Chalques, 3° Tepanèques, 4° Acolhues, 5° Tlahuiques, 6° Tlascaltèques, 7° Aztèques ou Mexicains.

[2] La ligature des années, chez les Aztèques, était un cycle de 52 ans. On éteignait le feu sacré dans les temples le jour de sa clôture. Les prêtres rallumaient solennellement le feu des autels, le jour de l'ouverture du nouveau cycle, au moyen de deux pièces de bois frottées l'une con-

Onze ans avant cette époque les Aztèques furent réduits en servitude par un roi des Acolhues. Pendant leur esclavage ils introduisirent au Mexique l'usage barbare des sacrifices humains. Leurs vainqueurs témoignèrent tant d'horreur de cette abomination, qu'ils leur rendirent la liberté, expulsant immédiatement de leur territoire des serfs dont ils avaient lieu de redouter l'atroce vengeance. Rendus à l'indépendance, les Astèques élurent pour leur souverain, en 1352, Acamapitzin[1]. Les successeurs de ce prince, au nombre de dix, occupèrent le trône du Mexique, jusqu'à l'époque de la prise de Tenochtitlan par Cortez (13 août 1521).

Au commencement du quinzième siècle le royaume des Mayas avait été démembré par la rébellion des grands et des gouverneurs des provinces; la péninsule d'Yucatan se trouva partagée en différents Etats à la suite de ce démembrement. Sous le règne d'Ahuitzotl, un des successeurs d'Acamapitzin, les Pipiles qui appartenaient aux basses classes de la population Aztèque ou Mexicaine, abandonnèrent leur patrie pour aller s'établir dans le Guatemala, habité par les Pocomanes, les Quiches, les Qachiquels et les Chapanèques, nations que l'on croit issues originairement des Toltèques[2].

tre l'autre. — La ville de Tenochtitlan tire son nom de Tenoch ou Tenuch, un de ses dix fondateurs.

[1] Le premier sacrifice humain mentionné dans les annales mexicaines fut inspiré par l'orgueil national, et cet acte de vengeance se rapporte à l'an 1317. Cependant, Quetzalcoatl ayant aboli les sacrifices sanglants lors de son apparition chez les Toltèques, il est clair que l'événement en question ne fut qu'un retour aux anciens rites interrompus pendant un temps considérable par l'interdiction du législateur. — *Acamapitzin* signifie *main qui tient un roseau*. Le roseau est ici l'emblème du sceptre, attribut de la souveraineté concentrée dans la personne d'Acamapitzin, par l'élection des principaux chefs de la nation. La terminaison chinoise tzin, tsin, se retrouve dans un grand nombre de noms propres mexicains; elle était employée d'inférieur à supérieur comme témoignage de respect. C'est ainsi que les sujets de l'empereur Motezuma II appelaient leur maître Motezumatzin, en présence des Espagnols. (Robertson, IV, 24.) Le surnom de ce prince était Xocojotzin. La chûte de la puissante dynastie des Tsin coïncide en Asie avec le débordement des Toltèques en Amérique.

[2] Les Quiches avaient Utatlan pour capitale; Tecpan était la ville principale des Kachiquels. On a découvert sur l'ancien territoire des Chapa-

Vers l'époque où les débris de ce peuple naguère puissant, dispersés et décimés par la peste, se frayaient une route dans la presqu'île, on voit surgir la monarchie péruvienne et le trône des Incas s'élever dans l'Amérique méridionale. Manco Capac jette les fondements de la ville de Cuzco, et meurt au commencement du treizième siècle[1]. L'empire, sous ses successeurs immédiats, était borné au midi par le lac Titicaca; à l'occident par la mer du sud et la vallée d'Arequipa, et à l'orient par les Andes. Capac Yupanqui recula ces limites, soumit la plupart de ses voisins, et rentra dans sa capitale à la tête de son armée victorieuse, porté sur les épaules des princes qu'il venait de subjuguer. Pachacutec réforma le calendrier péruvien, fixa le commencement de l'année au solstice d'hiver, et ajouta le territoire de Lima à son empire. Après ce prince, Yupanqui, le dixième des Incas, battit, en 1450, les quatre tribus du Chili septentrional, étendit ses conquêtes jusqu'au Rapal, et entoura la citadelle de Cuzco d'une triple enceinte de murailles[2]. Tupac Yupanqui, son fils et son successeur, envahit le royaume de Quito, dont les habitants nommés Puruays étaient gouvernés par des souverains indépendants, qui résidaient à Lican. Dans le même temps les Muyzcas de Cundinamarca vivaient sous la domina-

nèques, au milieu du 18e siècle, les ruines des villes indiennes de Palenque et de Tula, ensevelies comme Pompeï sous la lave d'un volcan. M. de Humboldt estime que ces édifices ne sont point antérieurs au 13e siècle.

[1] La racine du mot *capac*, qui signifie *excellent* dans la langue des Incas, se retrouve dans le latin *capax*, d'où est dérivé l'adjectif français *capable*. — *Cuzco*, en quichua, veut dire *nombril*, *milieu*. La plupart des nations asiatiques ont eu la prétention de placer leur patrie dans le centre du monde. Les Indous donnent à leur pays le nom de medhyama (milieu, centre) et assurent qu'il formait dans l'origine le milieu de la terre habitable. Tcheou-Kong donna au pays de Loyang le nom de Tchong-Koue (royaume du milieu); la Chine a conservé depuis lors cette dénomination fastueuse. Le Modjmel el Tavarikl (fol. 314) dit, en parlant de la Perse: « L'Irân, qui est au milieu du monde. » C'est ainsi que le Kotan (Kou-stana) signifiait en sanscrit, dans l'origine : « Mamelle de la terre, » sans doute de la fertilité de son terroir.

[2] Le palais de Dejocès, à Ecbatane, était circonscrit par sept enceintes de murailles. (Hérodote, Clio I, XCVIII.)

tion des Zaques de Hunca. Huncahua, chef de la dynastie des Zaques, avait laissé son nom à leur capitale[1].

Huayna Capac acheva la conquête du royaume de Quito, y transporta le siége de son empire, et établit deux routes de communication entre ses anciens Etats et les pays qu'il venait de soumettre. C'est au commencement du règne de cet Inca, six ans après qu'Ahuitzotl eût achevé la construction du grand Teocali de Mexitli dans sa capitale[2], que Christophe Colomb débarqua le 12 octobre 1492 avec quelques matelots sur la plage de Guanahani, appelée depuis *San Salvador*. Nous touchons actuellement au moment où les peuples idolâtres du nouveau monde, devenus, la proie de quelques aventuriers espagnols, vont expier par leurs souffrances le culte féroce de leurs ancêtres, et compenser ces orgies sanguinaires dont les victimes en criant vers le Seigneur, attirèrent sur les rivages de l'Amérique les malédictions et l'anathème encourus, sous l'ancienne Loi, par les descendants de Chanaan et les adorateurs de Moloch.

Mais quels torrents de sang ont dû couler en Amérique, dans les siècles qui précédèrent sa découverte par les Européens, à la suite de ces hordes venues du nord-ouest, dont les essaims se répandirent comme la lave sur un sol inconnu, se ruant l'un après l'autre sur la population pélasgique du nouveau continent pour lui arracher la dépouille de ses ré-

[1] Les princes de Lican portaient le nom de Conchocando; les seigneurs qu'ils déléguaient dans les provinces de leur dépendance s'appelaient Guastays.

Les grands qui relevaient des Zaques, étaient désignés sous le nom de Zippa par les Muyzcas: Hunca était la résidence du souverain temporel, et Iraca la demeure du chef spirituel de la nation.

Au Pérou, on appelait Curacas les gouverneurs chargés par les Incas de l'administration des provinces; ce mot paraît dérivé de la même racine que le latin *curator* (curateur, administrateur), de *curare*, avoir soin, à la troisième personne de l'indicatif, *curat*, il a soin.

[2] La cathédrale de Mexico est fondée sur les ruines du monument pyramidal du dieu de la guerre. On voyait autrefois, derrière le sanctuaire, le palais du roi Axajacatl, dans lequel les Espagnols s'établirent par ordre de Motezuma II, lors de la première apparition de Cortez à Tenochtitlan. Le palais de Motezuma était à droite, vis-à-vis l'ancien hôtel des vice-rois.— L'hostie pacifique était offerte sur le lieu même où le sang humain coulait à grands flots en l'honneur du démon!

gions centrales ! Ce fut au milieu de cette tourmente populaire, qui amena la destruction complète des vaincus, que disparurent les Olmèques, les Otomites, les Tarasques, les Zacatèques, les Miztèques, les Tzapotèques, les Xicalanques et tant d'autres peuplades américaines, races éteintes à notre insu, et dont on éprouve l'embarras de classer les noms dans l'histoire. Et plus tard ces destructions générales des hordes conquérantes occasionnées par la contagion et par le flux de nouveaux immigrants survenus des mêmes parages, ne semblent-elles point marquées expressément dans les paroles prophétiques de l'Apôtre, dont le regard d'aigle plongeait à travers les siècles sur les parties de l'univers ignorées de ses contemporains ?

« Et le pouvoir lui fut donné sur les *quatre* parties de la » terre, pour faire mourir les hommes par l'épée, par la » famine, par la mortalité et par les bêtes sauvages. »

Parmi les traditions et les cérémonies mentionnées dans le cours de cet essai, on en rencontrera quelques-unes qui ont été contestées ou tournées en ridicule par les préjugés philosophiques du dernier siècle, parce qu'elles portaient visiblement l'empreinte de leur véritable origine. Les détracteurs du Christianisme tenteraient en vain désormais de voiler la clarté du soleil, ses rayons ont inondé le globe, l'expérience de tous les siècles et celle de nos temps en particulier démontre aux yeux de l'homme, que les vérités sociales ne sont que les corollaires de la vérité religieuse, et que la vérité catholique embrasse dans son ensemble la vérité de l'histoire. S'il fut de bon ton malheureusement dans le siècle qui nous a précédés, de se moquer sans relâche du fanatisme sacerdotal, et de se répandre en invectives sur l'ignorance des missionnaires catholiques qui ont porté les premiers les lumières de la foi parmi les idolâtres du nouveau monde, les injures des philosophes ont-elles augmenté l'instruction des classes populaires ? Ce n'est ni d'hier, ni d'aujourd'hui que l'homme aveuglé par l'orgueil ou par la haine s'est évertué à enter son propre mérite sur le savoir de ses devanciers : le monde cependant se meut dans son orbite depuis des siècles, et il n'y a rien de

nouveau sous le soleil, non, pas même le papier-monnaie de nos économistes, puisque son invention remonte aux Chinois comme beaucoup d'autres[1]. Le libéralisme a infatué les hommes de leur science : en comparant les notions des premiers âges aux découvertes des derniers siècles, nos contemporains sourient avec dédain, et peuvent à peine contenir les éclats de leur joie vaniteuse. Nous devrions être plus modestes ; car il y a de l'injustice et encore plus de fatuité à décider à notre avantage une question qui échappe à notre compétence. Juges et partie dans un différend qui embrasse et le présent et le passé, consultons au moins l'histoire avant d'interjeter arrêt dans la cause de l'humanité de tous les âges. L'astronomie se vante avec raison d'avoir découvert dans les temps modernes un grand nombre de corps dont la marche dans l'espace avait échappé aux observations des génies de l'antiquité. Au lieu de sept planètes, on en compte onze de nos jours dans le système solaire. Joseph, qui n'était point astronome, avait marqué ce même nombre à son père et à ses frères trente-six siècles avant nos télescopes à grande portée, et 200 ans plus tard Moïse consignait la découverte du Patriarche dans la Genèse.

« Aliud quoque vidit somnium, quod narrans fratribus, » ait : Vidi per somnium, quasi solem, et lunam, et stellas » undecim, adorare me. » — « Il eut encore un autre songe » qu'il raconta à ses frères, disant : J'ai vu en songe, comme » le soleil, et la lune, et onze étoiles qui m'adoraient[2]. »

[1] Dissertation sur les papiers-monnaie des Orientaux, par M. Langlès. — A la fin du 13e siècle, un empereur moghol substitua en Perse la monnaie de papier aux espèces métalliques ; cet expédient lui avait été suggéré par des Chinois. Les assignats portaient dès-lors en Chine le nom de tchao.

[2] Genèse, XXXVII, 9, 10. Les planètes accomplissent leurs révolutions autour du soleil dans l'ordre suivant : Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Jupiter, Saturne, Herschell ou Uranus. — Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne étaient connues des anciens, les cinq autres planètes ont été découvertes dans le 19e siècle. Moïse ne confond point, comme les astronomes de l'antiquité, la lune, qui n'est qu'un satellite de notre globe, avec les autres corps du système. On voit d'ailleurs qu'il attribue à cet astre une influence spéciale sur les pro-

Les découvertes d'un siècle sceptique par excellence étant venues confirmer tout exprès la vérité de la prédiction de Joseph, ce serait au génie des temps modernes à se prosterner devant l'ombre de ce grand patriarche, à reconnaître sa sagesse et à conclure avec l'histoire : Que le fils de Jacob était éclairé d'un esprit prophétique, quand, à l'occasion d'un songe qui présageait sa grandeur, il lisait dans le firmament, sans l'aide de nos observatoires et de nos tubes, le nombre exact des corps errants dans notre système planétaire. Saint Augustin remarque que le songe de Joseph ne trouva son entier accomplissement qu'en Jésus-Christ, adoré par ses pères, par sa mère et par ses frères. Si l'on vient à supputer le nombre des apôtres du Sauveur, on trouve encore qu'ils étaient onze, en excluant de leurs rangs un traître et un faux frère.

Quand, d'un autre côté, on vient à lire dans la vie de Koung-Ssée (Confucius), que ce philosophe, qui fleurissait quatre ou cinq siècles avant la naissance de Jésus-Christ, ne sortait qu'accompagné de douze sages, constamment attachés à sa personne, et que, parmi la foule de ses disciples, il n'y en avait que soixante-douze qui fussent en état d'expliquer sa doctrine[1]; on est tenté de supposer qu'entre les biographes chargés de transmettre dans les temps postérieurs au christianisme les enseignements de ce grand homme, il se trouvait quelque lettré qui avait eu connaissance des Evangiles, qui avait énuméré dans saint Matthieu les noms des douze apôtres de notre Sauveur, et extrait de saint Luc le nombre exact de ses disciples[2]. Car c'est ainsi que les nations asiatiques ont adapté, dans les siècles qui ont suivi l'ère vulgaire, les fragments détachés de la tradition chrétienne aux antiques lambeaux de leur propre histoire.

ductions de la terre, puisqu'il parle de la vertu que la lune exerce sur la maturité des végétaux et des fruits. « De pomis fructuum solis ac lunæ. » Deutéronome, XXXIII, 14.

[1] Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pé-Kin, III, p. 42. Les noms des douze sages qui suivaient les pas de Koung-Tsée, sont rapportés dans le volume XII, p. 295, etc.

[2] Saint Matthieu, X, 1-4; saint Luc, 1-17.

I.

OBSERVATIONS SUR L'ORIGINE DES INSTITUTIONS DES NATIONS POLICÉES DU NOUVEAU CONTINENT.

Une ancienne tradition répandue le long de la côte nord-est du continent asiatique, porte que dans des temps éloignés les habitants commerçaient avec les contrées situées à l'opposite; Botturini prétend avoir vu sur de vieilles tables géographiques, les rives des deux mondes, unies ensemble près du détroit de Behring; Roberston a remarqué que les quadrupèdes qui fréquentent les forêts de l'Amérique septentrionale se trouvent également dans le nord du continent opposé; et presque tous les peuples qui habitent encore les parties orientale et septentrionale de l'Asie, ont, de même que la plupart des nations américaines, les signes caractéristiques attribués par les naturalistes à la race mongole[1]. M. de Humboldt a prouvé que l'ancienne communication entre les deux mondes se manifestait dans la cosmogonie, dans les hiéroglyphes, dans les monuments et les institutions, tant civiles que religieuses; et il a développé la vérité de cette observation en signalant l'analogie du calendrier mexicain avec le zodiaque des peuples de l'Asie orientale, dont les différents signes ont donné en partie, aux jours des Aztèques, les noms qu'ils portaient avant la conquête de la Nouvelle-Espagne par les Européens.

Les Toltèques, la plus ancienne des nations policées des régions centrales du nouveau-monde, nation éteinte depuis longtemps à l'époque de l'arrivée de Cortez au Mexique, avaient commencé leurs émigrations vers le milieu du sixième siècle de l'ère chrétienne. Ce peuple descendit des régions boréales du nouveau continent; sa patrie, aussi bien que celles des Aztèques, qui parlaient la même langue, était située au loin dans le nord-ouest du Rio Gila[2]. Au commencement

[1] Tableaux historiques de l'Asie, par J. Klaproth, p. 153.

[2] Voir la Carte, pl. I, à la fin du volume.

du sixième siècle, la chute de la dynastie des Tsin avait occasionné de grandes commotions à la Chine; le contre-coup de cette révolution se fit sentir dans l'Asie orientale, où elle produisit un mouvement désordonné parmi les populations. Les Goei et les Tsi, qui succédèrent à la puissance des Tsin, s'éteignirent rapidement[1]. De 500 à 554 les Kithan, de race Tongouse, émigrèrent en Corée au nombre de dix mille familles; dans le même temps les Jouan-Jouan, qui s'étaient emparés de la plus grande partie de la Mongolie, au nord de la Chine, disparurent des régions moyennes de l'Asie orientale; et trois nations puissantes de race Sian-pi se perdirent simultanément, sans que l'on ait connaissance de la marche suivie par leurs débris[2].

Les Toltèques arrivèrent à Tula ou Tolan, limite septentrionale d'Anahuac en 670[3]. Douze siècles déjà avant l'invasion de ce peuple, les dix tribus d'Israël, dispersées en diverses contrées de l'Asie, avaient appris à ses habitants à balbutier le nom du Très-Haut; et les Afghan, comme on l'a vu plus haut, se considèrent encore comme des descendants des Israélites disséminés lors de la captivité du roi d'Assyrie. Le Bouddhisme avait pris racine dans l'Asie centrale plusieurs siècles avant l'avénement de Notre-Seigneur; il fleurissait dans le royaume de Khotan longtemps avant d'avoir pénétré en Chine et dans le Tubet[4]. En remontant à l'origine du chris-

[1] Tableaux historiques de l'Asie, par J. Klaproth, p. 194, 199.

[2] Tableaux historiques de l'Asie, p. 88, 100, 197.

[3] Un des ancêtres des Jouan-Jouan se nommait Thoulun. Thiela était le nom d'un canton de la Mongolie, Tula ou Tola celui d'une rivière de la même contrée, qui se jette dans l'Orkhon au midi du lac Baïkal. Tschullah, Tzula, Tula, signifient *terre*, chez les Abazes, de même que Chulu en coréen. Dans les dialectes finnois, Tul, Tuli, Tulli, Tuulli, Tyl, Tol, Tollo, veulent dire alternativement *feu* ou *vent*; et Tula, chez les Samoyèdes, désigne le *cuivre*. On voit par ces mots que la même racine a pu servir à désigner dans le principe les cinq éléments reconnus par les nations orientales de l'Asie. (Eau, terre, feu, air, métal.) Thule était encore le nom que les anciens donnaient à l'Islande, suivant plusieurs géographes.

[4] Tableaux historiques de l'Asie, par J. Klaproth, p. 123, 182. Bouddha, appelé Foé par les Chinois, et Chakia-Mouni par les Mongols, naquit,

tianisme, on remarque que diverses sectes chrétiennes avaient poussé leurs rameaux dans l'Asie intérieure à une époque reculée. Un monument encore existant à Sin-Gan-Fou prouve que le nestorianisme fut introduit en Chine en 635[1]; il paraît même que deux empereurs de la dynastie de Thang embrassèrent la croyance des jacobites dans la première moitié du huitième siècle. La religion de Zoroastre était répandue longtemps auparavant dans une grande partie de l'Asie centrale, et les adorateurs du feu se trouvaient alors disséminés parmi des peuples de souche turque et de souche tubétaine[2]. On lit dans la vie de Bouddha, que ce réformateur força six chefs des Ters ou Ignicoles à reconnaître sa mission, et le savant Klaproth a prouvé que les habitants de la Buckarie étaient d'origine persane[3]. Dans le sac de la ville de Hang-Tcheou-Fou, en 880, 26,000 Juifs, Parsis, Chrétiens et Mahométans qui y résidaient pour leur commerce, furent égorgés par le vainqueur, et trente-cinq ans auparavant le nombre des mages et des prêtres chrétiens de la Chine s'élevait à environ 3000. Un voyageur chinois du dixième siècle signale encore, à Si-Tcheou, ville capitale des Oïgours, la présence des disciples de Manès et de Mobeds de la Perse[4].

suivant l'opinion la plus vraisemblable, en l'an 1027 avant J.-C. La doctrine de ce réformateur fut importée en Chine par les Indiens, en l'an 65 de l'ère chrétienne.

[1] Athanasii Kircheri E. Soc. Jesu, China monumentis illustrata, p. 12. Le monument de Sin-Gan-Fou a été découvert en 1625. — Tableaux hist. de l'Asie, p. 125, 208, 217.

[2] Ibidem, p. 124, 130, 220, 221.

[3] Leben des Buddha aus mongolischen Nachrichten. S. 139, 140. Dans la vie de Zoroastre, par Anquetil Du Perron (p. 51), le Brahme Tchengreghatchah, confondu par la science de son adversaire, avoue sa défaite en présence de Gouchtâsp, et embrasse sans différer la croyance du réformateur de l'Irân. Ces deux traits prouvent la rivalité qui existait dès lors entre les croyances de la Perse et celles de l'Indoustan. Zoroastre vivait au milieu du 5e siècle avant J.-C., 400 ans environ après Bouddha. « Die Entdeckung, dass die Bucharen persischen Ursprungs sind, giebt » unsern Ansichten des asiatischen Völkersystems eine ganz neue Richtung. » Denn vor derselben konnte man nicht vermuthen, dass sowohl die » Städte der grossen Bucharei, als auch Kaschgar, Jarkiang, Cholan, » Aksu, Uchi, Turfân und Châmil persisch redende Bewohner seit alter » Zeit gehabt und noch jetzt haben. » Asia polyglotta, S. 243.

[4] Tableaux historiques de l'Asie, par J. Klaproth, p. 124, 221, 227.

Des faits de cette nature concourent à répandre quelque jour sur l'origine des traditions mexicaines et péruviennes, qui causèrent tant d'étonnement aux premiers conquérants de l'Amérique, et que l'Europe a partagé pendant trois siècles. La diffusion dans les vastes régions du continent asiatique, de doctrines religieuses, empruntées à tous les âges de l'humanité, nous laisse entrevoir dans l'avenir la solution du phénomène historique qui a éveillé la curiosité et l'admiration de nos aïeux. Grâce à Dieu ! nous commençons à comprendre comment la circoncision des Hébreux, le feu sacré des Guèbres, l'invocation des Pitris et des ancêtres de Manou, la grande unité de Confucius et de Lao-Tsé, enfin le baptême des enfants, la confession des pénitents et la communion des fidèles se trouvèrent amalgamés dans les dogmes et les sacrifices des peuples policés du nouveau monde; lorsque les Européens débarquèrent pour la première fois sur ses rives.

Le réformateur mystérieux des institutions du Mexique vivait, suivant les traditions américaines, vers l'époque de l'établissement de la monarchie Toltèque, dans le septième siècle environ de notre ère. Cet homme, de race barbue, législateur et grand-prêtre, paraît à Anahuac à la tête d'une secte de pénitents, que l'on peut assimiler avec quelque vraisemblance aux Yatis et aux Bonzes. A l'instar de Bouddha, Quetzalcoatl prêche contre les sacrifices sanglants, substitue aux holocaustes d'animaux des offrandes de fleurs et de fruits, et ne réserve pour la Divinité que les prémices des récoltes[1]. Ce personnage vénérable régla les intercalations du calendrier mexicain, dont l'analyse moderne a démontré d'une manière incontestable l'origine asiatique; les différents caractères des jours du mois aztèque, empruntés en grande partie aux zodiaques de l'Asie, se retrouvant dans les dénominations analogues des Dodécatemories mongoles et des mansions

[1] « Tu blâmes tout le Veda, quand tu vois, ô cœur sensible! le carnage des animaux ordonné pour les sacrifices, ô Cesava, qui prends le corps de Bouddha. » Paroles de Djayadeva, poëte lyrique de l'Inde. Les Pandits regardent Bouddha comme la dernière incarnation de la divinité qui s'est manifestée sur la terre.

lunaires des Indous, comme il est facile de s'en assurer par l'inspection du tableau suivant :

SÉRIE DES VINGT SIGNES DU CALENDRIER MEXICAIN.

1. *Calli*, *maison*.	Deux des nakchatras du zodiaque lunaire des Indous, portent le nom de *maison* (magha).
2. CUETZPALIN, lézard	Le Bhagavat rapporte que la sphère céleste représente la forme de l'animal aquatique nommé Sisoumâra. Le mot persan Soûsmât, qui signifie grand lézard, paraît dériver du sanskrit Sisoumâra, suivant W. Jones. — Le dragon ou crocodile, Tats en japonais, est le cinquième signe des zodiaques asiatiques.
3. COHUATL, serpent: couleuvre.	Le Serpent est le signe suivant des mêmes zodiaques. Dans le cycle des douze animaux, Chy, en chinois; Mî, en japonais; Broul, en tubétain; Jïlan, en oïgour; Mokhoï, en mongol; Mogoï, en kalmouk; Meikhi, en mandchou, signifient *serpent* et correspondent au sixième signe. La dix-septième mansion du zodiaque lunaire des Indous, a pour signe le Serpent.
4. MIQUITZTLI, mort.	Chez les Perses, l'ange de la mort présidait au septième jour du mois; une idée analogue se rattachait probablement au signe Miquitztli.
5. MAZATL, chevreuil.	La cinquième mansion du zodiaque lunaire des Indous, est représentée par une tête de gazelle ou d'antilope. Les Aztèques désignaient de même le chevreuil, par sa tête.
6. *TOCHTLI*, *lapin*.	Le Lièvre est le quatrième signe du cycle des douze animaux. Thou, en chinois; Ou, en japonais; Yoi, en tubétain; Tawchkan, en oïgour; Toolaï, en mongol; Tolaï, en kalmouk, et Gôulmakhoûn, en mandchou, signifient *lièvre* et correspondentsau quatrième signe du zodiaque.
7. ATL. eau.	Le Verseau (aquarius), Coumbha en sanskrit, est le onzième signe du zodiaque solaire des Indous. Le premier catastérisme du zodiaque chinois, Chou ou Rât, est représenté par le symbole de l'eau. L'eau (Kan) fait partie en outre des huit Kouas, qui sont les emblèmes primitifs de Fohi.

8. ITZQUINTLI, chien.	Le Chien est le onzième signe des zodiaques tâtars. Keou, en chinois; Inou, en japonais; Tchy, en tubétain; It, en oïgour; Nokhaï, en mongol; Nokoï, en kalmouk; Indakhoûn, en mandchou; désignent le *chien* et correspondent au onzième signe.
9. OZOMATLI, singe.	Le Singe est le neuvième signe des mêmes zodiaques. Heou, en chinois; Saru, en japonais; Sprè-Ou, en tubétain; Pitchin, en oïgour; Metchin, en mongol et en kalmouk; signifient *singe* et correspondent au neuvième signe.
10. MALINALLI, herbe.	La seizième mansion lunaire des Indous a pour emblème une tige de safran.
11. *ACATL*, *canne, roseau.*	La vingt-cinquième a pour emblème une canne ou roseau (venou).
12. OCELOTL, jaguar, tigre.	Le Tigre est le troisième signe du cycle des douze animaux. Hou, en chinois; Tora, en japonais; Tak, en tubétain; Bars, en oïgour, en mongol et en kalmouk; Taskha, en mandchou; veulent dire *tigre* et correspondent au troisième signe du zodiaque.
13. QUAUHTLI, vautour, oiseau.	L'Oiseau est le dixième signe des zodiaques de l'Asie. Ky, en chinois; Tori, en japonais; Esa-Lou, en tubétain; Dak-Ouk, en oïgour; Takiya, en mongol; Taka, en kalmouk; Tchoko, en mandchou; signifient *poule* et correspondent au dixième signe.
14. COZCAQUAUHTLI, Roi des vautours.	L'Aigle fait partie des Nakchatras des Indous.
15. OLLIN, mouvement annuel du soleil.	La vingt-deuxième mansion lunaire de l'Indoustan (Sravanâ) est désignée par la triple empreinte du pied de Vichnou. Le signe Ollin est représenté sur plusieurs monuments mexicains par trois empreintes de pied ou xocpalli.
16. *TECPATL*, *silex, pierre tranchante.*	Un rasoir (Criticâ) sert d'emblème à la troisième mansion lunaire des Indous.
17. QUIAHUITL, pluie.	Les Chinois, outre la division ordinaire de l'année en quatre saisons, en ont une autre en 24 parties de 15° chacune. La deuxième de ces Tsiéki ou divisions, se nomme Yu-Choiu, eau de pluie; la sixième, Kou-Yu, pluie de grains. L'eau de pluie ou de montagne (Toui) fait partie des huit Kouas.
18. XOCHITL, fleur.	La seizième mansion lunaire des Indous est représentée par un feston de feuilles.

3.

19. CIPACTLI, monstre marin.	Le dixième signe du zodiaque solaire des Indous, correspondant au Capricorne du zodiaque grec, est un monstre marin (Macara) qui porte sur le front une grosse corne, comme le Cipactli des Mexicains. Le Teo-Cipactli ou dieu-poisson des peuples du Mexique, est le même personnage que Vichnou métamorphosé en poisson monstrueux lors du déluge de Vaivassouata.
20. EHECATL, vent.	La vingtième mansion lunaire des Indous est désignée par un Eventail. Le vent (Siuen) est le cinquième des huit Kouas.

L'année mexicaine était composée de dix-huit mois de vingt jours; chaque mois étant subdivisé en quatre petites périodes égales de cinq jours, les dix-huit mois de l'année renfermaient soixante-douze demi-décades, plus cinq jours complémentaires. C'est ainsi qu'en Chine la période appelée *hing* était partagée en 72 *heou*, et chacune de ces subdivisions renfermait une petite semaine de cinq jours. Les habitants d'Anahuac, à l'instar des nations de l'Asie orientale, qui désignent alternativement les jours et les années par douze animaux dont ils ont formé les caractères de leur cycle sexagénaire, donnaient aux années des dénominations communes aux signes diurnes, et leurs périodes annuelles étaient constamment présidées par un des quatre emblèmes marqués en italique dans la série des vingt signes du calendrier des Aztèques. Il est à remarquer que le nom du premier mois de l'année mexicaine, offre précisément la même idée que celle qui est attachée à la dénomination de notre mois de janvier. A la vérité M. de Humboldt dérive le mot Tititl, peut-être de *titixia*, « glaner après la récolte. » Mais dans la langue des habitants de la côte nord-est de l'Asie, Titil veut dire *porte*, janua; d'où le nom de januarius donné au mois de janvier, parce qu'il ouvre et commence l'année. Dans les vocabulaires Korjäke et Tschoude de l'Asie polyglotte, le mot Titil répond à l'allemand Thür, qui signifie porte; et il est probable que ce nom avait la même acception chez les Aztèques.

Un soleil et un jour étaient des expressions synonymes dans l'enfance des nations; le soleil sur les bas-reliefs d'Istakar, l'ancienne Persepolis des Grecs, est représenté par un disque.

On a retrouvé l'image de cet astre figuré de la même manière, jusque sur les roches de grès de l'Amérique méridionale. En Egypte, deux petits cercles concentriques servaient d'hiéroglyphe au jour, et sur la pierre de Rosette on remarque entre autres l'inscription suivante :

★ ΗΜΕΡΑΣ ΠΕΝΤΕ, cinq soleils, c'est-à-dire

◎ cinq jours solaires.

Lorsque Balboa débarqua avec ses compagnons sur la rive de Darien, les Espagnols demandèrent aux habitants de l'Isthme, à quelle distance ils se trouvaient de la contrée où l'on recueillait l'or; un des Caciques américains prenant la parole, répondit à cette question : « Qu'à la distance de six » soleils, c'est-à-dire, de six jours de marche vers le sud, » ils trouveraient un autre océan, près duquel le royaume » opulent dont il leur parlait était situé[1]. »

On comptait le jour civil au Mexique depuis le lever du soleil. Il était divisé en huit intervalles, cette division a été indiquée autrefois par Zoroastre dans le Zend-Avesta[2]. Le jour, chez les Parsis, était partagé en huit Pareh, et du temps de Chardin, les Persans fractionnaient encore la journée comme les Guèbres. « Ils divisent le jour en huit parties, dont la plu» part sont marquées dans les villes par les cris des prêtres » qui invitent le peuple à la prière[3]. » Le Voyageur français nous apprend encore que les Persans nommaient la Vierge, le signe de la « femme portant un épi. » La Cérès, ou Vierge mexicaine (Tzinteotl) est représenté tenant dans sa main une touffe d'épis de maïs, et Xineotl faisait partie des neuf signes complémentaires appelés : « seigneur de la nuit » par les Aztèques[4]. Chez ces peuples, le serpent était, comme en Perse et en Egypte, l'emblème du temps; et son image annulaire exprimait l'idée de période que nous attachons à une révolution d'années. Saturne, le temps personnifié (χρονος) était repré-

[1] Histoire de l'Amérique, par Robertson, II, 49.

[2] Zend-Avesta, II, 401.

[3] Voyages du chev. Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient, IV, 177; IV, 329.

[4] Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par M. de Humboldt, p. 145.

senté par les mythologues avec une faux d'une main et un serpent mordant sa queue dans l'autre. On a retrouvé cet antique symbole dans les îles de l'Océan équinoxial, et remarqué parmi les ornements des habitants des Moluques l'emblème du serpent roulé circulairement en forme d'Abraxas. Dans la roue du cycle de 52 ans, qui marquait un demi-siècle mexicain, un serpent qui se mord la queue désignait, par ses quatre nœuds, les quatre indictions de 13 années de la période[1]. L'hiéroglyphe du premier nœud qui marquait le Midi, était Tochtli, lièvre ou lapin (Tolaï en mongol). Deux ligatures de 52 ans composaient une vieillesse, le siècle des Aztèques était donc de 104 ans.

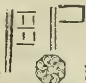
Avant que les Toltèques eussent importé dans l'Amérique centrale l'usage de la peinture hiéroglyphique, les peuples d'Anahuac employaient, pour suppléer à ces caractères, des nœuds de fils à plusieurs couleurs appelés Nepohualtzitzin. Cette méthode était usitée en Chine et dans le Tubet oriental dans des temps très-reculés; quelques nœuds formés sur des cordelettes, et diverses entailles façonnées sur des morceaux de bois crénelés, servaient alors à transmettre dans les familles le souvenir des événements qui méritaient d'être conservés. « Au commencement on gouvernait les peuples par le » moyen de certains nœuds qu'on faisait à des cordes; ensuite » le sage mit à la place l'écriture, pour servir aux officiers à » remplir tous leurs devoirs, et aux peuples à examiner leur » conduite; et c'est sur le symbole Kouai qu'il se régla pour » exécuter son ouvrage[2]. » Cette méthode chinoise facilitait les calculs en désignant les objets à l'aide de fils de différentes couleurs, et les quantités distinctes à l'aide des nœuds[3]. Les premiers symboles graphiques de la Chine, tels que les Ho-Tou et les Lo-Chou, qui précédèrent l'emploi des huit Kouas, étaient une imitation des cordelettes dont les nœuds étaient représentés par des points de deux couleurs, et les ligaments par les traits qui unissaient ces points entre eux.

Les Aztèques, comme les Chinois, désignaient les unités par des points ronds qui avaient la forme de nos zéros. Les

[1] Gemelli Carreri, VI, V. — [2] Chou-King, CII. — [3] Acosta, VI, 8.

Mexicains formulaient, à l'aide de points semblables, les nombres compris entre l'unité et les vingtaines, qui avaient pour hiéroglyphe un étendard carré [1]. Ils comptaient par vingtaines comme on compte chez nous par dixaines, nommant à cet effet les multiples de vingt, en disant : un vingt, deux vingt, trois vingt, quatre vingt, etc., comme nous posons dans nos opérations arithmétiques : 1×20, 2×20, 3×20, 4×20, etc., pour exprimer les nombres correspondants 20, 40, 60, 80, etc. Le calcul par vingtaines, étant fondé sur la somme des doigts des mains et des pieds, comme la méthode décimale, repose sur le nombre des doigts des deux mains isolées.

Les signes numéraux des Aztèques ont quelque analogie avec les caractères chinois, dont il est fait mention dans la *Chine illustrée du P. Kircher* [2]; ils ont encore plus de ressemblance avec les symboles graphiques qui remplacèrent en Chine les nœuds des cordelettes. La table des Ho-Tou était composée des multiples de l'unité de un à dix ; chaque unité était désignée par un point rond, les nombres impairs étant marqués par des points blancs, et les quantités paires par des points noirs. La table du Lo-Chou, ou des neuf espèces, renferme l'unité et ses multiples jusqu'à neuf, les nombres pairs et impairs étant représentés comme ci-dessus. Le Ho-Tou et le Lo-Chou combinés ensemble, forment une figure triangulaire, sur laquelle on voit croître, en partant du sommet, les nombres naturels depuis un jusqu'à dix. L'addition des nombres impairs sur la figure donne 25, qui est le nombre du ciel selon les Chinois [3]; et la somme des quantités paires du triangle s'arrête au nombre de la terre, qui est 30 [4].



[1] Les figures 1 et 2 de la planche XIV de l'ouvrage déjà cité de M. de Humboldt, font voir dans la main gauche de guerriers Aztèques, un bouclier surmonté d'un pavillon semblable au signe des vingtaines. Peut-être ce bouclier ainsi orné était-il la distinction du grade ilitaire des chefs de vingt hommes ?

[2] China illustrata, f. 229, form. IV, et f. 230-231, form. XI.

[3] 1+3+5+7+9=25. « Numero Deus impare gaudet. » Virgilii, Ecloga VIII, v. 75.

[4] 2+4+6+8+10=30.

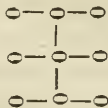
Les Kouas, qui semblent modelés sur [illegible] de ces [illegible] crénelés dont on vient de parler, sont formés par la triple combinaison de deux symboles linéaires, dont l'un n'offre qu'un trait horizontal continu, tandis que l'autre se compose de deux demi-traits parallèles au premier qui sont séparés par une entaille ou brisure. Les Chinois regardent encore les huit Kouas de Fo-Hi, comme l'origine de tous leurs caractères ; ils ajoutent que Chen-Noung, en multipliant par lui-même le nombre des Kouas, produisit 64 hexagrammes dont il donna l'explication. Mais les trigrammes de Fo-Hi et les hexagrammes de Chen-Noung étaient formés des mêmes éléments, et tout l'artifice de ces symboles antiques consistait dans la manière de combiner entre elles les lignes droites avec les lignes brisées.

Les signes numéraux des Mexicains paraissent dérivés de la même source que les caractères linéaires des Chinois. Dans les manuscrits aztèques, les points ronds qui indiquent les nombres sont de couleur blanche, rouge ou foncée, tantôt rangés sur une ligne horizontale ; tantôt superposés les uns au-dessus des autres, ou se heurtant à angle droit comme dans les tables primitives des Chinois [1]. Le manuscrit aztèque de la Bibliothèque royale de Dresde présente une imitation visible de ces anciens caractères ; et les trigrammes des Kouas paraissent y être combinés avec les points du Ho-Tou et du Lo-Chou. La planche XLV des monuments des peuples indigènes de l'Amérique, qui a été copiée sur ce manuscrit original, offre dans la ligne inférieure des points noirs en nombre pair, et au-dessus des points rouges en nombre impair, disposés de la même manière que les figures de Ho-tou ; cependant ce rapport n'est qu'accidentel, puisque dans l'ensemble de la planche, les caractères noirs et rouges répondent indistinctement à des valeurs paires et impaires, comme on peut le voir sur la figure. Dans le système de numération

[1] Voir les tables du Ho-Tou et du Lo-Chou, dans le Chou-King, pl. IV, 352. Ces tables se trouvent également dans le deuxième volume des Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin, pl. IX, p. 191.— Dans l'ancienne écriture Kou-Ouen, un point rond était l'emblème à l'aide duquel les Chinois représentaient les étoiles.

chinois, les nombres 3 et 9 sont encore représentés par des grains ressemblant aux points aztèques. Le premier de ces nombres étant désigné par trois grains en triangle ₒ°ₒ, et son carré 9, par autant de petits points disposés en quinconce ou en carré[1].





Chez les Sabéens, l'unité, qui correspondait à la première lettre de l'alphabet, avait aussi la forme d'un O; chez les Egyptiens, elle était désignée par un rectangle vertical [], type de l'unité romaine, et ce peuple représentait par des traits perpendiculaires égaux, toutes les quantités jusqu'à dix, dont l'hiéroglyphe avait la forme d'un fer à cheval[2]. Le manuscrit aztèque de Dresde offre plusieurs exemples de traits perpendiculaires semblables, et l'on en a marqué un sur la planche. Quelquefois on désignait encore en Egypte le nombre deux par deux petits carrés □□ placés l'un à côté de l'autre; et le carré de deux ou quatre par le double de cette figure □□ □□ Par sa disposition, ce chiffre rappelle les têtes de clous qui servaient à compter les années chez les Etrusques, et il se rapproche de la forme polygonale des unités des Mexicains. Ceux-ci, lorsqu'ils traçaient une série de caractères hiéroglyphiques, les inscrivaient de droite à gauche en commençant par l'extrémité inférieure du tableau, à l'inverse des Egyptiens et des Chinois, qui écrivaient leurs nombres de haut en bas.

En retrouvant parmi les nations indigènes de l'Amérique la division par castes et tribus, la séparation des deux pouvoirs, les degrés hiérarchiques de la puissance civile, et le respect pour la personne sacrée du souverain portée jusqu'à l'adoration; on reporte naturellement ses regards sur la rive du continent opposé, pour remonter à la source des institutions politiques et religieuses du nouveau monde. Au Mexi-

[1] Essai sur l'Origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples, par M. de Paravey, pl. VIII.

[2] Description de l'Égypte; Antiquités, Mémoires, IX, 83.

que, l'organisation civile et militaire du peuple était la même que celle des premiers habitants de l'Asie. Les Mexicains étaient partagés en décuries et centuries; les chefs de dix ou décurions se nommaient Camayus. De cinq en cinq décuries, de cent en cent, de cinq cents en cinq cents, de mille en mille, il y avait d'autres officiers chargés de surveiller la conduite de leurs subordonnés. Cette division hiérarchique est la même que celle du peuple de Dieu dans le désert, et c'est Jethro le Madianite qui en avait suggéré l'idée à Moïse. Elle existait également chez les Philistins, dont les princes, d'après le témoignage de l'Ecriture, « marchaient au combat par cent et par mille [1]; » et on la retrouve indiquée dans les mêmes termes, par les monuments les plus anciens de l'Indoustan et de la Chine.

Moïse ayant élu de tout Israël des hommes vertueux, « il les » ordonna chefs du peuple, princes de mille, de cent, de cinquante et de dix hommes [2]. »

« Que le monarque institue un chef pour chaque commune, » un chef de dix communes, un chef de vingt, un chef de » cent, un chef de mille [3]. »

« Vous qui êtes à la tête de mille hommes, vous qui commandez cent hommes [4]. »

David fut établi par Saül chef de mille hommes [5], et les corps de l'armée persane sont encore commandés de nos jours par des chefs de mille, de cent et de dix hommes [6].

Les juges portaient au Mexique le nom de Teuchtli, seigneurs; le titre de Teuchtli s'appliquait généralement à la Divinité : c'est ainsi que nous voyons l'Ecriture donner quelquefois aux juges le nom de dieux : « Dieu, dit le Psalmiste, » a pris sa séance dans l'assemblée des dieux, et, assis au milieu, il juge les dieux. » Dans l'Indoustan, le tribunal des Brahmanes était intitulé « Cour de Brahma, » et on appelle

[1] I. Rois, XXIX, 2.

[2] Exode, XVIII, 25; Deutéron. I, 15.

[3] Manava-Dharma-Sastra, VII, 115.

[4] Chou-King, p. 157.

[5] I. Rois, XVIII, 13.

[6] Ming-Bâchy, Youz-Bâchy, Où-Bâchy. D'après ce qui précède, on voit que Jethro avait déjà quelqu'idée des éléments principaux du calcul décimal.

encore en Chine « Tribunal du Ciel, » la cour suprême de l'Empire. Une des clauses du serment prêté par les souverains aztèques lors de leur avénement à la couronne, rappelle également cette prière du roi Salomon pendant la dédicace du temple : « Et répandez la pluie sur la terre que vous avez » donnée à votre peuple, afin qu'il la possède [1]. » Les princes mexicains étaient obligés de jurer en montant sur le trône, qu'ils verseraient à propos les eaux du ciel sur les moissons, et qu'ils préserveraient les campagnes de la stérilité pendant la durée de leur règne.

Les Incas du Pérou se croyaient issus du soleil par Manco-Capac, voilà pourquoi le fondateur de la monarchie péruvienne était surnommé Intichurim, fils du soleil; In ou Inti désignant l'astre du jour chez les Péruviens. *On* (Aïn en arabe) était, dans l'antiquité, le nom égyptien de la ville du Soleil, à laquelle les Grecs ont donné plus tard le nom d'Héliopolis; et Ni, qui n'est que l'inversion du mot In, signifie encore Soleil en japonais; voilà pourquoi les Chinois ont donné au Japon la dénomination emphatique de Ni-Pon ou Ni-Fon (origine du soleil), le soleil se levant pour eux derrière cette île. L'In-ti ou (Soleil-Seigneur) des habitants du Pérou, est donc un synonyme du Baal Schems, Seigneur Soleil des peuples de l'ancienne Syrie, dont il est fait mention dans le livre des Rois [2]. Le mot In entrait dans la composition du titre des membres de la dynastie royale au Pérou, comme le mot ΦΡΗ (le Soleil), suivant le sentiment des philologues, représentait en abrégé le titre souverain des anciens dynastes de l'Egypte [3]: on sait d'ailleurs que de tout temps les potentats d'Asie ont eu la prétention de se faire passer pour des descendants ou des alliés

[1] 3. Rois, VIII, 36; — 2. Paralip. VI, 26, 27; VII, 13.

[2] 4. Rois, XXIII, 5. Les prénoms des Pharaons mentionnés sur les cartouches de la table d'Abydos, font tous allusion au soleil, comme les suivants : « Soleil stabilitateur et directeur des mondes; Soleil gardien du » monde ou de la région inférieure; Fils du Soleil; Aimé du Soleil, etc. »
Champollion donne au mot Pharaon une étymologie différente. Suivant le savant français, la racine de ce nom se retrouve dans Pioourô, qui désigne l'Uraeus, emblème de la puissance royale chez les Égyptiens.

[3] Aperçu sur les hiéroglyphes, par M. Brown, 24, 48, 55.

du Soléil, et la prétention de se parer du nom de cet astre. C'est ainsi qu'un lion avec un soleil levant représente, sur les monuments de la Perse, le double emblème de la force et de la gloire de ses anciens monarques [1].

Quoi qu'on pense de l'origine prétendue des Incas, la généalogie terrestre des enfants du Soleil ne remonte pas, dans les annales péruviennes, à une antiquité excessive; au moment de sa conquête par Pizarro, le Pérou, était depuis trois siècles environ, sous la domination de cette famille; et les historiens indigènes ne comptent que treize règnes avant celui d'Atahualpa, dont la mort entraîna la ruine de la monarchie péruvienne [2]. La tradition des Américains sur l'origine des Incas peut servir de pendant à la légende des Brahmes, qui racontent sérieusement que dans les temps anciens l'Indoustan était soumis au sceptre de deux dynasties célestes dont les souverains descendaient respectivement du Soleil et de la Lune. La dynastie Solaire portait, suivant les Indous, le nom de Souria-Vansa (race du Soleil), et la Lunaire, celui de Soma-Vansa (race de la Lune).

L'année péruvienne s'appelait huata, ligature, de huatani, lier; et le mot sanscrit Youga, qui s'applique aux révolutions périodiques, et qui sert à désigner particulièrement les âges du monde, peut se traduire par la même expression de jointure ou de ligature [3]. L'année péruvienne était partagée en douze lunes (quillas), et les prêtres de Cuzco observaient les équinoxes et les solstices au moyen de l'ombre des colonnes élevées sur la grande place de cette capitale des Incas. Les Péruviens, au dire d'Acosta, ignoraient l'usage de la semaine de sept jours, et leurs prêtres remplissaient alternativement dans les temples les fonctions de leur ministère pendant une

[1] Le successeur de Manco Capac fut surnommé Sinchi-Roca, à cause de son courage; Sinchi signifiant *fort*, *vaillant* en péruvien. *Singh*, en sanscrit est le nom du lion, symbole du courage.

[2] Atahualpa, le dernier des Incas, fut étranglé en 1533 par ordre de Pizarro.

[3] Au Mexique, la ligature était une période de 52 ans. La lune, en aztèque, s'appelait Metztla ou Metzli. Messaz et Messiaz, dans les langues slaves, et Massé, en sanscrit, ont la même signification.

demi-lune. Le Manava-Dharma-Sastra ne fait point mention de la période hebdomadaire; le mois, suivant Manou, se subdivise « en deux quinzaines (Pakchas) : la quinzaine blanche » ou éclairée, et la quinzaine obscure [1]. » La première finissait avec la jour de la pleine lune, la seconde avec celui de la nouvelle lune, et les sacrifices ordonnés par la loi devaient être accomplis à la fin de chaque quinzaine. Bailly se trompait donc lorsqu'il avançait dans le Discours préliminaire de son Traité d'Astronomie, que les Indiens avaient connu de *temps immémorial* la semaine de sept jours, et qu'ils nous en avaient communiqué l'usage [2]. Le mercredi porte, dans l'Indoustan, le nom de Boudda-Vara (jour de Bouddha); le Manava Dharma-Sastra ne prononce point le nom du réformateur indien, ne parle pas de la semaine, et donne, au contraire, la division du mois en deux quinzaines. Il est naturel de conclure de cette anomalie, que le code de Manou a précédé l'apparition de Bouddha, et qu'à l'époque de l'émission de ce Recueil on ignorait dans l'Indoustan le compte de nos semaines. L'expression de temps immémorial est donc à retrancher dans l'assertion de Bailly, et partant les Indiens ne nous ont point communiqué l'usage d'une période que nous avons certainement héritée des Hébreux. Pourquoi Moïse, ordinairement si concis dans l'énoncé de ses ordonnances, revient-il sans cesse, dans la Pentateuque, à l'observation du repos du septième jour [3]? A quoi bon ces répétitions continues sur un précepte dont l'accomplissement est d'autant plus facile, que le repos après le travail est un des besoins innés de la nature humaine? et comment le Sabbat eût-il été un signe entre Dieu et la postérité d'Abraham, si les différents peuples qui couvraient dès lors la terre n'en eussent complétement oublié l'observation ? Qu'on se rappelle les décades et l'almanach républicain de nos régénérateurs modernes, et l'on comprendra la possibilité de cet oubli et la raison véritable des prescriptions itératives de Moïse.

[1] Manava-Dharma-Sastra, I, 66.

[2] Traité de l'Astronomie indienne et orientale, Discours préliminaire, p. 6.

[3] Exode, XVI, 23; XX, 8, 9, 10; XXIII, 12; XXXI, 13, 14, 15, 16, 17; XXXIV, 21. — Lévitique, XVI, 31; XIX, 3, 30; XXIII, 24, 32; XXV, 2, 4. — Deutér. V, 12, 13, 14, 15.

A l'aide de leurs quipos, les Amautas ou Barbes péruviens transmettaient au peuple le récit des événements nationaux dont ils voulaient perpétuer le souvenir. Les quipos ou nœuds de fils, connus des habitants du Mexique, étaient employés dans l'Amérique du Nord par les Canadiens; et les Purnays du royaume de Quito en faisaient usage longtemps avant que les descendants de Manco-Capac eussent subjugué leur territoire.

On a déjà vu que cette espèce d'écriture était usitée en Chine à l'époque où ses habitants ignoraient encore l'emploi des caractères symboliques. On se servit en Chine de nœuds de fils pendant près de trois cents ans, et Souy-Gin-Chi passe pour avoir découvert ce mode imparfait d'écriture. Fo Hi lui substitua les huit symboles appelés Kouas[1], et enfin Tsang-Kie, sous le règne de Hoang-Ti, inventa les premiers caractères linéaires Ils étaient au nombre de 540, et les Chinois les appelèrent caractères de l'insecte, à cause de leur ressemblance avec une espèce d'insecte commun dans les provinces du midi de l'empire[2].

Les Incas, pour ne point mêler le sang du Soleil à celui du vulgaire de la nation, s'unissaient en mariage avec leurs propres sœurs; et l'héritier du trône était tenu d'épouser, du vivant de son père, la plus proche de ses parentes. Dans l'antiquité profane, les rois de Perse partageaient le trône avec leurs sœurs; les souverains Lagides suivirent la même voie, et ce fut Ptolémée Philadelphe qui donna le premier à l'Egypte l'exemple de ces mariages incestueux[3]. Laloubère rapporte la même chose des monarques siamois dans des temps plus modernes. C'est au christianisme qu'est due l'abolition de ces unions scandaleuses, dont les souverains avaient pris l'initiative dans les deux mondes.

Les Incas encourageaient l'agriculture dans leurs états, et

[1] « Il fit cesser l'usage des nœuds dans les cordes pour le gouvernement. » Mémoires concernant les Chinois, etc. I, 281.

[2] Chou-King, CII et 381.

[3] Ce prince répudia la fille de Lysimaque, pour s'unir à sa sœur Arsinoé, qui portait le même nom que sa première épouse.

ces princes prenaient plaisir à cultiver de leurs mains un champ près de leur palais. A Siam, les rois étaient les premiers autrefois à labourer la terre, et l'empereur de la Chine présidait annuellement à la culture des campagnes, en traçant, en présence de sa cour, trois sillons dans le champ consacré à cet usage. Il devait ensuite faire l'offrande du grain récolté sur la terre qu'il avait lui-même ensemencée. Ou-Ouang, fondateur de la dynastie des Tcheou, fit la cérémonie du labourage devant tous les grands de son empire, et cette antique solennité a été rétablie dans le cours du dernier siècle par les empereurs de la dynastie Mandchou[1]. Les Péruviens, au renouvellement de la belle saison, commençaient à ensemencer les terres consacrées au soleil, puis ils cultivaient les terrains affectés à l'entretien des pauvres et des orphelins. Ils étaient secondés dans ces différents travaux par la classe servile qui portait au Pérou le nom d'Yanaconas.

Les Muyzcas du plateau de Bogota avaient une division du temps et des traditions populaires qui concordaient en plusieurs points avec les légendes péruviennes. Bochica, le législateur des Indiens de Cundinamarca, était comme tous les sages de l'Amérique, un homme de race barbue, adonné à d'austères pénitences, fils du soleil à l'instar de Manco-Capac et du septième Menou des peuples de l'Indoustan ; Bochica était encore représenté avec trois têtes, et ce triple emblème mystérieux se résumait, comme le Trimourti des Brahmanes, en une seule et même divinité[2]. Bochica partagea les Muyzcas en

[1] L'empereur est tenu, en Chine, de former trois sillons dans le Ken-So ; après lui les princes de sa famille en tracent chacun cinq ; viennent ensuite les mandarins, qui sont obligés de faire neuf tours de charrue sur le champ impérial. Les grains recueillis dans le Ken-So sont réservés pour les sacrifices offerts par l'empereur. — On trouvera la requête des tribunaux de l'empire pour la cérémonie du labourage, dans le 3e volume des Mémoires concernant les Chinois, etc. p. 499.

[2] Satyaurata, ou Vaivaswata, septième Menou des Indiens, était fils du Soleil. Manava-Dharma-Sastra, I, 62. Les Chinois, pour adoucir la prononciation du nom de Bouddha, en ont fait successivement : Bou, Pou, Fo, ou Foë. Les Japonais donnent à ce même personnage le nom de Chaca (Xaca); celui du législateur des Muyzcas rappelle la réunion de deux des surnoms de Bouddha : Bou-Xaca, Bo-Chica.

quatre tribus, régla le calendrier, sépara les deux pouvoirs, et disparut à Iraca, la plus populeuse des villes de Cundinamarca, qui servit après lui de résidence aux pontifes de la nation.

L'année rurale des Muyzcas (Zocam) était composée de douze lunaisons (Sunas), comme l'année péruvienne; mais cette dernière était subdivisée en douze quillas, de quinze jours chaque, tandis que la semaine des Indiens de Bogota n'était que de trois jours; le nombre 15 étant multiple de 3, le petit cycle ternaire des indigènes de la Nouvelle-Grenade était contenu cinq fois dans la quinzaine lunaire des Incas. On remarquera à cette occasion qu'autrefois l'année des Persans était partagée, comme celle des Indous et des Péruviens, en vingt-quatre demi-mois, de sorte qu'au lieu de compter les jours par semaines de sept jours, on employait à cet effet des quinzaines ou semaines doubles [1]. Les Chinois avaient aussi une division de l'année en vingt-quatre parties nommées Tsiéki.

II.

THÉOGONIE DES PEUPLES DE L'AMÉRIQUE.

Téotl (Θεος) était le nom du grand Esprit chez les anciens habitants du Mexique. Les Toltèques appelaient Dieu Ipalnemoani, parce qu'il n'existe que par lui-même; et Tloque-Nahuaque, parce qu'il renferme tout en lui-même. C'est ainsi que le premier Manou avait reçu dans l'Indoustan le surnom de Swâyambhouva, issu de l'Etre existant par lui-même; parce qu'il n'eut aucun homme pour père, et qu'il sortit immédiatement des mains du Créateur de tous les êtres. Les peuples du Pérou adoraient Dieu comme conservateur de l'univers, sous le nom de Pachacamac, composé des mots Pacha, monde, et Camac, âme. Cette appellation d'âme du

[1] Voyages du chev. Chardin en Perse, etc. IV, 394.

monde, donné à Dieu par les habitants du Pérou, offre encore une analogie frappante avec celle de première âme et de grande âme (Paraâtma), que les Indous attribuaient au Créateur. Acosta raconte, dans son Histoire des Indes, que les Péruviens adoraient le soleil sous trois formes distinctes : Apomti, père, ou premier Soleil; Chourounti, fils Soleil, et Intiquaoqui, ou frère Soleil. Cette notion d'un soleil ternaire, empruntée originairement à la tradition des patriarches concernant la Trinité divine, était répandue parmi les Brahmes dès les temps les plus reculés. L'Oupnék'hat dit que « Dieu a » paru sous la forme de trois lumières; » et la Triade solaire des Indous était représentée par trois feux, c'est-à-dire par le triple emblème de l'être lumière, personnifié sous l'apparence de la plus brillante de ses œuvres. Les Péruviens avaient élevé dans le grand temple de Cusco une triple idole, à laquelle ils donnaient le nom de Tanga-Tanga : « Un en trois, et trois en un. » Dieu est Trabrat, dit encore l'Oupnék'hat, en parlant du nom de Dieu; c'est à-dire, « Trois ne font qu'un. »

Lao-Tsé, chez les Chinois, avait enseigné dans le même sens, que « la raison Tao produit un, un produit deux, deux » produisent trois, et trois ont produit toutes choses. » Et les habitants de la Sibérie adoraient autrefois un être invisible, auquel ils donnaient les noms de Créateur de tous les êtres, de Dieu des armées, et d'Amour divin, procédant de ces deux premières personnes divines[1].

Le serpent joue un grand rôle dans la mythologie des indigènes du nouveau monde. Placé en regard de la mère des hommes par les Mexicains, terrassé ou mis en pièces par le Grand Être[2], il représente alors le génie du mal et des enfers, et devient un véritable démon. La preuve que les Aztèques croyaient à la puissance des esprits infernaux se trouve

[1] Artougou, Schougo-Teugon, Tangara.

[2] « Dieu a, de sa foudre, tué Bralr, appelé Satan, qui est sur les montagnes en forme de serpent, qui est appelé Serpent. » Oupnék'hat, p. 368, 386. — Saint Jean dit dans l'Apocalypse : « Et ce grand dragon, » l'ancien serpent, appelé le Diable et Satan, qui séduit tout le monde, » fut précipité en terre et ses anges avec lui. » Apoc. XII, 9.

empreinte en caractères non équivoques sur les peintures originales du musée Borgia de Veletri. Une des pages du manuscrit offre l'image de mauvais génies qui paraissent s'élancer dans la direction des quatre vents pour exécuter les ordres de leur chef. La plupart de ces démons ont des cornes sur la tête et des ailes aux épaules ; et l'un d'eux a le corps peint en rouge, couleur qui désigne ordinairement le sang sur les peintures mexicaines[1]. Le démon a été homicide dès le commencement, suivant l'Evangéliste; et les Chinois, qui donnent comme nous à une étoile le nom de l'ange tombé, ont fait de Tchy-Yéou le portrait qu'on va lire :

« Le premier de tous les rebelles, Tchy-Yéou est à la tête » des mauvais génies. Sa révolte a appris aux hommes à commettre toutes sortes de crimes ; il a des jambes et des cuisses de bête, et des ailes de chauve-souris sur les épaules[2]. »

Le dernier des épagomènes ou jours complémentaires de l'année mexicaine portait le nom de Cohuatl, qui signifie serpent, et était considéré, pour cette raison, comme le jour le plus malheureux de la période[3].

L'Ève mexicaine, appelée Cihuacohuatl (femme au serpent) ou Tonacacihua, était la compagne du père des humains ou seigneur de notre chair, Tonacateuctli[4]. M. de Humboldt croit que la grande mère des hommes occupait, après Ometeuctli, le premier rang parmi les divinités d'Anahuac. Ometeuctli et sa femme Omecihua habitaient le paradis, où ils présidaient, suivant la tradition des indigènes, à la naissance des enfants ; mais les noms de ces divinités, composés du nom de nombre

[1] Voir la planch. XXXVII, fig. 7, des monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par Al. de Humboldt.

[2] Chouking, Discours préliminaire, CXXVII, CXXVIII, CXXIX.

[3] Les jours complémentaires s'appelaient au Mexique, ne-*monteni*, vides. Le mot latin *nemo*, formé de *ne*, et de *homo;* pas un homme ou personne, qui implique conséquemment une idée de vide ou d'absence, entre dans la composition du nom des épagomènes mexicains.

[4] Cihuacohuatl, de Cihua, *femme*, et de Cohuatl, *couleuvre, serpent.* — Tonacacihua, de Tonacayo, *notre chair*, et de Cihua. Voilà pourquoi les missionnaires espagnols désignaient l'Ève des Mexicains par le surnom de *senora de nuestra carne.*

aztèque Ome, deux, et des mots Teuctli et Cihua, synonymes de seigneur et de femme, et signifiant par conséquent double seigneur et double femme, pourraient se rapporter à la création de la femme, et n'être qu'une réminiscence des récits des livres sacrés des Asiatiques à ce sujet. Dans la cosmogonie des Parses, Zoroastre rapporte que le corps du premier homme était « double et disposé de manière que ces deux corps n'en » faisaient qu'un [1]. » Dans la création racontée par Manou : « Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain maître » devient moitié mâle et moitié femelle [2]. » Et dans le système de l'Oupnék'hat, le Haranguerbehah, c'est-à-dire le premier homme, mécontent d'être seul, « voulut une épouse, et il se » trouva uni avec elle, son corps étant divisé en deux moi- » tiés [3]. » Moïse dit simplement que Dieu forma la femme de la côte qu'il avait tirée d'Adam, et qu'il les créa mâle et femelle [4].

Il se pourrait donc que l'Ometeuctli ou Seigneur double des Mexicains ne fût qu'une autre forme de Tonacateuctli, et que les surnoms de Seigneur double et de Seigneur de notre chair, ne désignassent l'un et l'autre que le même personnage, à savoir Adam, le père commun du genre humain. Dans le *Codex Borgianus* (fol. 9) Tonacateuctli et Tonacacihua sont représentés assis sur une espèce de siége royal; mais ordinairement dans les peintures aztèques, Cihuacohuatl fait face à un serpent; dans le recueil cité (fol. 11), la mère des hommes est figurée dans une attitude dégradante, qui rappelle la chute de nos premiers parents et la pénitence humiliante qu'on faisait subir dans l'Inde aux voleurs de fruits et de choses susceptibles d'être avalées [5]. D'autres fois on rencontre sur les

[1] Zend-Avesta, II, 376, 377.

[2] Manava-Dharma-Sastra, I, 52.

[3] Analyse de l'Oupnék'hat, p. 52.

[4] « Ad imaginem Dei creavit illum, masculum et fœminam creavit eos. » Genèse, I, 27.

« Et ædificavit Dominus Deus costam quam tulerat de Adam in mu- » lierem. » Ibid. II, 22.

[5] Cihuacohuatl est représenté dans la peinture mexicaine, mangeant du cuitlatl (κοπρος); et le lapin placé à sa droite indique la première

monuments mexicains l'image d'un serpent brisé par le Grand Esprit, allusion qui n'a besoin d'aucun commentaire, puisqu'il suffit, pour la comprendre, de lire dans la Genèse la malédiction que Dieu prononça sur la tête du serpent après le crime du premier couple[1].

Tonacacihua passait chez les Aztèques pour avoir donné le jour à deux jumeaux, et en ce point encore la légende américaine harmonise avec le récit des Pouranas de l'Inde, qui n'est lui-même que l'histoire abrégée de la naissance de Caïn et d'Abel. Les Iroquois et les Hurons de l'Amérique septentrionale appellent encore la mère des hommes Ata-Entsik, et ses deux enfants Juskeka et Tahuitzaron. Or ce nom d'Ata-Entsik, donné par les habitants du nord de l'Amérique à la première femme, a précisément la même signification que celui de Heva chez les Hébreux, puisque l'un et l'autre veulent dire mère ou ancêtre des vivants. Adam donna à sa femme le nom d'Ève, « parce qu'elle devait être la mère de tous les » vivants. » Heva en effet d'un mot hébreu, qui signifie vie, et les mots Ewel, Awai, Ewem, veulent encore dire mère en Samoyède, en Finnois et en Ostiac. Ata, dans les dialectes turcs, Atte en Lapon, Attai en Finnois, Ata dans le langage des Groenlandais et des Américains polaires, signifie père, ancêtre ; ce mot se retrouve jusque dans le patois allemand de quelques cantons de la Suisse, où les enfants appellent leur père Atti, comme on leur dit Papa ailleurs. Endjid veut dire vie en Jukagire, Endjit ou Inchem signifie vivant en Tungouse. Ata-Entsik ou Ata-Endjit équivaut donc aux expressions père de la vie ou ancêtre des vivants, et l'Ecriture donne la même acception au nom de la femme d'Adam.

Ata, en Groenlandais et en Américain polaire, désigne encore l'unité, le nom de nombre, *unus*, *primus;* et ce mot Ata, désignant l'unité, se retrouve avec la même signification jusque chez les Muyzcas de l'Amérique méridionale. En faisant

année du monde, suivant le commentaire du P. Fabrega. D'après la loi de Manou, les vols de comestibles, et entr'autres de fruits, doivent s'expier par la pénitence appelée Sântapana. On peut voir en quoi consistait cette expiation dans le livre XI, 165 et 212 du Manava-Dharma-Sastra.

[1] « Ipsa conteret caput tuum. » Genèse, III, 15

précéder ce même mot de la consonne *m*, radicale du mot mère dans une infinité de langues, on obtient successivement les substantifs Mata, mère, en Sanscrit, Mate, mère, en Zend, Made mère, en Ossète, Mat, en Slave, etc[1]. Et en transposant cette initiale à la fin du mot, on retrouve le nom du père du genre humain, les mots Atam, Atem, Adem, Adam, etc., désignant l'homme en général dans quantité d'idiomes particuliers de l'Asie. Ainsi, dans un mot de quatre lettres, Mata ou Mada, sans autre combinaison que la suppression de la radicale *m*, ou la transposition de cette consonne à la fin du mot, on obtient, dans une infinité de dialectes des deux mondes, le nom de nombre un, Ata, l'unité, emblème de l'être; les termes génériques père, mère, Ata, Mata, symboles de la génération; enfin, le nom primitif de l'homme Atam, Adam, nom qui implique à son tour une double idée dans les langues sémitiques, comme on vient de le prouver.

Les Mexicains avaient conservé le souvenir de l'arbre de vie. Ils appelaient l'arbre du Paradis, Arbre de lait, parce qu'il distillait du lait par l'extrémité de ses branches; voilà pourquoi ils croyaient qu'il était constamment entouré par les enfants morts peu de jour après leur naissance. Dans le Zend-Avesta, Ormusd « place dans le paradis l'arbre Gogard, » Arbre de vie, pour éloigner le mal de la vieillesse, et ren- » dre la vie aux morts[2]. » Dans le paradis décrit par l'Oûpnék'hat: « Il y a deux fleuves et un arbre de vie... à[3] l'en- » trée du monde du Créateur on trouve l'arbre Al, qui porte » toutes les espèces de fruits. Quand le bienheureux passe » sous cet arbre, il sent tous les parfums délicieux dont jouit » le Créateur. »[4] Moïse avait dit avant Manou et avant Zoroastre : « Et le Seigneur fit sortir de la terre une multitude » d'arbres beaux à voir, et dont les fruits étaient doux à » manger. Au milieu du jardin était l'arbre de vie et l'arbre » de la science du bien et du mal. »[5] Et saint Jean a dit après

[1] Zend-Avesta, II, 363, 384, 399, 403.
[2] Analyse de l'Oupnék'hat, p. 55.
[3] Analyse de l'Oupnék'hat, p. 55, 82, 84.
[4] Genèse, II, 9.
[5] Apocalypse, II, 7.

Moïse : « Je donnerai au vainqueur à manger du fruit de » l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu. »

III.

LE DÉLUGE.

Le déluge, suivant la chronologie du *Discours sur l'histoire universelle* par Bossuet, arriva 1656 ans après la création du monde. D'après la tradition des peuples indigènes du Mexique, l'âge de l'eau ou la destruction de l'univers par les eaux de l'abîme, eut lieu 1417 ans après la création, qui comprend l'âge de la terre. Avant cette grande inondation désignée par l'âge de l'eau, le pays d'Anahuac était habité par des géants. Engloutis par les flots ou métamorphosés en poissons, tous ces géants périrent dans l'Océan, à l'exception de sept d'entre eux, qui se réfugièrent dans des cavernes, et un des tableaux du *Codex vaticanus* représente les sept ancêtres des tribus Anahuatlaques sortant des sept cavernes de Chicomoztotl après la retraite des eaux. On remarquera que le chiffre des géants du pays d'Anahuac, celui des chefs des différentes tribus mexicaines, celui des Richis de l'Indoustan enfermés dans le vaisseau de Satyaurata, lors de la dissolution des êtres mobiles et immobiles, coïncident parfaitement avec le nombre sept des personnes sauvées dans l'arche avec Noé, lors du déluge décrit par Moïse.

Noé est désigné par les habitants d'Anahuac sous les noms de Coxcox, de Tezpi ou de Teocipactli. Le mot Teo ou Teotl signifie Dieu ; Cipactli, l'un des vingt signes du calendrier mexicain, désigne un animal marin, dont le front, dans les tableaux aztèques, est armé d'une corne comme le capricorne des Grecs et le Mahara des Indous. Dans le Pourana intitulé Matsia, Héri caché sous la forme d'un énorme poisson, adresse à Satyaurata ces paroles prophétiques : « Je viendrai à toi une corne sur la tête, tu attacheras le vaisseau à cette corne avec un serpent marin. »

La femme de Coxcox se nommait Xochiquetzal, et lors de la grande inondation, alors que les hommes furent métamorphosés en poissons[1], ou abîmés sous les flots, toute l'espèce humaine périt, à l'exception de Coxcox et de Xochiquetzal, qui se réfugièrent, à l'aide d'un canot de cyprès, sur le sommet de la montagne de Colhuacan. Dans les peintures aztèques, conservées à la bibliothèque du Vatican, on voit le couple privilégié flottant au milieu des eaux sur un tronc d'arbre chargé de feuillage. Sur un tableau appartenant au recueil de Siguenza, Coxcox est étendu sur le dos, les mains en l'air, dans le fond d'une barque qui vogue lentement sur les ondes. Au-dessus des vagues s'élève le pied de Colhuacan, couronné lui-même par un arbre sur lequel on remarque un colibri, et au pied de la montagne apparaissent les têtes surmontées de leurs hiéroglyphes de Coxcox et de Xochiquetzal, qui sont au moment de prendre terre.

Les peuples de Mechoacan, royaume puissant dont les habitants se distinguaient par leur inimitié implacable contre les Mexicains, et dont le chef se vantait de descendre directement du vieillard échappé aux eaux du déluge, assurent « que Tezpi s'embarqua dans un acalli spacieux[2], avec sa

[1] « Il y eut alors de grandes eaux dans tout l'univers, qui réduisirent » les hommes à la condition de poissons. » Lopi.

[2] *Acalli* est composé de deux mots aztèques *atl*, eau, et *calli*, maison ; le nom d'*acalli* désigne donc une maison d'eau, c'est-à-dire un vaisseau, ou un grand radeau couvert. Le mot *adel* signifie fleuve dans les dialectes turcs de Kazan, des Kirghis et des Baschkirs. Le Volga portait le nom d'Atalis avant le 10me siècle, et le mot Atel sert encore à désigner ce fleuve majestueux dans divers idiomes turcs et mongols. Pareillement, le mot *calli* se retrouve chez les Wogules, où *kal* signifie une *maison*. *Kalâh* en arabe, désigne un *château fort*. *Kelet*, dans les dialectes des habitants des rives du Jeniseï signifie *ville*. *Kalle* en lapon, et *kual* en kamschadale, veulent dire *pierre* par synecdoque. On retrouve du reste ce mot dans notre langue : *câle* est employé pour désigner un abrien termes de marine, et l'on dit aussi le fond de cale d'un navire. — L'hiéroglyphe mexicain de l'eau semble ordinairement indiquer par l'ondulation de ses lignes le mouvement des vagues. Que signifie l'œil (voir *planche II*) placé au centre de cet hiéroglyphe? Serait-ce une allusion à l'œil clairvoyant d'Osiris, ou à celui de Brahma flottant au milieu de l'abîme sur une feuille de lotus! Il produisit d'abord les eaux, et les eaux ont été appelées « *naras*,

» femme, ses enfants, des animaux et des grains dont la
» conservation était chère au genre humain. Lorsque le Grand-
» Esprit ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit sortir
» de sa barque un vautour : l'oiseau qui se nourrit de chair
» humaine ne revint pas à cause du grand nombre de cada-
» vres dont était jonchée la terre récemment desséchée[1]. Tezpi
» envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul re-
» vint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles[2].
» Alors Tezpi voyant que le sol commençait à se couvrir d'une
» verdure nouvelle, quitta sa barque près de la montagne de
» Colhuacan[3]. »

On voit par là que les diverses tribus qui habitaient l'Amérique centrale, avaient, malgré leurs dissidences et malgré la haine qu'elles se portaient réciproquement, conservé dans le fond les mêmes traditions sur le déluge ; cette coïncidence de souvenir sur un événement qui amena la destruction générale des habitants du globe, est un fait irrécusable, attesté par le témoignage unanime des éléments terrestres et des générations humaines. En rapprochant la tradition américaine du déluge de Coxcox, de la légende indienne consignée dans le Matsia Pourana, on reconnaît sans peine que l'une et l'autre se rapportent à un phénomène identique, et ne peuvent désigner qu'une seule et même révolution du globe[4].

» selon Manou, parce qu'elles étaient la production de Nara, l'esprit di-
» vin ; ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement de Nara, il a en
» conséquence été nommé *Nârayana* (celui qui se meut sur les eaux). »
Manava-Dharma-Sastra. I, 10. Moïse dit dans la Genèse : « Et tenebræ
» erant super faciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas. »
Gen. 1, 2.

[1] « Et il envoya un corbeau qui allait et revenait, jusqu'à ce que les » eaux eussent disparu de la terre. » Gen. VIII, 7.

[2] « Mais elle vint à lui vers le soir, portant à son bec un rameau d'oli- » vier avec des feuilles vertes. » Gen. VIII, 11.

[3] Monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par Al. de Humboldt, p 226-227.

[4] Je ne donne ici qu'un extrait du récit du *Pourana*, du poisson. Le morceau se trouve en entier dans le premier volume des Recherches asiatiques, pag. 170. Il est également rapporté dans l'Histoire générale de l'Inde, par M. de Marlès, I, 440, ainsi que dans l'Asie polyglotte, 53.

« A la fin du dernier Calpa il y eut destruction générale » des créatures, occasionnée par le sommeil de Brahma. Il y » avait dans le même temps à Dravira un saint roi nommé » Satyaurata, très-zélé adorateur de l'Esprit qui anime les eaux » et constamment livré à des exercices de dévotion et de piété[1]. » Le conservateur de l'univers Héri[2], qui voulait sauver ce » prince, lui apparut sous la forme d'un poisson, et lui dit : » Le moment terrible de la dissolution est arrivé pour tous » les êtres mobiles et immobiles. Dans sept jours les trois » mondes périront submergés par l'Océan ; tous les hommes » qui m'ont offensé mourront[3]; mais du milieu des ondes dé- » vorantes sortira un vaisseau qui viendra s'arrêter devant toi. » Tu y mettras de toutes les plantes, de toutes les graines, » tu y feras entrer des couples de tous les animaux, et tu » t'enfermeras ensuite toi-même dans le vaisseau, accompagné » des sept Richis[4]... Héri disparut à ces mots, et Satyaurata » attendit avec humilité le temps fixé. Bientôt l'Océan fran- » chissant ses limites inonda toute la terre, et la pluie tomba » par torrents des nuages amoncelés[5]. Au même instant parut

[1] « Noé fut un homme juste et parfait au milieu des siens; il marcha » avec Dieu. » Gen. VI, 9. « St. Pierre le nomme prédicateur de justice. »

[2] *Héri*, Seigneur, c'est la signification du mot allemand *herr*. En latin *herus* veut dire *maître;* et comme les idées vont en se dégradant à mesure qu'elles s'éloignent de leur type primitif, la langue française emploie le mot *hère* ironiquement : un pauvre *hère* est un terme de mépris.

[3] « Car encore sept jours et je ferai pleuvoir sur la terre durant quarante » jours et quarante nuits, et je détruirai toutes les créatures que j'ai faites » sur la face de la terre. » Genèse, VII, 4.

[4] « Tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ton épouse et les épouses de » tes fils avec toi. » Gen. VI, 18. — « Si Dieu n'a point épargné le monde, » mais n'a sauvé que sept personnes avec Noé, prédicateur de justice. » St. Pierre, 2 Epit. II, 5. Dans l'Indoustan, Manou se sauve avec les sept Richis; au Mexique, Coxcox échappe seul à la grande inondation avec les sept géants.

[5] Les deux causes de l'élévation prodigieuse des eaux lors du déluge, savoir : la rupture des sources du grand abîme, et la chute incessante de la pluie, sont clairement exprimées dans le Pourana indien : « Toutes les » sources du grand abîme furent rompues et les cataractes du ciel furent » ouvertes ; — et la pluie tomba sur la terre durant quarante jours et qua- » rante nuits. » Gen. VI, 11, 12.

» le vaisseau annoncé par Héri et Satyaurata s'y embarqua » suivi des sept Richis. Le navire vogua sur la mer pendant » longtemps, malgré l'impétuosité des vagues et la violence » de la tempête. Enfin, les eaux se retirèrent, et il aborda » sur le sommet de l'Himavat, où les Richis l'attachèrent[1]. » Satyaurata, après de nouvelles austérités, se mit à créer » tous les êtres, et fut élevé par Héri au rang de septième » Manou[2], sous le nom de Vaivaswata. »

Tel est, en abrégé, le récit du Pourana indien intitulé : *Matsia ou le Poisson.* En substituant dans cette antique légende à Satyaurata et aux pénitents qui le suivirent, Noé avec sa femme et ses enfants, et en écartant les allégories qui y ont été rattachées à dessein par le poëte, pour les remplacer par l'épisode du départ du vautour et du retour du colibri, qui nous a été transmise par la tradition américaine, on parviendra à recomposer l'histoire entière du déluge telle qu'elle est racontée par Moïse dans le chapitre VIII de la Genèse. Croirat-on que le savant auteur de l'Asie polyglotte, qui admettait l'authenticité des traditions diluviennes de l'Inde et du Mexique, ait tiré de l'unanimité de leur témoignage la conclusion suivante : « Il n'en est pas de même de la grande inondation » à laquelle nous donnons le nom de Noé; car nous savons » qu'à cette époque des hommes se sont sauvés en différentes » contrées, comme dans l'Inde, en *Arménie* et en Amérique. » Le même phénomène a pu se reproduire sous d'autres cli- » mats, quoique le récit historique de semblables incidents se » soit perdu, ou ne soit point parvenu à notre connaissance[3]. »

[1] « Et l'arche s'arrêta au septième mois, le vingt-septième du mois, sur les montagnes d'Ararat. » Gen. VIII, 3.

[2] On croit reconnaître dans ce mot le nom de l'homme juste de la Genèse. *Mâh-nou*, composé de l'adjectif sanscrit *Mâha*, grand, et de *Nou*, nom propre de *Noé*, pouvant signifier : Le grand Nou, ou le grand Noé.

[3] « Anders verhælt es sich aber mit der grossen Ueberschwemmung, » die wir die Noah'sche nennen; denn wir wissen, dass zu ihrer Zeit in » verschiedenen Lændern Menschen gerettet worden sind; wie in Indien, » in Armenien und in Amerika. Eben so kann dieses noch der Fall in an- » dern gewesen sein, obgleich uns die Sage davon entweder verloren ge- » gangen oder nicht bekannt ist. » (Asia polyglotta, s. 41.)

Ainsi, pendant que l'arche qui portait Noé et les sept personnes de sa famille s'arrêtait sur le mont Ararat en Arménie, Manou, accompagné des sept Richis, débarquait sur la crête de l'Himalaya; le canot de Coxcox atteignait dans le même temps la cime de Colhuacan, et les sept géants d'Anahuac sortaient simultanément de leurs cavernes[1]. Mais avant de pousser plus loin la plaisanterie, M. Klaproth devait prouver par quel hasard Coxcox et ses compagnons se trouvaient sur la Cordillère du Mexique au moment du déluge de Noé, 3076 ans avant la venue de Jésus-Christ, en admettant son calcul; tandis que les ancêtres des nations mexicaines, qui ont importé en Amérique la tradition du déluge, ne descendirent des régions boréales du nouveau monde qu'un peu avant le milieu du sixième siècle de l'ère chrétienne; les Toltèques se trouvant encore en 544 en arrière des rives du Rio-Gila, et les Aztèques, qui parlaient la même langue, n'étant arrivés qu'en 1190 à la Nouvelle-Espagne. Il est inutile d'insister davantage sur l'identité constante du chiffre des personnes sauvées avec Noé lors du déluge; et il serait oiseux de s'étendre en commentaires sur la métamorphose nominale que l'Ararat a dû subir dans la légende américaine. Il est clair que les conquérants d'Anahuac voulurent adapter les traditions généalogiques de leurs ancêtres aux localités de leur nouvelle patrie. En arrivant au Mexique ils jetèrent les yeux sur la Cordillère qui en découpe l'intérieur, et Colhuacan devint la forme américaine de la montagne de l'Arménie, qui avait éprouvé une métamorphose analogue dans l'Indostan. C'est encore par la même raison que les Aztèques ont substitué dans leurs récits le vautour et le colibri, oiseaux indigènes du nouveau monde, au corbeau et à la colombe de l'Ecriture.

[1] *Chicomoztotl*, les sept cavernes, de *chicom*, sept, et *oztotl*, grotte, caverne, en aztèque. Il y a encore une autre tradition mexicaine qui porte que le premier homme, nommé *Iztamixcuatl*, parvint à un âge très-avancé; sa femme *Ilancuitl* donna le jour à six fils, desquels descendent tous les peuples de la Nouvelle-Espagne. Sept plus un feront toujours huit; et « peu de personnes, c'est-à-dire huit seulement, se sauvèrent » dans l'arche au milieu des eaux. » St. Pierre, I. Epît. III, 20.

$1+7=8.$

L'auteur de l'*Asie polyglotte* en reconnaissant l'action générale d'un déluge, nie que les eaux se soient élevées à l'époque de la grande inondation au-dessus des points culminants du globe. Par contre il assure que chaque chaîne primitive de montagnes recelait sur sa cime un foyer de salut, où quelques êtres privilégiés trouvèrent un refuge assuré contre les flots. Après la retraite des eaux, ces divers noyaux de sociétés redescendirent petit à petit dans les vallées, et repeuplèrent le monde, en maintenant la distinction des races humaines. L'auteur s'est réservé la clef de son système en se dispensant de l'étayer par aucune preuve. Quant à nous qui croyons à l'inspiration de Moïse, nous ne nous lassons pas d'admirer que la preuve de cette inspiration se révèle dans des contrées dont le Prophète ignorait l'existence, et qui sont restées cachées pendant tant de siècles pour nos aïeux.

On a dit précédemment que Coxcox était désigné dans les tableaux aztèques par un hiéroglyphe placé au-dessus de sa tête : cet hiéroglyphe doit être phonétique, puisque les Mexicains employaient des caractères de ce genre pour désigner les noms de leurs héros et de leurs personnages historiques. L'hiéroglyphe de Coxcox est une tête de vautour : l'oiseau qu'il fit sortir de sa barque lorsque les eaux du déluge se furent retirées est un zopilotl ou urubu (*vultur aura*)[1]. Cet oiseau est appelé coxquauhtli par Hernandès. Le nom de Coxcox n'est donc que la réduplication de la première syllabe cox, le mot quauhtli ajouté à la suite de cette syllabe étant le nom générique en langue aztèque, des oiseaux appartenant à la famille des aigles. Les Egyptiens plaçaient l'image d'un vautour au-dessus de la tête de leurs héros, et donnaient pour coiffure à Isis, emblème de la terre, la dépouille du même oiseau. « Le » vautour (kehrkâs) est comme la vieillesse : il a été donné » pour manger les corps morts[2]. » Coxcox est représenté quelquefois le menton garni d'une longue barbe, et porte alors le nom de huehuetonacatéocipactli, « vieux poisson di-

[1] Dictionnaire d'Histoire naturelle. Voir les mots : Cosquauthli, Urubu, Vautour, etc.

[2] Boun-Dehesch. p. 388.

vin de notre chair. » Noé, suivant le témoignage de l'Ecriture, était âgé de 600 ans lorsque les eaux du déluge inondèrent la terre. Après sa sortie de l'arche « il commença à cultiver la terre, et planta la vigne. » On sait qu'ayant bu inconsidérément du vin qu'elle avait produit, il s'enivra. Les vieillards jouissaient, avant la conquête du Mexique du privilége persan de s'enivrer même en public. En Chine, le Chouking a, dans ses récits, confirmé le souvenir d'une autre circonstance mentionnée dans l'Ecriture. Après le déluge d'Yao, Yu, après avoir rapporté à l'empereur comment il avait porté remède aux ravages causés par les eaux, ajoute ces paroles remarquables : « Alors on joignit la chair des animaux à celle des poissons, » et les peuples eurent de quoi subsister [1]. » C'est précisément ce que Dieu dit à Noé et à ses fils après le déluge : « Vous » pourrez prendre pour votre nourriture tout ce qui a mou» vement et vie, je vous le donne de même que toute sorte » de plantes [2]. »

Je ne fais point mention ici de la tradition des habitants indigènes de la Nouvelle-Grenade sur la grande inondation qui dévasta le plateau de Bogota, inondation qu'ils attribuaient à la méchanceté de la femme de leur législateur. La légende Muyzca est incomplète et tronquée; peut-être n'est-elle que le souvenir d'un déluge local dont le plateau de Bogota a jadis été le théâtre. C'est à quelques hommes réfugiés sur la cime des montagnes *glacées* du voisinage, que les Muyzcas durent, suivant cette tradition, le repeuplement successif de leur patrie.

IV.

BABEL, OU LA DISPERSION DES HOMMES.

Les peuples de la Nouvelle-Espagne considéraient, au dire de Robertson, l'enceinte de Cholula comme une terre sacrée;

[1] Chouking, p. 36.
[2] Genèse, IX, 3.

et cette ville qu'ils regardaient comme le sanctuaire de leurs divinités, était constamment encombrée par l'affluence des pèlerins qui s'y rendaient de toutes parts[1]. On voit encore aux environs de la ville mexicaine les ruines d'une pyramide à gradins, désignée dans le pays sous le nom de montagne de briques non cuites, élevée à mains d'hommes. La tradition des Indiens de Cholula raconte, au sujet de ce monument remarquable : « Qu'après que les eaux de la grande inondation
» qui fit périr tous les hommes se furent écoulées, un des sept
» géants échappés au déluge, Xelhua[2] ou l'architecte, alla à
» Cholulan où il construisit, en mémoire de la montagne qui
» avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colline artifi-
» cielle en forme de pyramide. Xelhua fit fabriquer les bri-
» ques nécessaires à son élévation, dans la province de
» Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl ; et pour les
» transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se
» les passaient de main en main. Les Dieux virent avec cour-
» roux cet édifice dont la cime orgueilleuse devait atteindre
» les nues. Irrités contre l'audace du géant, ils lancèrent du
» feu sur la pyramide ; beaucoup d'ouvriers périrent ; l'ou-
» vrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite
» au Dieu de l'air[3]. »

Telle est en peu de mots l'histoire de la construction du Téocalli de Cholula ; on reconnaît sans peine dans la légende des Cholulains le calque antique du récit relatif à Babel dans la Genèse. « Le Seigneur descendit pour voir la tour que
» les fils d'Adam bâtissaient, et il dit : Voilà un seul peuple,
» et ils n'ont qu'un même langage ; ils ont commencé, et ils
» n'abandonneront pas leur conseil avant de l'avoir accompli.
» Allons donc, descendons et confondons leur langue de ma-
» nière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. Et ainsi

[1] Histoire de l'Amérique, par G. Robertson, III, 83.

[2] L'architecte Xelhua paraît être le même personnage que le Belus des Babyloniens, dont les livres des Parses et des Indous font mention sous le nom de Mâha-Béli ou le grand Bel.

[3] Monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par Al. de Humboldt, p. 227, 228.

» le Seigneur les dispersa de ce lieu sur toute la face de la » terre, et ils cessèrent de bâtir leur ville[1]. »

Sur le tableau hiéroglyphique du musée de Siguenza dont M. de Humboldt a donné la description, on voit une «colombe » perchée sur la cime de l'arbre qui couronne la montagne » de Colhuacan. Les hommes qui naquirent après le déluge » étaient muets, et l'oiseau divin est chargé de leur distri- » buer des langues représentées sur le tableau, sous la forme » de petites virgules. » On se rappelle que des deux colombes échappées de Thèbes, suivant la fable, l'une s'envola en Lybie pour y fonder l'oracle de Jupiter Ammon, tandis que l'autre s'arrêta en Epire, dans la forêt de chênes de Dodone, dont le nom est cité dans l'Ecriture[2]. L'une et l'autre avaient le don de la parole et des oracles, au dire des mythologues. Comment, après les témoignages profanes du paganisme, invoquer l'autorité des apôtres du Christianisme? Et cependant l'Esprit de Dieu descendit comme une « colombe lors du bap- » tême de Jésus[3], et ce même Esprit remplit ses disciples » après sa mort, et leur communiqua le don des langues en » leur donnant les paroles qu'ils devaient dire : Et apparue- » runt illis dispertitæ linguæ... Et cœperunt loqui variis lin- » guis, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis[4].»

« Les langues distribuées aux hommes après le déluge étant » variées, ceux-ci se dispersent dans toutes les directions : » quinze chefs de famille parlant une même langue, et des- » quels sont descendus les Toltèques, les Aztèques, les Acol- » hues, etc. se réunissent et arrivent à Aztlan. »

Ces quinze chefs de famille parlant une même langue sont évidemment les petits-fils de Noé, qui vivaient à une époque où toute la terre n'avait qu'une prononciation et qu'une seule lèvre, et qui sont au nombre de seize dans l'Ecriture[5]. La tradition des Indiens de Chiapa fournit la preuve de ce syn-

[1] Genèse, XI, 5, 6, 7, 8.

[2] Dodanim était fils de Javan, fils de Japhet. Gen. X, 4.

[3] « Et vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam, » St. Matth. III, 16.

[4] Actes des Apôtres, II, 3, 4.

[5] « Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem. » Gen. XI, 1. Le chapitre X renferme le dénombrement des petits-fils de Noé.

chronisme remarquable : « Wodan, un de ces quinze chefs
» des tribus américaines, était petit-fils du vieillard vénérable
» qui avait échappé avec sa famille à la fureur des flots du
» déluge. Wodan avait coopéré, suivant la légende chiapa-
» naise, à la construction du grand édifice que les hommes
» entreprirent pour atteindre les cieux, et dont l'achèvement
» fut interrompu soudain par la colère des Dieux. Chaque
» famille ayant reçu dès lors une langue différente, le grand
» Esprit Téotl ordonna à Wodan d'aller peupler Anahuac[1]. »

Nous allons retrouver actuellement les quinze ancêtres des tribus mexicaines dans les livres de Zoroastre qui donnent le dénombrement de la postérité du premier couple. « De Me-
» schih et de Meschiahné naquirent par la suite sept couples
» mâles et femelles. Tous étaient frères et sœurs, et chacun
» de ces couples engendrait à cinquante ans, et mourait à
» cent. De ces sept couples l'un fut Siamak, nom de l'hom-
» me, et Veschak sa femme, et il naquit d'eux un autre cou-
» ple : l'homme s'appela Frevak, et la femme Frevakein... De
» ce dernier couple naquirent *quinze* autres couples, et cha-
» cun d'eux forma une espèce particulière de peuple. C'est à
» ces peuples qu'il faut rapporter les générations qui, sorties
» de chacune des quinze espèces de peuples, se sont multi-
» pliées sur la terre[2]. » Moïse, après avoir donné le dénombrement des enfants de Sem, de Cham et de Japhet, conclut en disant : « Ce sont là les familles de Noé, selon les peuples
» et les nations. De ces familles descendent tous les peuples
» de la terre après le déluge[3]. » Moïse écrivait neuf siècles avant la naissance de Zoroastre, qui a terminé la table généalogique descendant du premier homme par les paroles que nous venons de citer. Arrêtons-nous un instant sur le dénombrement de la postérité de Meschih et de Meschiahné. Le premier homme et la première femme du Boun-Dehesch des Parses étant supposés représenter les mêmes personnes qu'A-

[1] Monuments des peuples indigènes de l'Amérique, p. 148. M. de Humboldt établit quelque rapprochement entre le Wodan des Chiapanais et le Woden des nations scandinaves.

[2] Zend-Avesta, II, 379, 380.

[3] Genèse, X, 32.

dam et Ève dans la Genèse, le couple qui suit dans l'Avesta désignera la génération correspondante de l'Ecriture qui est celle de Seth [1]. Les sept couples qui succédèrent à celui-ci seront parallèles : 1° à Enos ; 2° à Caïnan ; 3° à Malaléel ; 4° à Jared ; 5° à Henoch ; 6° à Mathusalem ; et 7° enfin à Lamech, qui sera le Siamak du Boun-Dehesch auquel il ressemble de nom. Frevak, fils de Siamak, sera donc Noé, fils de Lamech dans la même hypothèse. Anquetil Duperron, qui admettait l'identité de ces deux personnages, suppose que Hosching, Taz et Mazendran étaient les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet. Parmi les quinze couples qui ont peuplé l'univers, suivant Zoroastre, Hosching, Taz et Mazendran sont seuls désignés par leurs noms dans le Zend-Avesta. Son auteur dit positivement que Hosching fut père des Iraniens ; les Perses sont désignés dans l'Ecriture sous le nom d'Elamites, et Elam était fils de Sem; Hosching était donc petit-fils de Noé. Les descendants de Mazendran habitèrent l'Assyrie (Sourâ), suivant les Parses ; Mazendran peut donc être considéré comme étant Assur, fils de Sem et père des Assyriens. Quant à Taz, ancêtre des Taziens, peut-être était-il Aram, également fils de Sem, et père de Hus et de Hul, dans l'Ecriture ? L'auteur du Modjmel et Tavarikh donne pour ancêtres à Djemschid le quatrième des rois Peschdadiens de l'Irân, les patriarches Salé, Arphaxad et Sam. Certainement Djemschid ne descendait de Sem ni par Arphaxad, aïeul d'Heber, ni par Salé, père du même Heber, qui a légué son nom aux Hébreux, ses descendants, de la même manière qu'Elam a laissé le sien aux Iraniens ou Elamites. Les quinze couples issus de Frevak et de Frevakein ne peuvent donc être que les petits-fils du patriarche Noé, au nombre de seize dans la Genèse, auxquels la tradition américaine, fille ou sœur de la tradition des Parses, assigne l'origine des populations indigènes de la Nouvelle-Espagne, les quinze ancêtres des nations mexicaines étant

[1] « Meschih et Meschiahné après leur chute se firent des habits de peaux ; » au bout de cinquante ans et neuf mois ils donnèrent naissance à un couple mâle et femelle. » Ce couple est celui dont il est question ici, les sept autres ne vinrent qu'après.

issus du vieillard qui échappa par miracle sur un canot à la grande inondation qui détruisit le genre humain, et parlant tous la même langue avant l'époque de leur dispersion par les ordres du Grand Esprit.

Dans le tableau du musée de Siguenza les quinze chefs de famille américains sont rangés sur deux lignes parallèles, et chacun d'eux porte au-dessus de sa tête l'hiéroglyphe de son nom. La ligne supérieure du tableau renferme cinq personnes. Dans la Genèse, Sem que nous considérons comme le père primitif des nations indigènes de l'Amérique, a cinq fils désignés par leurs noms respectifs [1]. Dans la peinture mexicaine, les cinq personnages de la ligne supérieure sont tournés vers un Téocalli (maison de Dieu), dont le type se retrouve dans l'ordonnance du temple de Bélus [2], et la tour à gradins vers laquelle semblent se diriger les patriarches américains, est ombragée latéralement par un palmier, arbre complétement étranger aux régions boréales d'où les peuples d'Aztlan sont sortis aux sixième et onzième siècles de notre ère. M. Riche, dans son *Voyage aux ruines de Babylone*, raconte que les Arabes qui l'accompagnèrent dans ses excursions sur l'emplacement de la première reine des cités, lui désignèrent un arbre qu'ils assurent avoir été épargné miraculeusement par Dieu lors de la désolation de cette ville immense, pour servir de signe à la postérité. Devons-nous chercher le Huehuetlapalan, cette vieille terre des ancêtres des nations Toltèques, dans la plaine de Sennaar, et reconnaître dans le Téocalli du tableau mexicain du musée de Siguenza la représentation du monument témoin de la dispersion de tous les hommes ? M. de Humboldt a remarqué qu'il était impossible de lire les descriptions que les anciens nous ont laissées du temple de Bélus, sans être frappé de la ressemblance du monument babylonien avec les pyramides à gradins de la Nouvelle-Espagne. La planche II donne avec l'élévation du temple de Bélus celle des principaux Téocallis du Mexique réduits à la même échelle ; il sera facile

[1] Genèse, X, 2, 6, 21.
[2] Voir sur la planche II, l'élévation du Teocalli de Papantla.
[3] Voyage aux ruines de Babylone, p. 67.

de se convaincre par la seule inspection des figures, de la vérité de la remarque de ce savant célèbre. Le téocalli de Papantla, qui avait pour le moins six étages, est celui qui, dans ses proportions, se rapproche le plus du monument de Babel; et l'on peut le considérer comme le type du signe hiéroglyphique consacré à désigner les temples dans les tableaux mexicains. M. Riche, dans son voyage à Hillah, a d'ailleurs tranché une question importante qu'Hérodote, Strabon, Diodore et Pausanias avaient laissée indécise, en prouvant que les faces des monuments de Babylone étaient tournées vers les points cardinaux à l'instar des pyramides de Memphis et de Méroé, et comme le sont encore les téocallis des indigènes de la Nouvelle-Espagne. Les côtes du kassr et du mudjelibé sont orientés exactement [1], et la même observation avait été faite antérieurement au voyage de M. Riche, sur la direction suivie par les faces des pyramides du Mexique. Dans la construction de celle de Cholula, des lits de briques non cuites alternant avec des couches d'argile, rappellent la structure des ruines de la tour de Nemrod, dont les assises de briques, durcies au soleil, sont interrompues dans leur hauteur par des lits de terre grasse et des couches de roseaux [2]. Malgré leur immense éloignement, la ressemblance réciproque de ces antiques monuments peut donc être considérée comme complétement démontrée de nos jours [3].

[1] Voyage aux ruines de Babylone, p. 66 et 73.

[2] Voyage aux ruines de Babylone, p. 74, 97.

[3] Les Hou des Chinois étaient des édifices isolés à plusieurs étages superposés en retraite les uns au-dessus des autres. Une rampe en spirale conduisait au sommet de la tour, terminée par une plate-forme. Le monument de Babel est encore le type véritable de ces anciens édifices de la Chine.

V.

ADORATION, COUTUMES ANTIQUES.

En Amérique, l'adoration consistait autrefois à incliner respectueusement le corps, à toucher le sol de la main droite, et à porter ensuite cette main à la bouche. Lors de sa première entrevue avec Montezuma, Cortez s'étant avancé fit une profonde révérence à ce prince. « L'empereur la lui rendit en » mettant la main près de terre, et la portant ensuite à ses » lèvres[1]. » La cérémonie de l'adoration était pratiquée en Orient de la même manière avant le temps de Moïse. « Que » je sois confondu au milieu de la multitude, s'écrie le saint » homme Job, si à la vue du soleil j'ai porté la main à ma » bouche en signe d'adoration[2]. » — « Et je me réserverai, » dit le Seigneur à Elie, sept mille hommes dans Israël qui » n'ont point fléchi le genou devant Baal, et qui ne l'ont point » adoré en portant la main à leur bouche pour la baiser[3]. » Sur un des bas-reliefs des ruines de Persepolis, on remarque un personnage debout, placé en face d'un souverain siégeant sur un trône, dont les pieds reposent sur un gradin. Cet homme semble prêt à adresser la parole au prince, et porte sa main droite à la bouche en signe d'adoration[4]. On se

[1] Histoire de l'Amérique, par Robertson, III, 93.

[2] Job. XXXI, 27.

[3] « Omne os quod non adoravit eum osculans manus. » 3. Rois, XIX, 18.

[4] Planche LXIII des Voyages du chevalier Chardin en Perse. La planche LVIII du même ouvrage représente la marche d'une procession, et peut servir à expliquer une expression de l'Écriture. Le chapitre VIII des Juges rapporte que Gédéon, après avoir mis en déroute les Madianites auprès de la fontaine de Harad, et fait mourir leurs rois Zébée et Salmana, « prit les ornements et les bulles dont on pare le cou des chameaux des » rois... "Et tulit ornamenta ac bullas quibus colla regalium camelorum » decorari solent." » Ces ornements étaient d'or, comme on le voit au verset 26 du même chapitre : « Et præter torques aureas camelorum... » Et sans les colliers d'or des chameaux. » Parmi les animaux figurés sur la planche LVIII des bas-reliefs de Persépolis, on remarque un droma-

saluait encore, il y a cent cinquante ans, à Ispahan, en appuyant la main droite à la bouche. Se découvrir à la manière des Européens, passait alors dans le Levant pour un manque d'usage ou de respect, qu'on ne pouvait se permettre qu'avec des inférieurs. « J'ôtais mon turban, dit plaisamment à ce » sujet le chevalier Chardin, partout où j'osais prendre cette » liberté; car c'en est une en Perse, comme en Europe d'ôter » sa perruque [1]. » En effet, les Hébreux ne se découvraient la tête qu'en signe de deuil. « Ne vous découvrez pas la tête, » et ne déchirez pas vos vêtements, de peur que vous ne » mouriez [2], » s'écrie Moïse après la mort miraculeuse de Nadab et Abiu, en s'adressant à Aaron et à ses fils; voilà encore pourquoi il est ordonné au lépreux, dans le Lévitique, de paraître en public la tête découverte : « Que ses vêtements » soient déchirés, sa tête nue, etc [3]. » Le relief mexicain d'Oaxaca représente deux esclaves accroupis sur leurs talons aux pieds d'un héros aztèque, dont la taille gigantesque rappelle la stature de Saül, qui surpassait de la tête tout le reste du peuple [4]. Ces esclaves ont la tête couverte de leurs bonnets, et les mains croisées sur la poitrine en témoignage de respect. Telle est encore la posture des Mahométans lorsqu'ils se trouvent en présence de quelque personne qualifiée, ou lorsqu'ils veulent accomplir leurs prières [5].

daire dont le cou est ceint d'un collier auquel est suspendue une clochette en métal. Chardin explique dans son Voyage l'usage de cette clochette : « On en met partout au cou de ces animaux, afin qu'on prenne garde » à eux, à cause qu'ils marchent fort lentement et sans faire de bruit. » T. VIII, p. 266. Les sculptures d'Istâkar donnent l'explication naturelle des mots : Ornamenta, torques, bullas, dont le dernier a été rendu dans plusieurs traductions par bossettes et par croissants. De toute manière le relief persépolitain confirme l'exactitude minutieuse du bulletin victorieux de l'Écriture.

[1] Voyages du chevalier Chardin en Perse, III, 93.

[2] Lévitique, X, 6.

[3] Ibidem, XIII, 45.

[4] « Ab humero et sursùm eminebat super omnem populum. » 2. Rois, XI, 2.

[5] Voyages en Perse du chevalier Chardin, IX, 483 : « Les eunuques » du roi se tenaient debout, sans remuer les mains, qu'ils tenaient croi- » sées sur l'estomac. » Ibidem, IX, 479. Et ailleurs : « Tenant les mains » sur l'estomac, la tête droite et les yeux arrêtés. » Ibid. V, 470. C'est la

On vient de voir que les Israélites déchiraient leurs habits en signe d'affliction dans les temps de calamité ou à la nouvelle de quelque désastre imprévu. Josué couvrit sa tête de poussière et déchira ses vêtements, en apprenant la défaite de ses soldats devant Haï[1]; et de nos jours les Juifs qui assistent à la mort d'un parent, sont encore obligés de déchirer leurs habits par quelque endroit, suivant l'ancienne coutume[2]. La même chose se pratique en Perse parmi les parents, lors du décès d'une personne appartenant à leur famille, et Chardin raconte que lorsque les gens de la campagne voulaient obtenir du schâh une remise sur les tailles, à cause de l'intempérie des saisons, ils s'assemblaient à la porte du palais impérial en criant de toutes leurs forces, en jetant leurs turbans en l'air, en déchirant leurs habits, et en élevant de la poussière au-dessus de leurs têtes[3].

Cette coutume antique, qui remonte aux temps patriarcaux[4], existait en Amérique avant sa découverte. Les Mexicains brisaient les vases d'argile, déchiraient leurs habits, et passaient dans la consternation les cinq jours épagomènes qui précédaient la ligature de leurs années. Les Péruviens cassaient de même leurs ustensiles de terre, et déchiraient leurs vêtements lors des éclipses, et dans les temps de calamité publique. Les Hébreux détruisaient également les vases d'argile qui avaient contracté quelque impureté, et une prescription analogue à celle du Lévitique, se trouve dans les ordonnances de Manou[5].

posture des esclaves du relief d'Oaxaca, figuré sur la planche XI des monuments de l'Amérique.

[1] Josué, VII, 6.

[2] Cérémonies et coutumes des Juifs, par Léon de Modène, page 177.

[3] Voyage en Perse du chevalier Chardin, V, 389; VI, 482.

[4] Ruben déchira ses vêtements en apprenant que Joseph avait été vendu à des Ismaélites par ses frères, et Jacob fit de même en reconnaissant la tunique ensanglantée de son fils chér. Genèse, XXXVII, 30-34.

[5] « Et si quelque partie de leur » corps (des animaux impurs) tombe sur quoi que ce soit, ou un » vase de bois, ou un vêtement, ou » des peaux, ou un sac, ou tout ce » qui sert à quelque ouvrage, toutes » ces choses seront lavées dans l'eau;

« Les pots de cuivre, de fer, de » laiton, de fer-blanc, d'étain et de » plomb, seront convenablement » nettoyés avec des cendres, des » acides et de l'eau.

Manava-Dharma-Sastra, V, 114.

On reconnaît encore parmi les peuplades indigènes de l'Amérique, quelques vestiges de cet amour de l'hospitalité que les nations de l'Orient avaient conservé par héritage des patriarches. Lorsque les trois anges apparurent dans la vallée de Membré à Abraham, assis durant la chaleur à l'entrée de sa tente; il courut au-devant d'eux, adora en s'inclinant vers la terre, et apporta de l'eau pour leur laver les pieds[1]. On voit également dans l'Ecriture, que Laban, avant d'offrir à manger à Eliézer et aux personnes de sa suite, leur présenta de l'eau pour le même usage[2]. Chez les Indous, lorsqu'un hôte se présente, « le maître de maison est tenu, d'après la » loi, de lui offrir avec les formes prescrites un siége, de » l'eau pour se laver les pieds et de la nourriture qu'il a as» saisonnée de son mieux[3]. » En Virginie, le cacique allait au devant de ses hôtes, les priait de s'asseoir sur des nattes, et après avoir fumé le calumet de paix, les conduisait dans sa demeure, où il était tenu de leur faire laver les pieds avant de les régaler.

L'origine des hôtelleries se perd dans l'antiquité, la Genèse et l'Exode font mention d'hôtelleries[4], et cette coutume constante des Orientaux, de construire le long des chemins fréquentés par les voyageurs et les pèlerins, de vastes bâtiments ouverts pour y abriter les caravanes, prouve que de nos temps encore l'hospitalité est considérée en Asie comme un devoir de religion. La coutume de fonder des hospices pour la commodité des voyageurs, et de vouer des fonds pour l'entretien des pauvres pèlerins, est répandue dans la plupart des régions du continent asiatique. Les bonzes du Tongking ont établi, par esprit de dévotion, des hôtelleries sur les

» elles demeureront souillées jus» qu'au soir, et après cela elles » seront purifiées.
» S'il en tombe quelque chose » dans un vase de terre, tout ce » qui sera dans ce vase sera souillé, » et vous le briserez. »
Lévitique, XI, 11, 32-33; XV, 12.

« Mais lorsqu'un vase de terre a » été en contact avec une liqueur » spiritueuse, de l'urine, des excré» ments, etc., il ne sera pas purifié » même par une seconde cuisson. »
Manava-Dharma-Sastra, V, 123.

[1] Genèse, XVIII, 1 à 6.

[2] Ibidem, XXIV, 32, 33.

[3] Manava-Dharma-Sastra, III, 99.

[4] Genèse, XLII, 27. Exode, IV, 24.

routes les plus frequentées de leur pays ; dans l'Indoustan, on appelle Tchoultries les édifices consacrés au bien-être des voyageurs, et dans le royaume de Népâl ces bâtiments se nomment Pali. Ils sont formés pour la plupart de grands péristyles carrés, et ont ordinairement quelque puits dans leur voisinage. Les Tambos de la Cordillère des Andes péruviennes, avaient en partie la même destination que les Kârvansérai des nations du Levant. Connus par les naturels sous le nom de maisons de l'Inca, ces édifices étaient élevés à grands frais sur les routes qui sillonnaient les plateaux des Cordillères, comme les bâtiments de refuge qui bordent dans les hautes Alpes les défilés des cols visités par les tourmentes. Les Tambos étaient généralement bâtis sur un plan uniforme, et les constructions péruviennes se faisaient également remarquer par leur solidité et par la simplicité de leur ordonnance. Une grande symétrie régnait à l'intérieur, la distribution des appartements se ressemblait dans toutes ces fabriques, et la répartition des niches que les Péruviens pratiquaient dans les parois pour tenir lieu d'armoires, était la même dans toutes les salles. Il est assez remarquable que dans les maisons persanes, les niches aient eu autrefois une destination analogue. « On pratique dans les murs de ces maisons qui sont fort épais, » des niches d'un pied de profondeur ou environ, qui servent » comme des aïs de tablettes et des armoires[1]. »

Dans les édifices du Pérou, les jambages des portes étaient inclinés, et s'élevaient de sept à huit pieds au dessus du seuil, afin que les Incas, portés dans leurs voyages sur les épaules de leurs vassaux, pussent passer sous ces portes sans se heurter à leurs linteaux, les palanquins et les brancards étant réservés, dans les royaumes de l'Amérique comme dans ceux de l'Asie, pour l'usage des idoles et des souverains. On a vu précédemment que la statue de Huitzilopochtli, placée sur un trône de roseaux (Teoicpalli, siége divin) et portée sur une civière par les prêtres Aztèques, avait accompagné l'entrée conquérante de ce peuple au Mexique[2]; Capac-Yupanqui

[1] Voyages du chevalier Chardin en Perse, IV, 123.

[2] « .... Portata tollentur, quia incedere non valent. » Jérémie, X, 5.

après ses victoires rentra dans Cuzco, élevé triomphalement sur les épaules des grands qu'il avait soumis. C'est aïnsi qu'au Japon, le Daïri ne change jamais de place, qu'en se faisant porter sur les épaules de ses officiers et de ses gardes.

La construction des ponts de cordages de quelques provinces de l'Amérique, reposait sur le même mécanisme que l'assemblage des ponts de chaînes de l'Asie, et ce sont ces derniers qui ont servi de type aux ponts de fer suspendus qui sont devenus d'un usage si commun en Europe depuis quelques années. Un empereur de la dynastie des Tang, nommé Ming-Hoang, fit élever en Chine, il y a onze siècles, un pont dont le fer et le bronze formaient toute la charpente ; alors comme actuellement, on procédait dans cet empire de la manière suivante à la construction des ponts de chaînes. Sur chacun des bords de la rivière on fixait autant de forts crampons de fer qu'on devait tendre de chaînes; on accrochait chacune d'elles à son crampon ; et quand ce travail préparatoire était terminé, on recouvrait le tout de madriers mis en travers qu'on arrêtait l'un contre l'autre. On conduisait ensuite deux pouces de terre ou de sable sur ce plancher, et le pont était achevé.

Les ponts de cordes de l'Amérique méridionale se construisaient d'une manière analogue. On joignait ensemble un certain nombre de lianes ou autant de câbles tressés avec les fibres de l'agave, on les tendait parallèlement de l'un des bords de la rivière à l'autre, et on les attachait des deux côtés à des troncs d'arbres enfoncés verticalement dans le sol ; puis on recouvrait transversalement les cordes d'un tablier de bambous, sur lequel on déposait une couche de terre. Lorsque la rive était basse, on construisait une rampe ou des degrés de bois à l'extrémité du pont, afin d'atteindre son niveau sans effort. Il y a dans l'Amérique méridionale des ponts de cordes (puentes de hamacas) de 150 pieds d'ouverture sur sept à huit de largeur.

VI.

BAPTÊME DES ENFANTS EN AMÉRIQUE.

On a déjà eu occasion de remarquer précédemment que la dispersion des Israélites avait laissé des traces non équivoques de la présence des livres et de la religion mosaïques, dans les vastes régions de la Haute-Asie. C'est à la manifestation du culte et des rites du Judaïsme parmi les nations asiatiques, qu'il faut attribuer l'existence de pratiques religieuses dont il est impossible de méconnaître l'origine au centre des contrées du nouveau continent. Le baptême des enfants mexicains va nous fournir la preuve de cette vérité.

Les Aztèques avant de déposer dans son berceau l'enfant qui venait de naître, avaient soin de le présenter à la Divinité et de lui toucher les yeux en signe de bénédiction. Cinq jours après[1], on le portait dans la cour de la maison, et on le déposait solennellement sur des joncs dont on avait l'attention de recouvrir le sol. Là, la sage-femme après avoir invoqué les divinités qui présidaient à la naissance, jetait, en signe de purification, de l'eau sur le front et sur la poitrine du nouveau-né. Herrera prétend qu'en le plongeant dans l'eau froide, on prononçait sur lui ces paroles : « Tu viens au » monde pour souffrir, endurcis-toi. » Acosta ajoute que le prêtre tirait quelques gouttes de sang des parties génitales du nouveau-né, au moyen d'une incision faite avec un instrument de jade[2]. On le lavait ensuite au milieu des armes et des in-

[1] Les montagnards de Tirpa, à l'est du Bengale, font un festin en l'honneur des personnes de leur famille, cinq jours après la naissance de leurs enfants mâles.

(Recherches asiatiques, II, 238.)

[2] Opération qui rappelle les paroles du Seigneur à Josué dans l'Écriture : « Fais-toi des couteaux de pierre (cultros lapideos), et circoncis » pour la seconde fois les fils d'Israël. » Jos. V, 2. Les Indiens d'Yucatan, qui pratiquaient la circoncision, donnaient au baptême, suivant le témoignage d'Herrera, le nom de régénération.

struments indispensables aux travaux de son sexe. Lorsque le père de l'enfant appartenait à la classe militaire, on lui mettait en main une targe et des dards, ou dans tout autre cas les outils de la profession que ses parents exerçaient. On plaçait dans la main des filles une quenouille, un fuseau, un panier ou un balai[1]. Pendant la cérémonie trois jeunes garçons célébraient dans la cour la bienvenue du nouveau-né, en mangeant du maïs et des fèves rôties. Quand l'ablution était terminée, la sage-femme invitait ces jeunes gens à saluer l'enfant du nom qui lui était réservé; et après qu'ils l'avaient nommé à haute voix devant les assistants, on le remettait dans son berceau pour le reporter à sa mère. On enterrait les armes qu'il avait touchées, du côté qui faisait face à l'ennemi; les ustensiles de ménage à l'usage des femmes, étaient enfoncés sous une pierre à pétrir le maïs[2].

On appelait autrefois Prosélytes de justice, chez les Juifs, les étrangers qui se convertissaient au Judaïsme. Salomon ayant fait faire, lors de la construction du temple de Jérusalem, le dénombrement des prosélytes qui habitaient la Palestine, trouva que leur nombre s'élevait à 153,600[3]. Lorsque les Israélites faisaient participer à leurs mystères un étranger appartenant à une nation qui avait l'habitude de circoncire sa chair, on se contentait de tirer quelque goutte de sang des parties viriles du néophyte, avant de lui adminis-

[1] Une coutume analogue est mentionnée dans le Code de Manou, au sujet des fiançailles. La loi indoue ordonne que la fille Kchatryâ qui épouse un Brahmane, tienne en main une flèche; celle qui appartenait à la classe commerçante, et qui s'unissait à un homme d'une des classes supérieures, devait tenir un aiguillon; la fille d'un Soudrâ, lorsqu'elle se mariait à un individu issu des trois premières classes, prenait en main le bord du manteau de son époux. Manava-Dharma-Sastra, III, 44. Au Japon on plaçait sous les yeux de la jeune fille, durant la cérémonie des fiançailles, une quenouille et du lin.

[2] La plus grande partie de ces détails est tirée du recueil de Mendoza, cité dans l'ouvrage de M. de Humboldt, p. 286, etc.

[3] « Salomon fit le dénombrement de tous les prosélytes qui étaient dans » la terre d'Israël, depuis le dénombrement qu'en avait fait David son » père, et il s'en trouva cent cinquante-trois mille six cents. » 2. Paralip. II, 17.

trer le baptême. Il se donnait par une seule immersion, et il fallait que l'eau touchât réellement tout le corps du prosélyte. La cérémonie de cette initiation se passait en présence de trois juges ou témoins, et l'absence d'un seul d'entre eux la rendait nulle et insuffisante devant la loi[1].

Il est facile de démêler dans le baptême des enfants mexicains, l'imitation des rites principaux qui caractérisaient autrefois chez les Juifs celui des prosélytes de justice. En effet, les Aztèques simulaient, comme les Juifs, la circoncision sur le corps de leurs enfants nouveau-nés; ils les plongeaient, comme eux, dans l'eau froide; et les trois jeunes gens qui assistaient à cette cérémonie, représentaient évidemment les trois juges qui servaient de témoins à la réception des prosélytes. C'est encore pendant la cérémonie de la circoncision, que les Mahométans Chyites donnent à leurs enfants les noms qui leur sont réservés, et lorsque la personne qui doit subir cette opération est âgée, elle doit préalablement quitter son ancien nom, et en prendre un nouveau en vertu de l'acte de sa régénération religieuse[2].

Dans quelques provinces de la Nouvelle-Espagne on allumait un grand feu lors du baptême des enfants, et on les passait par la flamme, pour les purifier à la fois par l'eau et par le feu[3]. On n'ignore pas combien cette superstition orientale est réprouvée dans l'Ecriture : « Qu'il ne se trouve personne » parmi vous, dit le Deutéronome, qui purifie son fils ou sa » fille, en les faisant passer par le feu[4]. » Et le quatrième livre des Rois raconte comment Josias profana Topheth dans la vallée du fils d'Ennom, afin que personne parmi le peuple « ne sacrifiât son fils ou sa fille à Moloch, en les faisant passer par le feu[5]. » Achaz et Manassé, prédécesseurs de Josias,

[1] Dissertation sur le baptême des Juifs, dans la Sainte Bible, en latin et en français, avec des notes, etc. tirées du Commentaire de D.-Augustin Calmet, XIX, 259.

[2] Voyages du chevalier Chardin en Perse, IX, 192.

[3] Vues des Cordillères et monuments de l'Amérique, etc. 78.

[4] Deutéronome, XVIII, 10.

[5] Géennom est le nom hébreu de la vallée d'Ennom ou des fils d'Ennom (Bén Ennom). C'est du mot hébreu Géennom qu'est dérivé celui de Géhenne, dont on se sert pour désigner l'enfer. Jos. XV, 8; XVIII, 16; 2.

avaient donné à leurs sujets l'exemple scandaleux de ces consécrations idolâtres, en faisant passer par le feu leurs propres enfants en l'honneur des fausses divinités des nations « que le Seigneur avait dissipées devant les descendants » d'Israël[1]. »

« Les Parsis faisaient passer leurs enfants au-dessus du feu » sacré, d'aussi près qu'il était possible sans en être endommagés ; et c'était, au dire des Guèbres leurs descendants, » la manière de les consacrer à son service[2]. »

Et lorsque les historiens espagnols ont accusé les habitants de la Floride d'immoler au soleil leurs premiers-nés, il n'est malheureusement que trop probable que cette accusation était fondée. Les peuples de Tyr, de Sidon, de Carthage et tous les colons d'origine chananéenne, sacrifiaient aux démons les premiers de leurs enfants, quand ils voyaient leur existence compromise et leur patrie en danger à la suite d'un désastre inopiné. L'histoire profane n'a point gardé le silence sur ces sacrifices homicides, et le témoignage de l'Ecriture suffirait seul pour attirer sur eux la malédiction de tous les siècles. Le quatrième livre des Rois rapporte que Mesa, roi des Moabites, assiégé dans sa ville capitale, se voyant à la veille d'être forcé par les Israélites, saisit son fils aîné qui devait régner après lui, et l'offrit en holocauste sur la muraille à la vue de ses ennemis[3]. Ce même livre raconte encore qu'après la prise de Samarie et la captivité des dix tribus par Salmanazar, on vit les colons idolâtres de Sepharvaïm, qui avaient été transplantés en Palestine par le roi d'Assyrie, brûler leurs

Paral. XXII, 6, et XXVIII, 3. Le prophète Jérémie dit en parlant des enfants de Juda : « Ils ont bâti sur les lieux hauts de Topheth, qui est dans » la vallée du fils d'Ennom, pour y consumer dans le feu leurs fils et leurs » filles... C'est pourquoi voilà que les jours viendront, dit le Seigneur, et » l'on ne dira plus ni Topheth ni la vallée du fils d'Ennom, mais la vallée » du Meurtre (sed vallis interfectionis)... » Jérém. VII, 31, 32; 4. Rois, XXIII, 10.

[1] 4. Rois, XVI, 3; XXI, 6.

[2] Voyages du chevalier Chardin en Perse, VIII, 265.

[3] 4. Rois, III, 27.

enfants en l'honneur des divinités sanguinaires de leur ancienne patrie[1].

On baptisait les enfants dans plusieurs autres parties de l'Amérique étrangères à la Nouvelle-Espagne. Les Caraïbes et les Indiens de la Pensylvanie plongeaient les enfants dans l'eau froide après leur naissance, et deux témoins assistaient à la cérémonie. Ordinairement on leur donnait un nom en présence d'un homme et d'une femme, qui représentaient ainsi le parrain et la marraine. En Pensylvanie, les femmes ne pouvaient toucher aucun objet avec la main nue après leurs couches sans le souiller[2]. Au Canada elles étaient tenues en quarantaine pendant huit jours[3]; le feu de leur foyer était considéré comme impur pendant ce temps, et l'on en jetait les cendres au vent. Il est facile de retrouver l'origine de prescriptions analogues dans les ordonnances de Moïse, qui ont servi de moule aux différents codes des législateurs de l'Asie.

VII.

MARIAGES DES AZTÈQUES.

Parmi les indigènes du Mexique, on procédait autrefois aux fiançailles de la manière qui suit : dans la soirée du jour fixé pour les noces, l'entremetteuse du mariage portait la jeune vierge sur son dos, jusqu'à la porte de la maison du fiancé. Elle était accompagnée dans ce trajet par quatre femmes qui tenaient à la main des torches de bois de pin. Les parents de

[1] « Hi autem qui erant de Sepharvaïm comburebant filios suos igni, » Adramelech et Anamelech, diis Sepharvaïm. » 4. Rois, XVII, 31.

[2] « Ipsa verò triginta tribus diebus manebit in sanguine purificationis » suæ. Omne sanctum non tanget... » Lévitiq. XII, 4. — La purification d'une femme durait dix jours après ses couches chez les Indiens. Celui qui la touchait pendant ce temps, devait se purifier en se baignant. Manava-Dharma-Sastra, IV, 212; V, 85.

[3] « Immunda erit septem diebus. » Lévit. XII, 2. Elle était impure pendant six jours, d'après la loi indoue. Manava-Dharma-Sastra, III, 46, 47. « Septem diebus separabitur. » Lévitique, XV, 19.

l'époux venaient recevoir la jeune fille à l'entrée de la cour, et l'introduisaient dans la salle préparée pour la cérémonie. On rangeait des siéges autour d'une natte, les assistants prenaient place et le Teopixqui procédait immédiatement aux épousailles, « en nouant de sa main un coin du bas de l'ha- » bit du jeune homme avec un coin de celui de la fille[1]. » Puis on offrait aux dieux du parfum de copal par forme de sacrifice ; les deux vieillards et les deux femmes qui avaient assisté comme témoins à la cérémonie, se mettaient à table avec les époux. On mangeait en famille les viandes préparées pour le repas nuptial, on buvait de la pulque[2] et chacun des convives exhortait en particulier les deux époux à vivre en bonne intelligence dans leur ménage[3]. Le prêtre s'assurait de leur consentement mutuel avant de les lier ensemble par leurs vêtements, et ils étaient tenus de se préparer au mariage par l'abstinence et la prière[4].

La jonction des habits désignait symboliquement dans l'antiquité l'indissolubilité des liens contractés dans l'union conjugale. «Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pour- » quoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à » sa femme ; et ils seront deux dans une même chair. » Le Sauveur des hommes a ajouté : « Que l'homme donc ne sépare » pas ce que Dieu a joint[5]. » La couture des vêtements se faisait primitivement en Orient au moyen de deux fils tors, dont l'un était blanc et l'autre rouge ; et la relation du père Zampi, insérée dans le premier volume des voyages de Char-

[1] Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par Al. de Humboldt, p. 79 et 290.

[2] La *pulque*, nommée *octli* par les indigènes, est une boisson enivrante, tirée du suc de la pite ou agave d'Amérique. Cette plante est appelée *metl* et *maguey* par les Mexicains.

[3] Chez les Juifs, l'époux donne acte par écrit aux parents de la promesse qu'il fait de vivre uni avec sa femme. — Cérémonies et coutumes des Juifs, par Léon de Modène, p. 116.

[4] «Il y en a qui veulent que les mariés jeûnent le jour de leurs noces. » Ibidem, p. 115.

[5] Genèse, II, 23, 24. Saint Marc, X, 8, 9. — « Les Brâhmanes ont » déclaré cette maxime : Le mari ne fait qu'une même personne avec son » épouse. » Manava-Dharma-Sastra, IX, 45.

din, prouve que cette cérémonie était encore pratiquée dans les mariages en Mingrélie, au dix-septième siècle.

« Le parrain, dit cette relation, met la Tavaïolle sur la » tête des époux, et les coud tous deux ensemble par leurs » habits[1]. » La Tavaïolle des Mingréliens était un voile carré, semblable au Taled dont se servent les Rabbins dans la bénédiction nuptiale, et qu'ils placent de même sur la tête des conjoints. Les fiancés Cingalais s'enveloppent encore pendant la cérémonie des épousailles, dans une toile, dont ils tiennent chacun un des bouts; et l'on a vu plus haut que les filles Soudras, dans l'Indoustan, doivent prendre en main le bord du manteau de leurs époux dans les mêmes circonstances. Les femmes qui accompagnaient au Mexique la fiancée dans la demeure de son époux, rappellent la Pronuba qui présidait aux noces romaines, et les Paranymphes hébreux qui conduisaient la jeune vierge à la lueur des flambeaux[2]. Cette coutume s'est conservée parmi leurs descendants, et dans quelques endroits encore, suivant Léon de Modène, « les fiancés sont accompagnés » d'enfants qui chantent autour d'eux, en tenant des flam- » beaux à la main[3]. »

Après les fiançailles, les époux Mexicains devaient une visite au foyer domestique; ils en faisaient sept fois le tour avant de s'asseoir devant la flamme pour en respirer la chaleur. Chez les anciens Hébreux les réjouissances duraient sept jours après les noces. Dans le livre des Juges, Samson dit aux trente jeunes gens de Thamnatha : « Je vous proposerai une » énigme, et si vous pouvez me l'expliquer pendant les sept » jours du festin... » Quand le fils de Tobie arriva dans la maison de son père avec sa nouvelle épouse, toute la famille fut dans la joie : « Et sept jours se passèrent dans les festins[4]. » Cet usage s'est maintenu dans certaines localités chez les Juifs modernes, et le nouveau marié demeure les sept premiers jours

[1] Relation du P. Zampi, dans le vol. I des Voyages du Chev. Chardin, p. 286.

[2] Pline, XVI, 18. — St. Matthieu, XXV.

[3] Cérémonies et coutumes des Juifs, p. 115.

[4] Juges, XIV, 12, 17. — Tobie, XI, 21.

après les noces dans la maison de sa femme, pour s'y divertir avec ses amis; on chante du reste sept bénédictions consécutives, lors de la célébration des mariages juifs [1]. Chez les Ssâby ou Mendéens, que l'on croit descendus des Israélites qui reçurent dans le temps le baptême de St. Jean, et qui habitent actuellement le Khouzistân et les environs de Bassora, l'époux va recevoir sa fiancée à cinquante pas de la maison, et la conduit à sept reprises jusqu'à la porte, avant de lui permettre d'en franchir le seuil [2].

Au Mexique les époux séparés ne pouvaient plus se réunir [3]; et la loi des Aztèques sur l'adultère était taillée exactement sur l'ordonnance de Moïse. « On mettait une corde au » col de la femme adultère et on la traînait sur la place pu- » blique, où elle était lapidée avec son amant en présence du » mari [4]. »

Le Lévitique et le Deutéronome condamnent l'homme et la femme adultères à être lapidés. On les conduisait l'un et l'autre à la porte de la ville ; et ils étaient mis à mort par le peuple, en présence des témoins.

« Si dormierit vir cum uxore alterius, uterque morietur, » id est, adulter et adultera :... Educere utrumque ad portam » civitatis illius, et lapidibus obruentur [5].»

Au Mexique, comme en Orient, le fils aîné jouissait des droits attachés à la primauté de sa naissance ; et même parmi les Indiens les plus pauvres il héritait par majorat des biens de la famille. Le droit de primogéniture existait avant la mis-

[1] Cérémonies et coutumes des Juifs, par Léon de Modène, 117.

[2] Voyages en Perse du chevalier Chardin, VI. p. 151. — Les Ssâby se nomment eux-mêmes disciples de St. Jean (Mendâi Yahhyâ); ils descendent des Juifs qui reçurent le baptême de St. Jean et des anciens gnostiques. Le fond de leur doctrine est un mélange de croyances judaïques et chrétiennes, auxquelles ils ont ajouté les superstitions et les rêveries des Guèbres et des Mahométans. On trouve quelques Ssâby dans les Indes, et leur livre sacré se nomme Divan.

[3] « Non poterit prior maritus recipere eam in uxorem : quia polluta est, » et abominabilis facta est coram Domino. » Deuteron. XXIV, 4.

[4] Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par M. Al. de Humboldt, p. 280-290.

[5] Deutéronome, XXII, 22, 24. — Lévitique, XX, 10.

sion de Moïse. « Vends-moi ton droit d'aînesse, » dit Jacob à son frère Esaü, dans la Genèse[1]. Sous l'ancienne loi, la portion du premier-né était double des autres : « Dabitque ei de » his quæ habuerit cuncta duplicia : Iste est enim principium « liberorum ejus, et huic debentur primogenita[2].» Dans les Indes l'aîné prélevait, en cas de partage, ce qu'il y avait de meilleur dans la succession[3]; en Perse les deux tiers des biens patrimoniaux reviennent au fils aîné, le restant se partage entre les autres enfants[4].

VIII.

LA CONFESSION PRATIQUÉE PAR LES PÉNITENTS DU MEXIQUE ET DU PÉROU.

La confession des péchés est recommandée comme un acte satisfactoire, et même exigée de la part des coupables, dans nombre de passages des livres saints de l'Ancien Testament[5]. Les Juifs modernes font un aveu public de leurs fautes le dix du mois de Tisri, qui tombe sur le jour d'expiation solennellement décrété par le Lévitique[6]; et les législateurs les plus sages de l'antiquité ont tous reconnu l'utilité de la confession et la nécessité de la pénitence.

Manou compare le pécheur repentant à un serpent qui se débarrasse de sa peau ; il assure que le coupable est purifié par l'aveu et le repentir de sa faute, et ajoute que si après avoir commis un péché, on s'en repent de tout son cœur, il est pardonné sur-le-champ au prévaricateur ; ces simples pa-

[1] Genèse, XXV, 31.

[2] Deutéronome, XXI, 17.

[3] Manava-Dharma-Sastra, IX, 106.

[4] Voyages du chevalier Chardin en Perse, VI, 81.

[5] Nombres, V, 6, 7. — Josué, VII, 19. — 1. Esdr. X, 11. 2. Esdr. I, 6; IX, 2. — Proverb. XXVIII, 13. — Ps. XXXI, 5, 6, etc.

[6] La description de cette fête expiatoire, appelée Chipur ou Jom Achipur par les Juifs, se trouve dans Léon de Modène, page 94.

roles : « Je ne le ferai plus, » prononcées avec la ferme intention de ne plus retomber dans la même faute à l'avenir, suffisant pour purifier entièrement sa conscience [1].

Le Zend-Avesta s'énonce d'une manière non moins formelle : « Si un homme avoue le mal qu'il a fait, cet aveu en sera » l'expiation : mais s'il n'avoue pas le mal qu'il a fait, il aura » lieu de s'en repentir jusqu'à la résurrection... De quelque » péché que je me sois rendu coupable, dit ailleurs Zoroas- » tre, en pensée, en parole ou en action, pardonnez-moi ce » péché, moi qui m'en repens, qui y renonce [2]. » Toutes les prières des anciens Parsy commençaient par un aveu détaillé des fautes qu'ils avaient commises; et le texte de leur loi donne l'énumération de tous les péchés qu'ils devaient confesser en présence du Destour [3].

Les Chinois jeûnaient et s'accusaient de leurs fautes, lors des éclipses et dans les temps de calamités publiques. Leur histoire rapporte que l'Empire ayant été affligé d'une sécheresse de sept ans, sous le règne de Tcheng-Tang, illustre fondateur de la dynastie des Chang, ce grand prince coupa ses cheveux et ses ongles en signe de pénitence, puis se prosternant la face contre terre, il s'accusa de ses péchés devant le ciel, et en fit l'aveu en présence de la foule. Ce témoignage public de la piété de l'empereur fut suivi, au dire des historiens chinois, d'une pluie abondante; la famine disparut, et la terre recouvra sa fertilité ordinaire [4]. L'empereur Tcheng-Tang ré-

[1] Saint Paul, dans son Épître aux Colossiens, emploie une image analogue : « Dépouillez-vous du vieil homme et de ses œuvres, et revêtez-vous » du nouveau. » Épît. aux Colossiens, III, 9, 10. « Par un aveu fait de- » vant tout le monde, par le repentir, un pécheur peut être déchargé de » sa faute,... suivant la franchise et la sincérité de l'aveu fait par un » homme qui a commis une iniquité, il est débarrassé de cette iniquité, » de même qu'un serpent de sa peau... Après avoir commis une faute, » s'il s'en repent vivement, il en est délivré, lorsqu'il dit : Je ne le ferai » plus; cette intention de s'en abstenir le purifie. » Manava-Dharma-Sastra, XI, 227 à 230.

[2] Zend-Avesta, I, 302, 351, 352, 363; II, 37, 593.

[3] Zend-Avesta, II, 33.

[4] Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin, T. III, 24, 25.

gna sur la Chine entre les années 1766 et 1754 avant l'ère chrétienne. La disette, qui affligea l'Egypte pendant sept années sous le ministère de Joseph, eut lieu au commencement du 17e siècle avant Jésus-Christ (1708 ou 1714). Il n'y a donc qu'un intervalle de quarante à cinquante ans entre l'événement décrit dans la Genèse, et celui qui est assigné par les annales chinoises au règne de Tcheng-Tang. .

Chez les Mahométans, le docteur de la loi ou Mouchtehed entend la confession des pénitents, et leur donne même acte par écrit de leur absolution. Voici le formulaire d'un de ces actes, délivré par un docteur Chyite :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, invitant les » pécheurs à la repentance et conversion, N... fils de N... » a comparu devant moi, faisant confession de ses péchés » énormes contre la religion, ivrogneries, blasphèmes, etc. » protestant de n'y plus retomber; et comme T... et T... » hommes fidèles se sont rendus garants et cautions de sa pé- » nitence, je lui ai donné l'absolution, et lui en ai fait expé- » dier cet acte. »

On lisait il a deux siècles sur une des frises de la vieille mosquée cathédrale d'Ispahan[1] : « La confession des péchés » est une nouvelle profession de foi, » et le Coran est rempli de sentences du même genre.

La confession étant un acte religieux recommandé comme méritoire par les législateurs les plus anciens de l'Orient, il fallait allier à la haine contre le catholicisme, une ignorance absolue des institutions et des dogmes en vigueur parmi les nations asiatiques, ou une mauvaise foi encore plus coupable, pour traiter de pratique inouïe et attentatoire aux droits de l'humanité, un acte avoué par toutes les religions, et élevé dans l'Eglise au rang des sacrements. Pour nier l'antiquité de la pénitence, il faudrait commencer par brûler les livres sacrés de tous les peuples, puis traiter de rêves et de mensonges les témoignages constants et authentiques de l'histoire.

[1] Chardin, qui donne cette inscription ainsi que l'acte cité plus haut, était fils d'un joaillier de Paris, et professait la religion réformée. Voyages en Perse, VI, 297; VIII, 3.

La confession était pratiquée par les pénitents en Amérique, longtemps avant sa découverte par les Espagnols. Les dévots du Mexique faisaient une déclaration publique de leurs péchés à certaines époques de l'année; les criminels au Pérou allaient s'accuser de leurs péchés devant les prêtres qui leur imposaient différentes pénitences avant de les absourdre[1]. Ces pénitences consistaient en prières, en jeûnes, en macérations, en offrandes et en aumônes. Acosta rapporte que les prêtres, avant d'accorder au coupable le pardon de ses fautes, rompaient une corde en sa présence, en prononçant sur lui ces paroles :

« Je romps par le pouvoir que Dieu m'a donné, la chaîne » de tes péchés, comme je romps cette corde[2], » formule d'absolution tout à fait extraordinaire, dont l'origine remonte nécessairement aux traditions du christianisme. Les paroles citées par Acosta rappellent un usage antique en vertu duquel le juge criminel, avant de rendre une sentence de mort, brisait une baguette en présence du condamné, pour lui faire entendre par ce signe que tout recours à la justice humaine était inutile de sa part, puisque son existence allait être brisée et son âme immédiatement séparée de son corps[3].

La confession est un corollaire naturel de la prière, et l'aveu de la faute est une suite du besoin qu'éprouvent tous les hommes d'obtenir le pardon de leurs péchés. Ce fait est démontré par l'universalité même de cette institution. Personne n'est tenté de révoquer en doute la nécessité de la prière; rien cependant ne saurait mieux prouver combien son effica-

[1] « Les Brâhmanes sont déclarés la base, et les kchatriyas le sommet » du système des lois; en conséquence, celui qui déclare sa faute en leur » présence, lorsqu'ils sont réunis, est purifié.... Que trois Brâhmanes » versés dans les Védas s'étant réunis, déclarent aux coupables l'expia» tion qu'exige leur crime, la pénitence indiquée suffira pour leur puri» fication; car les paroles des sages enlèvent la souillure. » Manava-Dharma-Sastra, XI, 83, 85.

[2] Histoire générale de l'Amérique, XIII, 287.

[3] Une coutume analogue subsistait avant la révolution de 1830, dans les régiments suisses au service de France. C'était au grand juge qui présidait les conseils de guerre, à briser la baguette devant le coupable qui allait être passé par les armes.

cité est reconnue par les infidèles, que ce qui se passe encore en certaines contrées du Tubet habitées par les Boudd'histes. Convaincus que l'homme ne peut exister sans prier, ils pensent que des supplications continuelles ont plus de pouvoir aux yeux de la Divinité que des oraisons intermittentes ; ils ont donc imaginé une machine qui est mise en mouvement par des cylindres tournant à l'aide d'une roue à eau ; le récipient de cette machine renferme les feuillets du Gandjour qui sont tenus dans une agitation perpétuelle par les cylindres ; et les Boudd'histes du Tubet ont placé de semblables appareils à prières dans leurs temples[1].

Veut-on savoir quelle était autrefois dans l'Indoustan l'expiation d'un vol, qu'on interroge la loi de Manou, et qu'on rende grâces ensuite à l'auteur du christianisme, qui n'exige du coupable que l'aveu, le repentir de sa faute et la réparation du délit :

« L'homme qui a volé de l'or doit courir en toute hâte vers » le Roi, les cheveux défaits, une masse d'armes sur les » épaules, et lui déclarer sa faute en disant : Seigneur, punissez-moi.

» Le roi, prenant la massue de fer doit le frapper lui-même » une fois ; par ce coup, le voleur, qu'il meure ou non, est » purgé de son crime ; mais si le roi ne le punit pas, la faute » du voleur retombe sur lui[2]. »

IX.

COMMUNION INDIQUÉE DANS LES SACRIFICES DES AMÉRICAINS.

Il y avait dans le grand temple de Tenochtitlan une idole formée de la substance de toutes sortes de graines propres à la nourriture de l'homme, qu'on réduisait en farine et qu'on

[1] Tableaux historiques de l'Asie, par J. Klaproth, 149. Le Gandjour contient la doctrine de Boudd'ha, les ordonnances, le rituel et les prières de ses sectateurs.

[2] Manava-Dharma-Sastra, VIII, 314 ; IX, 99.

pétrissait avec le sang des victimes égorgées dans les sacrifices. Lorsque les éléments qui composaient la matière de cette idole commençaient à se corrompre, on en brisait la croûte par morceaux, et l'on distribuait ces fragments à la foule, comme autant de reliques. Puis on substituait, dans le temple, une nouvelle idole de pâte à la place de l'ancienne, au milieu des réjouissances populaires et des témoignages de l'allégresse universelle[1].

La grande fête du Teocualo ou Dieu mangé par les fidèles, tombait au Mexique dans le 17e mois de l'année, du 25 Novembre au 14 Décembre. Ce mois était appelé Panquetzaliztli; du nom de l'étendard du Dieu de la guerre, qu'on portait en procession pendant la fête. On a remarqué précédemment que l'idole en bois de Huitzilopochtli ou Mexitli, était considérée par les Mexicains comme le Palladium de la nation. Dans le sacrifice du Teocualo, l'image de ce Dieu faite de farine de maïs, pétrie en gâteau, était promenée processionnellement par les rues, puis rapportée au temple avec la même pompe. Là, après avoir été de nouveau consacrée par les prêtres, elle était rompue par fragments, et distribuée aux assistants, qui croyaient manger la chair de leur Dieu, et qui se préparaient à cette communion mystérieuse par le jeûne, la prière et des observances rigoureuses[2].

Parmi les rites que les Mendéens, dont il a déjà été question, ont emprunté au christianisme, il en est un dont les missionnaires carmes de Bassora avaient été témoins, et dont ils nous ont laissé une courte description. Le récit qu'ils ont fait de la cérémonie mystique des Ssâby, prouve jusqu'à quel point l'esprit et la lettre des dogmes adorables de l'Eglise sont susceptibles d'être intervertis et obscurcis, dès qu'ils sont abandonnés aux caprices de la raison humaine et à l'interprétation individuelle du vulgaire. Nous citons les paroles des religieux de Bassora, parce que leur description contraste avec la peinture de la fête mexicaine du Teocualo, et peut

[1] Histoire générale de l'Amérique, XIII, 17, 202, 209. Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples, II, 21.

[2] Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique, par Al. de Humboldt, p. 134.

jeter quelque jour sur l'origine d'un sacrifice, dont l'existence chez le peuple le plus féroce du nouveau monde, aura toujours quelque chose de mystérieux aux yeux de la raison.

« Ils (les Ssâby ou Mendéens) prennent un petit gâteau » pétri avec du vin et de l'huile, alléguant que comme la fa- » rine représente le corps, et le vin le sang, l'huile, qui est » le symbole de la charité, représente le peuple. Ils font de » longues prières sur ce gâteau ; ils le portent après en pro- » cession, et puis ils le mangent. » Chardin qui nous a transmis le récit des missionnaires de Bassora, et qui n'était point catholique, ajoute malicieusement : « C'est là ce que ces bons » pères appelaient dire la messe[1]. » Il est clair que la cérémonie des Ssâby était une dérogation humaine à la loi des mystères du christianisme.

La fête solennelle du soleil au Pérou s'appelait Ramasitoa, et W. Jones a cru que ce nom faisait allusion à l'histoire fabuleuse du Rama des Indous, qui descendait du soleil par Satyaurata, fils de cet astre. On se préparait à cette fête par le jeûne, par les mortifications et par la continence[2]. La veille de la grande solennité du soleil, les vierges péruviennes préposées à la garde du feu dans le temple pétrissaient les gâteaux ; ils étaient bénis et consacrés par les prêtres le jour même de la fête, et distribués ensuite parmi les assistants. Au moment du sacrifice ordonné pour l'immolation de la victime, le prêtre lui tournait la tête du côté de l'autel qui regardait l'Orient, puis il lui ouvrait le côté pour en sortir le cœur et les poumons, sans rompre ses os ni briser ses membres[3]. Après la consommation du sacrifice, les Incas partageaient entre eux la liqueur consacrée nommée Aca, et en buvaient chacun une portion.

Dans la fête expiatoire appelée Cetu, les Péruviens frottaient le seuil de leurs maisons avec un mélange de pâte et de

[1] Voyages du chevalier Chardin en Perse, VI, 148.

[2] « Ait ad eos : Estote parati in diem tertium, et ne appropinquetis » uxoribus vestris. » Exode, XIX, 15.

[3] « Vesiculam verò gutturis, et plumas projiciet prope altare ad *orientalem* plagam... » Lévit. I, 15, 16. — Ezéch. XLIII, 17.

sang, et laissaient attaché à la porte, en témoignage, un morceau de cet enduit consacré[1].

Garcilazo croit que les gâteaux offerts au soleil étaient pétris avec le sang tiré de la veine frontale et des narines de jeunes enfants péruviens. Acosta prétend au contraire que c'était le sang d'un agneau qui servait à cet usage, cet animal étant considéré dans la religion des Incas, comme un emblème mystérieux et sacré. Les Juifs emploient encore de nos jours la chair d'un agneau ou celle d'un chevreau dans la préparation de la Pâque; et il est à présumer qu'Acosta entendait par agneau, le petit du Pudu (ovis pudu) commun dans les vallées des Andes, ou quelque quadrupède de la famille des lamas, comme le Guanaco ou la Vicogne[2].

Les membres de la classe sacerdotale dans l'Indoustan imitaient jadis avec de la pâte la forme des victimes sanglantes, et mangeaient ces gâteaux pour ne point enfreindre la loi qui leur défendait de se nourrir de la chair des animaux qui n'avaient point été présentés à la Divinité ou immolés sur les autels.

« Que le Brahmane fasse avec du beurre ou de la pâte l'i-
» mage d'un animal, lorsqu'il a le désir de manger de la
» viande; mais qu'il n'ait jamais la pensée de tuer un animal
» sans en faire l'offrande[3]. »

Il y a loin de l'ordonnance du législateur des Indes, aux cérémonies emblématiques des Teopixquis et des Incas américains, dont les prescriptions paraissent calquées sur les observances de la Pâque hébraïque, et dans lesquelles on retrouve en même temps des traces non équivoques de la communion des chrétiens. Les habitants du nouveau monde ayant corrompu entièrement à la longue les notions religieuses dont la connaissance avait été importée d'Asie par leurs ancêtres, les préceptes judaïques et les réminiscences des mystères

[1] « Et vous prendrez de son sang, et vous le placerez sur les deux portes, » et sur le seuil de la porte de la maison. » Exod. XII, 7, 22.

[2] Cérémonies et coutumes des Juifs, par Léon de Modène, 86. Garcilazo de la Véga, VII, 6. — Histoire de l'Amérique par Robertson, IV, 86. — Histoire générale de l'Amérique, XIII, 287.

[3] Page 143. Manava-Dharma-Sastra, V, 37.

chrétiens de leurs pères, se trouvèrent étouffés sous l'enveloppe impure de rites Schamaniques et de cérémonies idolâtres qui leur étaient parvenus par la même voie, et ils finirent par s'adonner avec fureur au culte de ces divinités féroces et implacables, qui ne se complaisent que dans le sang et dans les sacrifices homicides.

X.

INSTITUTIONS SACERDOTALES ET MONASTIQUES DES PEUPLES DE L'AMÉRIQUE.

Parmi les Juifs, les Esséniens mettaient leurs biens en commun, élevaient les enfants de leurs frères, rejetaient les sacrifices sanglants et s'interdisaient le mariage. Longtemps avant les Esséniens, dont la secte monastique ne prit naissance que sous le règne d'Hircan, des hommes consacrés à Dieu dès leur enfance, et connus des Hébreux sous le nom de Nabi, se livraient à l'étude et à l'interprétation de la Loi et des Livres saints. Isolés du commerce du monde, ces hommes se distinguaient par leurs habitudes réglées, et par une manière de vivre particulière. Ceux d'entre eux qui recevaient plus spécialement de Dieu la mission de prophétiser en son nom, étaient appelés *Osé*, voyant[1]. Ils faisaient connaître aux souverains la volonté du Tout-Puissant, et ils exhortaient les rois et les peuples à l'obéissance et au repentir, en leurs transmettant ses décrets et ses menaces. Leurs disciples, rassemblés en collége, vivaient en commun comme nos religieux, travaillant de leurs mains et prenant ensemble leurs repas, à l'instar des serviteurs d'Elisée et des congrégations prophétiques de Jéricho et de Béthel[2].

Le nombre des envoyés de Dieu était grand chez les Hébreux

[1] Osé, *voyant*, de aza, prévoir, prédire.

[2] Les disciples des Prophètes sont appelés indifféremment dans la Vulgate : Socii, pueri et filii Prophetarum. Les serviteurs d'Élisée étaient au nombre de cent. 3. Rois, XVIII, 4, 13. 4 Rois, 113, 5; IV, 38, 44; VI, 1, 8.

sous les Juges ; Samuël encore enfant servait à Silo en présence du Seigneur ; c'était lui qui ouvrait et qui fermait les portes du temple, d'après les ordres qu'il recevait directement du grand-prêtre[1]; et nous lisons dans les Nombres, que pendant que les Israélites étaient encore errants dans le désert, Dieu prit de l'Esprit qui était en Moïse, pour le donner aux soixante-dix anciens d'Israël, qui ne cessèrent plus de prophétiser depuis le jour où l'Esprit se fut reposé sur eux[2].

La vie hérémitique et contemplative a été en honneur en Orient de toute antiquité, et la peinture que le Manava-Dharma-Sastra nous a laissée des mœurs et de l'habillement des anachorètes de l'Indoustan, s'accorde en plusieurs points avec le portrait des Prophètes et des Nazaréens dans l'Ecriture. Une peau de gazelle ou un vêtement d'écorce, une ceinture de Moundja, un bâton et une aiguière, composaient tout l'attirail des Vanaprasthas et des Yatis du temps de Manou[3]. Leurs aliments consistaient en grains, en fruits, en herbes potagères et en racines mélangées d'une faible quantité d'huile liquide[4].

[1] 1. Rois, II, 18; III, 1, 15.

[2] Nombres, XI, 25.

[3] « Que l'anachorète (vanaprastha) porte une peau de gazelle ou un » vêtement d'écorce, qu'il se baigne soir et matin; qu'il porte toujours ses » cheveux longs et laisse pousser sa barbe, les poils de son corps et ses » ongles.

» Lorsque sa ceinture, la peau qui lui sert de manteau, son bâton, son » cordon et son aiguière sont en mauvais état, il doit les jeter dans l'eau. » Manava-Dharma-Sastra, II, 64; VI, 6.

» C'est un homme couvert de poils, et dont les reins sont couverts d'une » ceinture de cuir. Le roi dit : C'est Élie de Thesbé. 4. Rois, 1, 8. — « Il y » a ici Élisée, fils de Saphat, qui répandait de l'eau sur les mains d'Élie. » 4. Rois. III, 11. — « Élisée dit à Giézi : Ceins tes reins, et prends mon » bâton à ta main, et va. » 4. Rois, IV, 29. — Tout le monde connaît le portrait de saint Jean-Baptiste dans l'Évangile. « Or Jean avait un vêtement de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins. » St. Matth. III, 4.

[4] « Qu'il mange des herbes potagères qui viennent sur la terre ou dans » l'eau, des fleurs, des racines et des fruits produits par des arbres purs, » et des huiles formées dans les fruits. » Manava-Dharma-Sastra, VI, 13.

« Préparez la nourriture pour les enfants des Prophètes. Et l'un d'eux

Mais les Cénobites de la Judée, réunis en communauté sous la direction d'un supérieur inspiré par l'Esprit-Saint, étaient astreints à l'obéissance et à la règle ; tandis que les solitaires de l'Indoustan, évitant le contact de leurs semblables et errant dans de vastes déserts, se complaisaient dans d'extatiques rêveries, et traînaient, sans contrôle et sans discipline, leur existence isolée. Aussi la vie contemplative de ces dévots dégénéra-t-elle bientôt en véritable monomanie. C'est apparemment parce que les gymnosophistes des bords du Gange[1] se sont rendus à jamais ridicules par leurs extravagances, que les philosophes et les sectaires de tous les temps se sont évertués à chercher dans les solitudes de l'Indoustan les devanciers des anachorètes de la Thébaïde, et ont imaginé de retrouver aux environs de Bénarès le type et les modèles des fondateurs des congrégations monastiques de la chrétienté.

« Les cérémonies religieuses des Papistes semblent être, à » beaucoup d'égards, la copie servile de celles des Gosséin » et des Fakyrs ; les Ascétiques chrétiens différaient bien » peu des Byraguys, leurs sales originaux[2]... » C'est à M. Reuben Barrow que nous sommes redevables de cette savante comparaison et de ces recherches exemplaires. Il a découvert dans le même temps : « que les dogmes du catholicisme ont » beaucoup d'analogie avec ceux de Brâmah et de Bouddha ; » et il appose le sceau à cette facétieuse diatribe contre le Papisme, « En mettant hors de doute, que les Druides de la » Grande-Bretagne étaient aussi des Brahmanes ; » et comme les croyances de ces derniers ont beaucoup d'analogie avec la doctrine des catholiques, il s'ensuivrait que les Druides Bretons n'étaient à leur tour que des Papistes déguisés : conclusion qui doit suffire pour élever des doutes sur le bon sens du

» sortit dans les champs pour cueillir des herbes : et il trouva comme une » vigne sauvage, et il y cueillit des coloquintes, etc... » 4. Rois, IV, 39.

« Ils s'abstiendront (les Nazaréens) de vin et de tout ce qui » peut enivrer ; ils ne boiront pas » de vin aigri ni d'aucun autre » breuvage. » Nombres, VI, 3.

« Qu'il s'abstienne (le Dwioja) de » sucs savoureux extraits des végétaux, de femmes, de toute substance acide.... »
Loi de Manou, II, 177.

[1] Gymnosophistes ou sages nus, de γυμνος et de σοφιστὴς.

[2] Recherches asiatiques, II, Appendice, p. 69.

mathématicien anglais de Calcutta. Rendons justice aux membres émérites de la société du Bengale, rarement le fiel a découlé de leur plume, et des sarcasmes aussi grossiers sont des taches qui ne devraient point souiller les pages de leur docte recueil. Mais afin qu'on ne me soupçonne pas d'accuser gratuitement de délire les béats monomanes de l'Indoustan, et pour donner un seul exemple du bon emploi de leurs moments perdus, je vais transcrire ici une des merveilleuses méthodes d'unification recommandées dans leurs livres.

« Avec le talon bouchez l'anus, puis tirez le vent de bas en » haut par le côté droit, et faites-le tourner trois fois autour » de la seconde région du corps, de là faites-le parvenir au » nombril qui est la troisième; puis à la quatrième qui est » au milieu du cœur, puis à la cinquième qui est la gorge, » puis à la sixième qui est l'intérieur du nez entre les deux » sourcils : là retenez le vent; il est devenu le vent de la res- » piration, *l'âme universelle*[1]. »

Ce passage n'est point imaginaire, il est transcrit mot pour mot des Vedas; voilà ce que de très-honnêtes Yatis appelaient autrefois dans l'Inde, le *commencement* de l'*unification*, et ce que M. Barrow a pris au demeurant pour un article du catéchisme des Papistes. Convenons toutefois que les docteurs anglicans sont de plaisantes gens, lorsqu'ils osent comparer ces messieurs aux martyrs et aux saints de l'Eglise catholique.

L'exemple et la tradition des prophètes de l'ancienne Loi durent exercer sans aucun doute une influence puissante sur la vocation des solitaires de la Loi nouvelle, lorsque ceux-ci se réfugièrent dans les déserts de la haute Egypte pour se soustraire aux persécutions du paganisme; et il est raisonnable de croire que les associations prophétiques des Hébreux sont devenues, dans les siècles postérieurs à la venue de J.-C., le modèle des congrégations religieuses des cénobites du christianisme. C'est aux Ascètes de la Thébaïde que re-

[1] Analyse de l'Oupnék'hat, par M. le comte Lanjuinais, 93, 94. L'Oupnek'hat renferme la description du mécanisme d'autres pratiques non moins édifiantes. — Chardin, dans le neuvième volume de ses voyages en Orient (p. 201, 202), fait un portrait peu flatteur des derviches et des fakyrs mahométans de son temps.

monte l'organisation primitive des établissements monastiques de la chrétienté. St. Antoine rassembla ses disciples dans le Fayoum au commencement du 4e siècle de l'ère chrétienne ; il les ploya aux règles de la discipline, les réunit en collége, et fonda ainsi le premier monastère d'Afrique. Les religieux chrétiens s'étant multipliés en peu de temps, on vit se modeler à l'envi sur l'exemple des pieux cénobites de l'Egypte, une foule d'ordres et de congrégations spirituelles, qui se répandirent de tous côtés dans les provinces de l'empire.

Les règles monastiques des chrétiens orientaux, une fois connues des habitants de l'Asie, ne tardèrent pas à être imitées par les sectateurs du Bouddhisme[1]. La doctrine de Foé ne commença à pénétrer dans l'empire du milieu, qu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne ; et les congrégations bonzes ne se formèrent que beaucoup plus tard. Elles n'existaient point encore sous les Han; ce sont les Chinois eux mêmes qui l'assurent[2]; et la dynastie des Tsin orientaux leurs successeurs, sous le règne desquels parurent les premiers religieux Bouddhistes, ne s'éteignit que dans le cinquième siècle. Les dogmes de Bouddha ne furent portés au Tubet qu'en 632 de notre ère; c'est donc dans le cours du moyen âge seulement qu'on vit s'élever ce nombre prodigieux de monastères bonzes, qui subsistent encore de nos jours en Chine, au Tubet, au Japon et dans quelques contrées des Indes.

D'un autre côté les Juifs s'étaient établis en Chine, sur la fin de la dynastie des Tcheou[3], trois siècles environ avant Jésus-Christ ; la colonie juive de Cochin passe même pour avoir été formée par l'émigratiou en Chine de quelques familles israélites appartenant aux tribus emmenées en captivité par Nabuchodonozor. Le nestorianisme avait pris racine chez les Oïghours, « qui professaient une religion fort semblable au

[1] Quelques branches du Bouddhisme, suivant la remarque des missionnaires, ont dû recevoir leur forme actuelle d'une déviation aux règles primitives du Christianisme. Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin. II, 162 *bis*.

[2] Han-pou-tchou-kia. Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin, II, 109 *bis*.

[3] Han-pou-tchou-kia. Mémoires, II, 176.

» christianisme et avaient une écriture presque identique avec » le syriaque , » dans les premiers siècles de l'ère chrétienne[1], et M. de Humboldt prétend avoir reconnu la trace du nestorianisme dans les dogmes des Bouddhistes et jusque dans les rites des Schamans. Il fut introduit en Chine en 635, et trois années après il existait à Sin-gan-fou une église chrétienne desservie par vingt-un prêtres jacobites. Le voyageur Marc Paul remarqua encore au 14me siècle un grand nombre de chrétiens nestoriens parmi les habitants de la grande ville de Kamtchoù, alors capitale du Tangout ou Tibet méridional.

L'empereur Wou-Tsoung qui sécularisa en 845 dans ses états les monastères Bouddhistes , renvoya à cette occasion dans leurs familles 260,500 religieux Bonzes des deux sexes[2].

Les prêtres idolâtres du Tubet, du Tongking, de la Chine, du Japon, etc., sont encore actuellement distribués en deux ordres distincts. Les Bonzes séculiers vivent dans le monde et sont soumis à la hiérarchie religieuse ordinaire. Les Bonzes réguliers vivent en commun dans les monastères et sont obligés de garder la continence Ils occupent ordinairement des bâtiments situés dans le voisinage des temples qu'ils doivent desservir; quant aux religieuses Bonzes, elles font vœu de chasteté, et on les punit encore de mort au Japon, quand il est prouvé qu'elles ont violé la sainteté du serment qui les lie. Les prêtres attachés à la personne du Tichou-Lama, le second des souverains spirituels du Tubet, étaient au nombre de sept cents en 1784. La résidence du Tichou-Lama était alors fixée à Tichou-Loumbou , ville considérable dans le voisinage de Lhassa[3].

[1] Recherches asiatiques, T. II, p. 62.— Tableaux historiques de l'Asie, par J. Klaproth, p. 125. — Note de M. Langlès à la page 391 du quatrième volume des Voyages en Orient du chevalier Chardin.

Les caractères oïghours sont dérivés de l'ancien alphabet syriaque ou stranghelo, dont l'invention remonte au 2me siècle de l'ère chrétienne. L'identité des caractères oïghours et des lettres stranghelo vient à l'appui de l'apparition des chrétiens nestoriens de Syrie, dans les régions centrales de l'Asie, à une époque très-éloignée. Le roi des Oïghours portait le titre d'Idekoût, envoyé de Dieu, mot à mot : « Envoyé par l'Esprit. »

[2] Voyage de Marc Paul, ch. X. — Tableaux historiques de l'Asie, par J. Klaproth, 62, 138, 203, 220.

[3] Recherches asiatiques, I, 140, 154.

8.

En recourant aux mystères et aux institutions du christianisme, les nations idolâtres de l'Asie s'approprièrent naturellement quelques-uns des objets apparents du culte et de la dévotion des fidèles, et leurs descendants les transportèrent avec les débris de leur civilisation dans les régions du nouveau monde. C'est ainsi que l'on reconnaît parmi les monuments symboliques de la religion des peuplades policées de l'Amérique centrale, des signes empruntés primitivement aux cérémonies du christianisme et à la vénération de nos pères. Au Mexique, un animal inconnu percé d'un dard (planche II), était comme l'agneau immaculé de nos autels, l'emblème de l'innocence souffrante. La même croyance était répandue dans le Pérou, où l'agneau était considéré comme un symbole mystérieux et sacré; et les missionnaires chinois ont remarqué dans le dernier siècle, que les différentes combinaisons affectées par le caractère Yang, qui désigne un agneau dans la langue chinoise, font conjecturer que la signification primitive de cet emblème se rapportait à une victime sans tache, immolée pour le salut du monde[1]. Les chapelets étaient connus des Canadiens et des Aztèques, avant la découverte de l'Amérique; on s'en servait très-anciennement au Japon, en Chine, ainsi que dans d'autres contrées de l'Asie, où ils sont encore d'un usage général parmi les Mahométans et les Bouddhistes[2]. Sur les fragments d'un manuscrit

[1] Mémoires concernant les Chinois, etc. T. I, p. 304.

[2] Les anachorètes des premiers siècles de l'Eglise se servaient de petites pierres et d'autres marques analogues pour supputer le nombre de leurs oraisons. St. Albert de Crespin et Pierre l'Ermite enseignèrent aux laïques à réciter une certaine quantité de *Pater* et d'*Ave* à la place des heures canoniales de l'office divin; mais on attribue à saint Dominique l'institution du rosaire. (Vies des Pères, des Martyrs et des principaux Saints, T. IX, p. 202.) M. Langlès croit que les Musulmans ont reçu des Croisés l'usage des chapelets, et tance Chardin pour avoir énoncé une opinion contraire (note de la page 20 du septième volume des Voyages de Chardin). Les chapelets des Mahométans ont cent grains divisés en trois séries; ils répètent trente-trois fois sur chacune les trois formules: « Dieu est louable. » — « Gloire à Dieu. » — « Dieu est grand. » Les chapelets des Bouddhistes sont composés de 108 grains, en l'honneur des 108 volumes du Gandjour, et ils les portent ordinairement noués autour du cou.

hiéroglyphique aztèque, conservé à la Bibliothèque royale de Dresde, on remarque le dessin répété d'un vase dont le galbe (pl. II) approche de la forme d'un calice, et ce vase est surmonté d'un disque radieux à l'instar des ostensoires rayonnants de nos églises[1]. On a retrouvé la croix latine parmi les sculptures d'un temple de la ville souterraine de Palenque, et, suivant une tradition respectable, le législateur blanc et barbu des nations Toltèques était revêtu à son arrivée à Tula d'un manteau parsemé de croix rouges, et les étrangers qui l'accompagnaient portaient des vêtements noirs en forme de soutanes, qui servirent aux habitants de Mexico à se déguiser dans les fêtes jusqu'à l'arrivée des Espagnols[2].

Ce Quetzalcoatl, à la fois réformateur et grand-prêtre, abolissait les sacrifices sanglants et fondait les institutions religieuses des peuples d'Anahuac, pendant que Huemac, son compagnon, exerçait sur eux la puissance séculière. Le nombre des établissements sacerdotaux était considérable dans les villes du Mexique, au moment de sa conquête par Cortez. Cholula, capitale d'une république qui résista longtemps à la puissance des souverains aztèques, se faisait remarquer, entre les autres villes, par le grand nombre de ses Teocallis et de ses édifices religieux. Cholula était considéré comme une demeure sainte par les Mexicains, et nulle part, dans l'empire, on ne remarquait plus de magnificence dans le culte, et l'on n'exerçait des jeûnes plus rigoureux et des pénitences plus austères[3].

Les dévots du Mexique les attachaient jadis de la même manière. Peut-être ne faut-il voir dans les chapelets des Bouddhistes et des Américains, qu'une imitation des colliers si communs dans l'antiquité. Le personnage qui ouvre la marche des processions figurées sur les bas-reliefs de Persépolis, porte au cou un collier à gros grains (pl. LVIII de l'Atlas des Voyages de Chardin).

[1] Le vase est tenu dans le dessin par un prêtre dont le visage est masqué. Les Téopixquis et les Incas avaient l'habitude de se déguiser dans les fêtes.

[2] Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique, etc. p. 318.

[3] Cholula, Tascala et Huexocingo, formaient trois États indépendants. Les habitants de Cholula portaient, parmi les indigènes, le nom de Chololtecatles.

Les prêtres du Mexique étaient partagés en deux corporations distinctes. Les prêtres proprement dits, Teopixquis n'étaient point assujettis au célibat, mais ils devaient s'abstenir de toute souillure corporelle dans les temps de mortification et de pénitence. Les sacrificateurs étaient pris parmi les Teopixquis, leur chef se nommait Topilzin. C'était lui qui entr'ouvrait le sein des victimes et qui leur arrachait le cœur, pour le présenter tout fumant devant le soleil. A la tête de la classe sacerdotale se trouvait le pontife ou grand-prêtre qui portait le titre de Seigneur divin, Teoteuctli.

Les religieux dévots s'appelaient Tlamacazquis au Mexique; ils étaient réunis en collége comme les Bonzes, et possédaient des établissements nombreux dans les villes. C'est d'une manière analogue que vivent encore de nos jours les Lamas du Boutan et les pénitents cloîtrés du Japon.

L'enceinte du grand temple de Tenochtitlan renfermait les bâtiments destinés au noviciat des jeunes gens de la capitale. La loi ordonnait que les enfants mâles fussent présentés à l'autel immédiatement après leur naissance, et lorsqu'ils étaient appelés au sacerdoce, les parents devaient les porter au temple vingt jours après leur baptême, et déposer à cette occasion de riches offrandes devant les idoles[1]. Lorsque l'enfant avait l'âge de quinze ans, son père le remettait au grand-prêtre, qui avait la surintendance de l'éducation et qui prenait soin qu'on instruisît les novices et qu'on leur enseignât convenablement la liturgie, l'ordre et la célébration des sacrifices. Chaque temple avait son école; les prêtres qui étaient appelés à le desservir remplissaient en même temps les fonctions d'instituteurs; et la durée du noviciat était fixée à un an pour les élèves des deux sexes; mais il était permis aux jeunes filles à l'expiration de ce terme, de rentrer dans la vie civile, de se choisir un autre état, et d'embrasser le mariage. Les Tlamacazquis avaient soin, en rendant un enfant à ses parents, de leur donner connaissance de ses goûts, de son caractère, de ses qualités et de ses vices. Les novices étaient rigoureuse-

[1] L'enfant mâle, chez les Hébreux, était présenté au temple quarante jours après sa naissance. Sa mère offrait au sacrificateur, à cette occasion, un agneau d'un an et une tourterelle. Lévitique, XII.

ment assujettis aux lois de la chasteté ; ils portaient la tête rasée, desservaient les autels, entretenaient le feu dans les temples, ne paraissaient en public que pour quêter, et étaient tenus d'accompagner constamment leurs directeurs. Maîtres et disciples se livraient assidûment à la prière et passaient la plus grande partie de leurs journées dans des exercices de pénitence. Les jeûnes étaient longs et fréquents au Mexique, ceux ordonnés par Quetzalcoatl duraient quatre-vingts jours. A Cholula et à Tlascala, il y avait en outre de quatre ans en quatre ans un jeûne solennel de cent soixante jours à l'équinoxe du printemps. Les pénitences consistaient à marcher pieds-nus sur des feuilles d'agave et de cactus armées de leurs piquants, à se percer la langue, les lèvres et les oreilles, et à se scarifier le corps de différentes manières. Le patient introduisait dans ses plaies encore fraîches, des tiges de roseaux, pour forcer le sang à ruisseler au travers ; et à l'expiration de sa pénitence il suspendait ces tuyaux à la muraille des temples, en témoignage de dévotion et de repentir. Les peines réservées aux novices étaient non moins douloureuses que cruelles ; continuellement revêtus d'une espèce de cilice, ces jeunes gens étaient impitoyablement punis pour la moindre infraction aux préceptes de leur règle. Un des châtiments en usage dans les couvents, consistait à recevoir sur la tête nue des tisons enflammés, et c'était la peine réservée à ceux qui passaient la nuit hors de l'enceinte des temples.

L'Ecriture sainte nous apprend que les prêtres de Baal se faisaient de larges incisions sur la peau à coups de couteaux et de rasoirs, et qu'ils se couvraient ainsi le corps de plaies et de sang en l'honneur de leur cruelle divinité ; les récits des voyageurs modernes constatent encore que les dévots et les mendiants bouddhistes de la Chine placent des charbons embrasés sur leurs têtes pour attirer les regards de la foule, en ayant soin d'attiser la flamme à l'aide de diverses drogues pour augmenter leurs souffrances. On vient de voir les pénitents aztèques pratiquer des austérités analogues ; mais en comparant le noviciat des Tlamacazquis du Mexique avec celui des Brahmatchâri dans l'Indoustan, on reconnaîtra sans peine que les Américains avaient renchéri sur les mortifica-

tions des religieux d'Asie, et outrepassé les macérations corporelles de leurs prêtres [1].

Ceux du Pérou étaient partagés en deux classes. Les membres de la première, comme descendants du soleil et issus du sang des Incas, avaient seuls le droit d'entrer dans l'intérieur des temples. Leur service alternait par quartiers ; il leur était défendu de contracter aucune impureté et même de sortir de l'enceinte sacrée, tant qu'ils étaient préposés à la garde des autels. Chez les Hébreux, les Lévites remplissaient les fonctions de leur ministère d'un Sabbat à l'autre ; ils devaient rester purs et n'osaient point sortir du lieu saint pendant tout le temps de leur consécration [2]. Parmi les Indiens de la Virginie, la coutume voulait que les prêtres et les Caciques eussent seuls, comme les Incas, le privilége d'entrer dans les temples.

Le collége des vierges de Cuzco était le plus célèbre du Pérou, et l'on n'y admettait que les jeunes filles appartenant à la famille souveraine. Les vierges péruviennes veillaient principalement à l'entretien du feu sacré ; l'autel des temples devait être tourné vers l'orient, suivant la coutume constante des nations de l'antiquité. Elles étaient consacrées au soleil dès l'âge de huit ans [3], et leur clôture était très-sévère. Celles qui se laissaient corrompre étaient punies du même supplice qu'autrefois à Rome les Vestales parjures à leurs serments. On enterrait vivante la vierge déshonorée, et son séducteur était voué à l'anathème. On suspendait son corps à un poteau, la demeure où il avait reçu le jour devait être rasée, et l'on semait des pierres sur ses décombres.

Il n'y a pas longtemps encore que le Châh de Perse faisait jeter vivantes dans une fosse les femmes de son harem qui lui étaient infidèles. Abbas-le-Grand, voyageant en Hyrcanie avec

[1] La loi concernant le noviciat des Brahmatchâri est rapportée dans le Manava-Dharma-Sastra, liv. II, 175 à 249.

[2] Lévitiq. VIII, 33, 35 ; XXI, 12. — 1. Paralip. IX, 25. — 2. Paral. XXIII, 5, 8.

[3] Selon le Li-ki, on devait, à sept ans, séparer les filles des garçons, et ne plus leur permettre de s'asseoir sur la même natte, ni de manger ensemble. Mémoires concernant les Chinois, etc. II, 25.

son sérail, fit mourir de cette manière une de ces malheureuses qu'il avait surprise causant avec un chamelier ; et Sséfy, petit-fils de cet illustre monarque, fit enterrer vivantes quarante esclaves de son harem, sur un simple soupçon d'infidélité de leur part[1]. On sait que l'anathème chez les Israélites devait être suspendu à un gibet. Josué fit lier à des pieux les rois des nations chananéennes qui avaient encouru l'anathème ; quant aux villes anathèmes, elles devaient être la proie des flammes avec tout ce qu'elles renfermaient, et il était défendu, sous peine de malédiction, d'en relever les ruines[2]. On semait des pierres et quelquefois du sel sur leurs débris. Abimélech ayant pris la ville de Sichem, la détruisit de fond en comble, et sema du sel sur ses décombres ; les rois Joram et Josaphat, en guerre avec les Moabites, détruisirent leurs villes par ordre du Seigneur, « et couvrirent de pierres leurs champs » les plus fertiles[3]. »

Il y avait encore au Pérou des femmes qui faisaient vœu de chasteté sans s'enfermer dans les temples. Elles étaient brûlées vives lorsqu'elles manquaient à leur serment. Il paraît, par l'exemple de Thamar, que la flamme était, sous la loi patriarcale, le supplice dont on punissait les femmes et les veuves infidèles. Moïse le réserva pour les filles des prêtres qui se laissaient séduire. La loi de Manou condamnait également à la peine du feu la femme appartenant à la classe sacerdotale, qui entretenait un commerce criminel avec un homme des trois classes inférieures[4]. »

En différentes parties de l'Amérique, telles que la Floride et les îles habitées par les Caraïbes, les prêtres se préparaient par l'abstinence et la retraite aux fêtes de leurs ido-

[1] Voyages du chevalier Chardin en Perse, VIII, 25 ; X, 197.

[2] Deutéron. XIII, 16. On connaît l'imprécation prononcée par Josué sur les cendres de Jéricho : « Maudit soit devant le Seigneur l'homme qui relèvera et rebâtira la ville de Jéricho ! Que les fondements tombent sur son » premier-né, et les portes sur le dernier de ses enfants ! » Sous le règne d'Achab, Hiel de Béthel entreprit de reconstruire Jéricho. « Il perdit Abiram, son fils aîné, lorsqu'il en jeta les fondements, et Segub, le dernier de ses fils, lorsqu'il en posa les portes. » Jos. VI, 26. — 3. Rois, VI, 34.

[3] Juges, IX, 45. — 4. Rois, III, 19, 25.

[4] Genèse, XXXVIII, 24. — Lévitiq. XXI, 9. — Loi de Manou, VIII, 377.

les : ceux de Cumana devaient s'abstenir de toucher à du sang, pendant les deux années qui précédaient leur admission [1]. Parmi les peuplades sauvages du Brésil et du Canada, les prêtres jeûnaient jusqu'à neuf jours avant de rendre leurs prétendus oracles ; et les indigènes féroces de la Pensylvanie se préparaient à leur première chasse par l'abstinence, et ne manquaient jamais d'offrir à la divinité, avec les prémices de leurs fruits, la meilleure pièce du gibier qu'ils avaient pris dans les forêts et réservé pour cet usage.

« Et nous apporterons les prémices de nos viandes et de
» nos oblations, et les fruits de tout arbre, de la vigne et de
» l'olivier [2]. » 2. Esdr. X, 37.

XI.

FÊTES DES MORTS, FEU NOUVEAU.

Le dogme de la résurrection est clairement énoncé dans les écrits de l'Ancien Testament ; les livres de Job et des Prophètes en font mention [3]. Celui de Judith parle des tourments d'une autre vie, où les méchants et tous ceux qui se sont montrés rebelles à Dieu seront châtiés par la flamme et tourmentés à jamais.

« Dabit enim ignem et vermes in carnem eorum, ut urantur, et sentiant usque in sempiternum [4]. »

[1] « Vous ne mangerez la chair d'aucun animal qui ait encore son sang. » Genèse, IX, 4.

[2] « Vous ne mangerez ni pain, ni
» grains brisés, ni épis grillés, jus-
» qu'au jour que vous offrirez l'o-
» blation à votre Dieu...
» Et le même jour que la gerbe
» sera consacrée, qu'un agneau sans
» tache d'un an soit immolé en ho-
» locauste au Seigneur.»
Lévitique, XXIII, 14, 12.

« Le Brahmane qui entretient
» un feu consacré, et qui désire vi-
» vre de longues années, ne doit
» pas manger de riz nouveau ni de
» la viande, avant d'avoir offert les
» prémices de la récolte, et sacrifié
» un animal.»
Loi de Manou, IV, 27.

[3] Job, XIX, 25, 26, 27. — Es. XXVI, 19. — Ezéch. XXXVII, 1, 11. — Daniel, XII, 2, 3. — Ps. XLVIII, 14; XLIX, 1 à 7.

[4] Vulgate, XVI, 21. La version grecque porte : « Dominus omnipotens

L'Ecriture nous apprend encore que les Juifs offraient en certaines circonstances des sacrifices expiatoires pour le repos des âmes. Les habitants de Jabès Galaad, après le massacre de Saül et de ses fils à Gelboë, vinrent de nuit enlever les corps que les Philistins avaient suspendus en témoignage de leur victoire au sommet des murailles de Bethsan. Après leur retour à Jabès, les habitants assemblèrent en un monceau les cadavres de Saül et de ses enfants pour les brûler solennellement. Ils jeûnèrent pendant sept jours, puis ils ensevelirent les os de leurs princes sous un chêne de la forêt voisine[1]. Judas Macchabée, après avoir mis en déroute l'armée de Gorgias, enleva les corps des Juifs du champ de bataille, afin de les déposer dans les tombeaux de leurs familles. Il ordonna ensuite une collecte dans son armée, et envoya son produit, consistant en douze mille drachmes d'argent, à Jérusalem, « afin d'y offrir » un sacrifice pour le péché des morts, méditant justement et » religieusement sur la résurrection [2].» C'était, ajoute à cette occasion l'auteur du Livre des Macchabées, une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts et de les délivrer par ce moyen de leurs péchés. Actuellement encore les Juifs observent, à l'égard des morts, les mêmes coutumes que leurs ancêtres; ils font des prières, distribuent des aumônes pour le repos des âmes, et ils jeûnent les jours anniversaires de la mort des personnes de leurs familles. Il est vrai que les Israélites, qui croyaient généralement à la résurrction, n'excluaient point de leurs assemblées ceux qui professaient une doctrine opposée, comme les Sadducéens; mais les Juifs modernes sont moins tolérants à cet égard que leurs pères; s'il se trouve parmi eux quelques idéologues infatués des rêveries absurdes de la métempsycose, tous sont convaincus de la vérité de la résurrection, et un des treize articles de foi de leur symbole les oblige à croire que les morts ressusciteront à la fin des temps[3].

» ulciscetur eos in die judicii, ut tradat igni et vermibus carnes eorum : » ut hæc sentiant, et æternum lugeant. » Jud. XVI, 17. Voir encore Psalm. IX, 18.

[1] « Et jejunaverunt septem diebus. » 1. Rois, XXXI, 12, 13.—I. Paral. X, 12.

[2] 2. Macchab. XII, 43, 46.

[3] Cérémonies et coutumes des Juifs, par Léon de Modène, 185.

Origène et Eusèbe étaient persuadés que la doctrine des chrétiens de leur temps sur la résurrection des corps, sur les peines et les récompenses de l'autre vie, n'était point nouvelle. Ces dogmes faisaient déjà partie des croyances du judaïsme, et ils étaient interprétés sous l'ancienne loi de la même manière par les esprits éclairés qui s'affranchissaient de la servitude de la lettre pour recourir à l'interprétation du sens allégorique des Ecritures [1].

On retrouve dans les anciens livres des Parsy quelques vestiges des notions des Hébreux sur la résurrection. Ormusd dans le Zend-Avesta, découvre à Zoroastre tout ce qui concerne la renaissance des morts.

« Tout ressuscitera, ô pur Zeratoscht!... Et dans la suite » lorsque les os et les jointures croîtront de nouveau, l'âme » reconnaîtra les corps et dira : C'est là mon père, c'est là » ma mère [2]. »

Les Parses avaient recours à l'intercession des âmes des justes, et le 67e hâ de l'Izeschné commence par cette invocation en leur honneur :

« Venez dans ce lieu, âmes des Saints,... venez-y, forts et » excellents férouers des Saints ! » On peut consulter encore sur le même sujet, l'Iescht farvardin que l'on récitait le jour de l'anniversaire des morts [3].

Les habitants mahométans de la Perse moderne font aussi des prières pour les morts, et observent comme les Guèbres des fêtes particulières en commémoration des âmes. Telle est entre autres le Cheh-Bérat dont l'anniversaire tombe au 15 du mois de Chabân, et dont le nom signifie « la nuit de la » délivrance et du pardon [4]. »

Les anciens habitants de l'Indoustan croyaient à la transmigration des âmes et aux châtiments de l'autre vie. « Tout ce

[1] Soirées de St.-Pétersbourg, par M. de Maistre, II, 209.

[2] Zend-Avesta, I, 221, 240, 241, 417; II, 413.

[3] Zend-Avesta, II, 247. Dans le Cantique des enfants dans la fournaise il est dit : « Esprits et âmes des justes, bénissez le Seigneur, etc. » Dan. III, 86.

[4] La description de la fête du Cheh-Bérat se trouve dans le neuvième volume des Voyages de Chardin, p. 140.

» qui a pris naissance doit mourir, tout ce qui est sujet à la » mort doit être régénéré. » Telle est la doctrine énoncée dans les Vedas ; or, « qui fait les œuvres du Veda, va dans le » monde supérieur, qui est le paradis. Qui ne les fait point » va dans le monde inférieur. » L'Oupnék'hat dit encore qu'à la mort de l'homme « l'âme va dans le monde auquel appar- » tiennent ses œuvres : car le corps qui périt n'est point l'âme, » et personne ne peut tuer l'âme. Le corps meurt, l'âme ne » meurt pas, le corps n'est que la *maison* de l'âme[1]. »

La loi de Manou règle en détail tout ce qui concerne les Srâddha ou festins mensuels en l'honneur des morts, et donne l'énumération des diverses renaissances que l'âme doit subir, en passant dans de nouveaux corps[2].

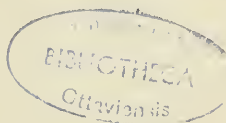
Les Chinois étaient persuadés que les mânes de leurs ancêtres pouvaient par leurs mérites intercéder en faveur des vivants auprès de la Divinité. Les livres de Confucius enseignent que les âmes des hommes qui se sont rendus recommandables sur la terre par leurs vertus, sont présentes devant le Chang-Ti, titre par lequel les Chinois ont coutume de désigner le souverain Seigneur de toutes les créatures. « Les » anciens et vertueux rois de la dynastie Yu sont dans le » ciel[3]. » Ainsi s'exprime le Chou-King qui prescrit également l'ordre à suivre dans les repas et les cérémonies funèbres ; il ordonne même qu'on se rende les mânes des ancêtres favorables en louant leurs vertus et en exaltant leurs belles actions. Les lois et le rituel des Chinois prouvent en toutes circonstances que la croyance de leurs pères était que les vivants peuvent soulager les morts par le jeûne, la prière et les bonnes œuvres.

Sous les deux premières dynasties de la Chine, les sacrifices solennels au Chang-Ti étaient offerts par le souverain sur une simple élévation de terre (Tan), enfermée dans une enceinte de branchages ou Kiao. Les sacrifices en l'honneur des esprits (Chen) et des ancêtres (Cheng), étaient d'un ordre

[1] Analyse de l'Oupnék'hat, par le comte Lanjuinais, p. 37, 41, 76.

[2] Manava-Dharma-Sastra, liv. III et XII.

[3] Chou-King, p. 179, 180, 209.



inférieur, et on les accomplissait séparément dans l'intervalle extérieur du Kiao. Sous la dynastie des Tcheou, on éleva pour les cérémonies funèbres un autel particulier (Tsing-Miao), et les Bonzes ont appliqué plus tard le nom de Miao aux temples de leurs idoles [1].

Les nations de l'antiquité ayant conservé des notions générales sur l'immortalité des âmes et sur la résurrection finale des corps, il ne doit plus paraître étonnant que ces notions primitives se soient retrouvées en Amérique, où elles avaient passé avec d'autres traditions de même nature, à la suite des hordes asiatiques qui ont donné naissance à la population indigène du nouveau monde. A la vérité ces connaissances traditionnelles ont dû subir diverses métamorphoses dans le cours de la lutte qui a marqué les phases alternatives de ces débordements populaires; cependant l'empreinte de ces antiques traditions du genre humain, était loin d'être effacée de la mémoire de ceux des habitants de l'Amérique qui conservaient encore quelques éléments de civilisation, au milieu de la barbarie et de l'abrutissement général des différentes races indigènes.

Les Indiens d'Yucatan, par exemple, croyaient à la résurrection suivant Pierre Martyr; ceux de la Nouvelle-Grenade célébraient l'anniversaire de la mort de leurs guerriers; les Virginiens croyaient aux tourments de la vie future, et assuraient que les méchants seront brûlés après leur mort par un feu dévorant, qui ne devra s'éteindre que lorsqu'ils auront été entièrement purifiés de leurs souillures. Outre plusieurs données sur le jugement des âmes, sur les récompenses et les châtiments d'une autre vie, les peuples du Mexique avaient encore la coutume de fêter certains jours de l'année en commémoration du trépas de leurs aïeux. Deux des mois du calendrier mexicain rappelaient par leurs dénominations, la célébration de cérémonies expiatoires en l'honneur des ancêtres; et les Tzapotèques, anciens habitants d'Oaxaca, avaient des prêtres qui étaient chargés spécialement d'accomplir des sacrifices expiatoires, pour apaiser les mânes de leurs aïeux.

[1] Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin, II, 25.

La petite fête des morts, appelée Micailhuitzintli par les Aztèques, avait lieu dans le onzième mois, qui commençait au 28 juillet et finissait le 16 août. La grande fête commémorative des morts (Hueymicailhuitl) donnait son nom au douzième mois, qui se terminait au 5 septembre[1]; l'année mexicaine étant composée, comme on l'a vu précédemment, de dix-huit mois de vingt jours. Le quatrième du mois portait en outre le nom de Miquitzli, tête de mort; et la mythologie des Aztèques avait, comme celle des Grecs, son Minos et son Pluton, auquel elle donnait celui de Mictlanteuhtli, seigneur du lieu des morts[2]. Autrefois chez les Mages, le cinquième mois de l'année, répondant à notre mois de juillet, portait le nom de Mordad, et Amordad, le génie de la mort et le septième des Amchaspands, dans la religion des Parses, présidait au septième jour du mois[3]. L'ange de la mort des Persans modernes porte le nom de Melek-el-Mout; et le dernier mercredi du mois de Sséfer qu'ils appellent mercredi de la trompette, ou mercredi des malheurs[4], est encore considéré par ce peuple comme un jour malheureux.

Les Mexicains, d'après une ancienne prédiction, croyaient que la fin du monde devait arriver à la clôture d'un de leurs cycles[5]. Au moment même de la ligature des années, le soleil devait s'éclipser et l'obscurité se répandre à jamais sur la terre; ses habitants, en proie à des tourments de tous genres, étaient destinés à servir dès lors de pâture à des génies hideux et malfaisants, désignés par les indigènes sous le nom de Tzitzimim. Ce nom rappelle accidentellement celui des géants qui habitaient la terre des Ammonites avant l'invasion de la Palestine par les Hébreux[6]. On peut remarquer à ce sujet que les

[1] Vues des Cordillères et monuments des peuples, etc. page 133, 270.

[2] « Sunt spiritus qui ad vindictam creati sunt et in furore suo confirmaverunt tormenta eorum. » Ecclésiastiq. XXXIX, 33.

[3] Zend-Avesta, II, 317, 326, 325.— Mordad, *Mort-donne, Dans mortem.*

[4] Tchehâr-Chembéh-Soury.

[5] La fin du monde est clairement indiquée dans l'Oupnék'hat. « Les mers » qui entourent l'Océan seront un jour desséchées.... Les montagnes tomberont, l'étoile polaire changera de lieu. » Analyse de l'Oupnék'hat, p. 42.

[6] « Terra gigantum reputata est : et in ipsâ olim habitaverunt gigantes, » quos ammonitæ vocant Zomzommim. » Deut. II, 20.

traditions des Américains sur les géants paraissent calquées sur les récits des nations asiatiques. Les Olmèques qui habitaient très-anciennement le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir détruit à leur arrivée une race d'hommes de taille gigantesque, et la plaine qui dans la Nouvelle-Grenade s'étend de Suacha vers Santa-Fé de Bogota, porte encore parmi les indigènes le nom de Campagne des Géants. Les peuples du Mexique, qui avaient foi à la prédiction toltèque concernant l'extinction de la clarté solaire, passaient dans le deuil et la consternation les cinq jours épagomènes qui terminaient le cycle; et l'on éteignait le feu sacré dans les temples dès le matin du jour présidé par le signe du serpent.

La fête du feu nouveau commençait dans la soirée qui précédait l'ouverture du nouveau cycle, appelé comme on l'a déjà vu par les Aztèques, Xuihmolpia ou ligature des années. Les prêtres, suivis d'une foule immense, se rendaient à l'entrée de la nuit sur le sommet d'une montagne éloignée de deux lieues de Tenochtitlan. L'heure de minuit servait de signal aux victimaires; on étendait alors le prisonnier dévoué sur la pierre de l'autel; le sacrificateur lui fendait la poitrine avec un couteau d'obsidienne, et plaçait un disque de bois dur sur la plaie; puis à l'aide d'un autre morceau de bois de forme cylindrique, qu'il tournait sur le disque comme une espèce de vilebrequin, il en tirait des étincelles par le frottement. Dès que la flamme commençait à jaillir on mettait le feu au bûcher préparé d'avance pour consumer le corps de l'holocauste, et l'on en recueillait la flamme avec des brandons pour les porter dans les temples, et rallumer le feu sacré. On allume encore le feu nouveau en différentes contrées de l'Asie par le frottement de deux morceaux de bois. Dans l'Indoustan par exemple les Ignicoles (Sâgnicas), lorsqu'ils parviennent aux fonctions sacerdotales, allument à l'aide de deux morceaux de bois très-durs (Semi), le brasier qui doit servir à la célébration de leurs noces, qu'ils sont tenus d'entretenir constamment pour l'accomplissement des offrandes, des sacrifices et des cérémonies expiatoires en l'honneur des ancêtres[1]. Du

[1] Recherches asiatiques, II, 100.

temps de Chardin, les Persans se procuraient habituellement du feu, par une méthode qui ne différait en rien de celle des Téopixqui du Mexique : « Ils tournent vivement entre les » deux mains un morceau de bois pointu sur un autre mor- » ceau, dans lequel ils ont fait un trou pour recevoir cette » pointe, le frottement accéléré produit bientôt de la fumée » et de la flamme[1].»

Les Péruviens ne renouvelaient le feu sacré à l'aide du frottement, que lorsque l'amoncellement des nuages les empêchait de tirer directement la flamme des rayons du soleil ; et l'obscurcissement de la lumière solaire le jour du renouvellement du feu, était considéré par ce peuple comme un présage sinistre. Les Incas choisissaient la veille de la fête solennelle de cet astre, pour rallumer le feu sacré ; le grand-prêtre opposait à cet effet un vase concave de métal aux rayons du soleil, et plaçait un objet de matière inflammable dans le foyer. Les rayons de lumière, en se réunissant sur ce point, mettaient le feu à la mèche; on portait la flamme sur l'autel, d'où les vierges consacrées au soleil avaient soin de le répandre dans les temples et de l'entretenir pendant l'année.

La découverte du feu sacré sous Néhémie au retour de la captivité de Babylone, était célébrée annuellement par les Juifs dans une fête dont la description se trouve dans le second Livre des Macchabées. Ce fut le feu du soleil qui consuma le bois placé sur l'autel du sacrifice, pendant que Néhémie était en prière avec les prêtres aux yeux de la multitude. « Tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, » accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur[2].»

La tradition Toltèque relative aux différents âges et à la destruction du monde, se rapproche de la fable Indoue des quatre Yougas, la fin de l'univers devant être occasionnée, suivant les Brahmanes, par le contact d'un corps céleste. Vichnou, après la révolution des quatre âges, fera passer sous la lune une comète, qui réduira la terre en cendre. Ce dieu doit prendre dans sa dernière incarnation la forme d'un

[1] Voyages du chevalier Chardin en Perse, III, 359.
[2] 2. Macchab. I, 22.

cheval nommé Calki ; et dès que ce cheval aura posé le pied sur la terre, elle s'ébranlera et sera anéantie avec ses habitants : « Tu tires ton redoutable cimeterre, tel qu'une comète en- » flammée pour la destruction de tous les impurs, ô Cesava, » qui prends le corps de Calki. »

Plusieurs théories modernes ont attribué l'origine de notre globe à un choc de même nature, et Buffon a eu la faiblesse d'avancer qu'une comète, en tombant dans le soleil il y a 96,000 ans, en détacha la 650e partie de cet astre. Ce fragment lancé à son tour dans l'espace, produisit en se subdivisant les différentes planètes du système. Il est curieux de voir les utopies de nos philosophes devancées par les rêveries des Brahmanes, tant il est vrai, comme l'a remarqué depuis fort longtemps l'Ecclésiaste : « Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » et que nul homme ne peut dire une chose neuve [1]. »

Les sages du Pérou qui portaient le nom d'Amautas, professaient, sur l'ordre des différents mondes, des opinions à peu près semblables à celles des Brahmes. Les uns et les autres divisaient l'univers en trois parties : le monde supérieur, le monde intermédiaire et le monde inférieur [2].

Les Péruviens nommaient ce dernier, maison du démon, Cupaypahuacin, parce qu'il devait servir de demeure aux méchants ; ce qui est déclaré formellement dans les Vedas : « Celui qui accomplit les œuvres de la loi va dans le monde » supérieur qui est le paradis... Celui qui ne les fait pas va » dans le monde inférieur ; car c'est dans les lieux inférieurs » que se rendent les âmes de ceux qui n'ont point connu Dieu » pendant leur vie [3]. » Les idées des Amautas sur la création renfermaient également une partie de la théorie cosmogonique énoncée dans les livres de l'Inde.

La croyance à la résurrection des morts était si généralement répandue parmi les Péruviens, que lorsqu'après la conquête de leur pays par Pizarro, il arrivait aux Espagnols

[1] « Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere : Ecce hoc recens » est. » Ecclés. I, 10.

[2] « Outre le monde terrestre il y a le monde de l'atmosphère et le monde » du paradis. » Analyse de l'Oupnék'hat, 35, 70.

[3] Ibidem, p. 41 et 46.

avides d'or et de richesses de violer les tombeaux du Pérou et de fouiller dans les décombres pour en arracher les trésors cachés, les indigènes suppliaient les vainqueurs en pleurant, de ne point disperser et jeter au vent les restes de leurs ancêtres, afin que leurs ossements pussent se retrouver et se rejoindre au moment terrible de la résurrection générale. Les Péruviens donnaient au corps de l'homme le nom de terre animée (Alpa Camasca)[1]. Ils offraient des sacrifices funèbres sur la tombe des Incas, et célébraient avec pompe l'anniversaire de leur mort. Il y avait au Pérou, comme autrefois en Palestine, des personnes gagées pour pleurer aux funérailles des grands et des dignitaires de l'Etat[2], et lorsque le souverain venait à mourir, l'étiquette exigeait qu'on sacrifiât publiquement un certain nombre de ses serviteurs et de ses officiers sur son tombeau. Cette coutume barbare, en vigueur dans tous les royaumes de l'ancien monde où l'idolâtrie avait étendu ses racines, existait chez les peuples les plus policés du nouveau continent; et les Indiens du Mexique et de Cundinamarca ensevelissaient ordinairement avec le cadavre de leurs princes ses armes et ses esclaves favoris. Les tombeaux des rois américains étaient des buttes de terres coniques affectant les mêmes formes que les tumuli de la Troade et les monticules artificiels des anciens, dont on rencontre partout des vestiges. Le type primitif de ces monuments pyramidaux, se retrouve encore dans les tableaux de l'Ancien Testament. Le tombeau d'Abner à Hébron était un Tumulus, celui d'Absalon dans la forêt d'Ephraïm, n'était qu'un grand monceau de pierre[3]; on peut en dire autant du tertre élevé par les Israélites du vivant de Josué sur la sépulture du roi de Haï[4]; et la Genèse nous donne en deux mots l'explication historique de ces monuments

[1] Le mot Alpa, *terre*, en péruvien, se retrouve dans les dialectes germaniques, où *alp* signifie montagne, pâturages élevés.

[2] « Promenez vos regards, et appelez les femmes qui pleurent les morts, » et qu'elles viennent, etc. » Jérém. IX, 17.

[3] Les Péruviens donnaient à leurs sépulcres le nom de maison, Huaca. 2. Rois, III, 32; XVIII, 17.

[4] Josué, VIII, 29. Achan, qui avait été lapidé par les Israélites sous les murailles de Jéricho, fut enseveli sous un monceau de pierres. Jos. VII, 26.

funèbres, lorsqu'en racontant la réconciliation de Laban avec son gendre, elle ajoute qu'ils formèrent une élévation qui devait servir pour témoigner à l'avenir de leur union : « Et » idcirco appellatum est nomen ejus Galaad ; id est, *tumulus* » *testis*[1]. »

Le père de l'histoire grecque rapporte qu'à la mort des rois Scythes, on étranglait une de leurs concubines avec leur échanson, un cuisinier, un écuyer, le premier ministre du prince et un de ses principaux serviteurs. On déposait la dépouille inanimée de ces malheureux avec le corps du roi dans une fosse profonde, et après les avoir recouverts de terre on élevait à sa surface un tertre considérable[2]. L'auteur chinois de l'Histoire de l'empereur Tsin-Che-Hoang-Ti, dont le nom, malheureusement célèbre, rappelle l'incendie des anciens livres, raconte que lors des funérailles de ce prince, son fils fit ranger autour de son tombeau ses femmes et ses ennuques, et ordonna aux soldats qui suivaient le convoi de les percer à coups de flèches, afin qu'ils pussent sans délai servir leur ancien maître dans le séjour des morts[3]. Dans des temps beaucoup plus récents, on enterrait avec le corps des princes dans le Tongking et le Japon, les cadavres de quelques-uns de leurs officiers, et dans le royaume d'Acham on ensevelit encore avec les restes des Râdjahs, leurs femmes, leurs favoris, leurs domestiques ainsi qu'une partie des objets de prix ou d'utilité, auxquels ils attachaient de l'importance pendant leur vie.

De tout temps les nations idolâtres ont supposé que les morts éprouvaient dans l'autre vie les mêmes besoins que sur la terre. Imbus des idées de la métempsycose, les peuples de l'antiquité imaginèrent qu'en revenant en ce bas monde, les mânes de leurs ancêtres retrouveraient avec joie les trésors déposés dans la tombe à côté de leur enveloppe mortelle. De là cette coutume barbare et inhumaine de sacrifier des êtres

[1] Genèse, XXXI, 48.

[2] Histoire d'Hérodote. Melpomène, IV, 71.

[3] « Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin, III, 296. — L'empereur Tsin-Che-Hoang-Ti mourut 210 ans avant Jésus-Christ.

pleins de vie après la mort des rois et des empereurs, coutume que les Grecs et les Romains si renommés par leur civilisation et leurs lumières, ont vainement cherché à déguiser sous le titre anonyme de jeux funèbres; coutume enfin qui a été universellement adoptée suivant la remarque de Chardin, dans tous les lieux où le paganisme avait étendu son empire: « Depuis l'Indus jusqu'aux extrémités de la Chine et du Japon » les femmes se brûlent vives à la mort de leurs maris, comme » font les domestiques des grands à leur mort, dans les lieux » où l'idolâtrie est dominante [1].»

C'est au catholicisme que l'humanité est redevable de l'abolition de ces scènes de carnage et de ces funérailles sanglantes, que le philanthropisme égoïste des Anglais a consenti par politique à perpétuer dans les régions de l'Inde. Qu'on ouvre les annales de l'histoire du monde, et l'on verra que jamais gouvernement catholique n'a présenté l'exemple scandaleux d'une tolérance antichrétienne aussi inouïe. La raison en est simple: l'Eglise romaine se montrera constamment opposée à toute concession contraire à son honneur, et en désaccord flagrant avec la loi de charité établie par son divin fondateur.

CONCLUSION.

On ne doit plus douter de la vérité des paroles de M. de Maistre, qui servent d'épigraphe à cette analyse. Les premiers historiens de l'Amérique ayant vécu au milieu des indigènes, avaient eu le loisir d'examiner leurs mœurs et leurs institutions; ces hommes ont rapporté naïvement ce qu'ils avaient vu; mais comme la plupart d'entre eux étaient de pauvres religieux, on a cherché dans le dernier siècle à contester la vérité de leurs récits, qui se trouvent confirmés de nouveau par les recherches plus récentes de voyageurs véridiques et de savants consciencieux. Il appartenait en effet au scepticisme des philosophes de calomnier les intentions de

[1] Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient, VII, pag. 249.

missionnaires courageux, et d'accuser d'intolérance et de fanatisme les prêtres qui s'exposaient à un martyre cruel sur les plages d'un monde inconnu, pour y répandre la lumière de l'Evangile, et arracher aux ténèbres d'un fétichisme abject des peuples dégradés par les préjugés et les penchants inséparables de l'idolâtrie. Cette odieuse inculpation ne suffisant point à la haine des philosophes, ils accusèrent encore les ministres d'une religion de paix d'avoir porté le fer et la flamme sur les rivages lointains du nouveau continent pour dépeupler systématiquement ses campagnes, et métamorphoser en désert les régions les plus belles et les plus fertiles de l'Amérique ; tandis qu'il est prouvé que dès les premiers temps de la conquête, les Espagnols étaient contraints par l'incurie et par l'indifférence brutale des indigènes à promulguer des lois coërcitives qui les obligeaient, sous des peines très-sévères, à prendre soin de leurs familles, et qui contraignaient les parents, maris et femmes, pères et enfants, à ne point se séparer et à se surveiller réciproquement dans leurs maladies[1], tant les Indiens sauvages de l'Amérique paraissaient étrangers à tout sentiment mutuel de commisération et de pitié! Cependant ces mêmes religieux qui affrontaient les tourments et la mort pour la gloire de leur Maître céléste, osaient encore braver l'orgueil et les menaces des conquérants de la terre, et ne craignaient point de repasser les mers pour prendre en main la défense des faibles et des opprimés, pour en appeler à la justice de leur souverain, et implorer, en faveur des Américains, l'assistance et la protection de leurs rois. Qui n'a entendu parler du zèle exagéré d'un Las Casas, et qui pourrait prononcer sans respect le nom de d'Olmédo, de cet aumônier du corps expéditionnaire du Mexique, qui arrêta la main victorieuse de Cortez déjà levée pour renverser les autels des Tlascaltèques, uniquement parce que cette mesure était contraire à la justice, et qui eut l'honneur de proclamer à la face d'un général fougueux et tout-puissant, que l'instruction et le bon exemple devaient seuls être employés à la conversion des infidèles[2]. Quoi de plus glorieux

[1] Histoire de l'Amérique, par le docteur Robertson. II, IV, 487.
[2] Histoire de l'Amérique, par Robertson. III, V, 81.

d'ailleurs pour la justification du clergé catholique de l'Amérique, que le témoignage authentique du docteur Robertson que personne ne peut soupçonner de partialité envers les prêtres d'une religion qui n'était point la sienne : « C'est encore » plus injustement que plusieurs auteurs ont attribué la dé» population du nouveau monde à l'esprit intolérant de la » religion catholique romaine... Rien ne fait plus d'honneur » aux missionnaires espagnols que le zèle humain et constant » avec lequel ils protégèrent les faibles ouailles qu'on avait » confiées à leurs soins, et ce que j'en ai dit répand sur leur » ministère un éclat que rien ne peut effacer. C'étaient des » ministres de paix, etc[1]. »

Ces paroles, qui font le plus grand honneur à leur auteur, doivent suffire pour imposer silence à la haine et à la calomnie. Loin de moi la pensée d'applaudir aux excès des aventuriers de la Castille, et de pallier les crimes et les emportements des premiers conquérants de l'Amérique ; mais si nous avions vu comme eux éventrer de sang-froid nos camarades, si nous avions vu de nos yeux leurs membres palpitants devenir la proie des cannibales, si nous avions été témoins de la cruauté, de la férocité sans égale de la nation la plus policée du nouveau monde (j'en appelle ici au cœur des militaires et non à la philanthropie larmoyante des industriels et des philosophes), peut-être nous serions-nous laissé entraîner aux mêmes excès que ces guerriers trop avides de dépouilles et de butin, mais grands de courage et bouillants de vengeance.

Hérodote rapporte que les Scythes sacrifiaient au Dieu de la guerre la centième partie des prisonniers qu'ils enlevaient dans les batailles. Ils égorgeaient ces malheureux sur la plateforme d'un monument pyramidal, et répandaient leur sang à l'entour du cimeterre qui servait de symbole à cette divinité redoutable. On coupait le bras et l'épaule droite aux victimes, et on laissait leurs cadavres étendus au pied de la pyramide. Les Scythes, continue le père de l'histoire, préparaient

[1] Ibidem, IV, III, 155—156.

les peaux de leurs ennemis, et les joignaient ensemble pour en faire des manteaux (*Baita*)[1].

A la fin du quatorzième siècle les Tâtars de l'armée de Tymour entassaient leurs prisonniers vivants avec des briques et de la boue, et élevaient des tours avec les têtes des habitants des villes rebelles. Soixante-dix mille têtes furent mises en tas hors des murailles d'Ispahan, après que cette ville eût été emportée d'assaut par Tamerlan[2].

Cet impitoyable conquérant fit écorcher vivants tous les Guèbres de la ville de Mirth, pour avoir répondu avec fierté à la sommation de ses hérauts; et dans une simple visite qu'il fit en passant par Ardéwyl à un cheik du voisinage, il accorda, à la requête du dévot Musulman, la vie à 2000 prisonniers du Turkestan, destinés à être égorges dans une fête[3]. Dans le siècle dernier, partout où paraissait Nâdirchâh, le farouche conquérant de la Perse et des Indes, il faisait entasser sur son passage les têtes de ses ennemis comme on em-

[1] Histoire d'Hérodote. Melpomène, IV, III, § 64. D'après l'ordonnance du Lévitique, l'épaule droite de toutes les victimes appartenait de droit aux prêtres. Lévit. VII, 32, 34. — On lit dans le livre de Job l'imprécation suivante : « Humerus meus à juncturâ suâ cadat, et brachium meum cum » suis ossibus confringatur. » Job. XXXI, 22.

[2] Histoire générale des Huns, par M. Deguignes, IV, XX, 18, 19, 25, 36, 45. — Après que les anciens de Samarie eurent mis à mort par ordre de Jéhu, les soixante-dix fils du roi Achab, ils séparèrent leurs têtes de leurs corps, les mirent dans des corbeilles et les envoyèrent à Jezrahel. Jéhu, en voyant arriver ces têtes royales, dit au messager chargé d'en faire la remise : « Mettez-les en deux monceaux à l'entrée de la porte jus- » qu'au matin... Ponite ea ad duos acervos juxtà introïtum portæ usquè » manè. » 4. Rois, X, 7, 8. — Personne n'ignore les expositions capitales du sérail. En Chine, les bulletins des batailles gagnées finissent ordinairement par ces mots laconiques : « L'empereur a fait couper tant de mille » têtes. * » — Les montagnards de Tirpa, à l'est du Bengale, entassent les têtes de leurs ennemis devant la demeure de leur chef, dansent et se réjouissent autour de ce trophée de leur victoire. Recherch. Asiatiq. II, 257.

[3] Histoire générale des Huns, par M. Deguignes, IV, XX, 55.

* Vers le milieu du dernier siècle, pendant la guerre des Chinois contre les Eleuths, un des généraux de l'empereur Kien-Long fit trancher la tête au prince mahométan de Kaschgar; il la fit aussitôt serrer dans une boîte, et l'envoya à l'empereur, qui donna l'ordre de l'exposer au-dessus de la porte de son palais.

pile les boulets dans nos arsenaux, et ses troupes en élevaient d'effroyables pyramides jusque sur le faîte des mosquées[1].

Les Scythes passaient avec raison pour des êtres féroces aux yeux des peuples civilisés de l'antiquité; le nom seul de ces Barbares était une injure qui n'est point encore oubliée en Europe[2]. Les soldats de Genghiz-khan et de Tymour, issus des hordes nomades de la Scythie, auraient tenté en vain de renier leur origine, leur cruauté en faisait foi. Cependant les anciens habitants du Mexique ont surpassé en férocité les plus impitoyables de tous les hommes, car les Scythes et les Tâtars semblent des êtres humains et bienfaisants en comparaison des Aztèques, qui avaient emprunté aux hordes nomades et vagabondes de l'Asie, la plus grande partie des rites abominables qui finirent par ensanglanter leurs autels.

Autzoll, ou Ahuitzotl, huitième roi des Mexicains, lors de la consécration à Huitzilopochtli du grand Teocalli de Tenochtitlan, fit immoler, en 64 jours, 64,064 victimes humaines[3]. Un religieux franciscain, qui fut élevé le premier au siége épiscopal de la ville de Mexico, Juan de Zumarragua, fixe à 20,000, dans une lettre qu'il écrivit au chapitre général de son ordre, le nombre moyen des prisonniers annuellement sacrifiés par les Atzèques; et deux officiers de Cortez, qui s'étaient donné la peine de compter les crânes humains symétriquement empilés autour de la maison des sacrifices de Tenochtitlan, assurèrent Gomara qu'ils en avaient additionné 136,000[4].

La maison des sacrifices de Mexico était flanquée de tours construites avec les têtes des prisonniers et des victimes, et l'on vient de voir que les Tâtars, durant le moyen âge, éle-

[1] Notice chronologique de la Perse, par Langlès, 188, 214.

[2] Buonaparte a essayé de la rajeunir. « Quels hommes! ce sont des » Scythes! — Kutusof, un vieillard, un Scythe l'a prévenu. » Histoire de Napoléon et de la grande armée, par M. le général comte de Ségur. II, VIII, 54; IX, 127.

[3] Le grand Teocalli de Mexitli fut élevé par ordre d'Ahuitzotl en 1486, six ans avant la découverte de l'Amérique par Colomb, et trente-cinq ans avant la prise de Mexico par Cortez. Montezuma II, dit Xocojotzin, succéda à Ahuitzotl en 1502.

[4] Histoire de l'Amérique, par Robertson, IV, VII, 73.

vaient des tours et des pyramides avec les têtes de leurs ennemis. La révolte des habitants d'Ispahân contre les troupes de Tymour, fut occasionnée par un forgeron qui se prit à battre du tambour, de nuit, dans un des faubourgs de cette grande ville. Au bruit de cet instrument de guerre, les Persans s'assemblèrent tumultueusement dans tous les quartiers, et commencèrent aussitôt à massacrer les Tâtars. Il se passa quelque chose d'analogue au Mexique, lors du siége de Tenochtitlan par Cortez. Les prêtres gardaient dans le principal temple de cette ville, un tambour consacré au dieu de la guerre, qu'on ne battait, en signe d'alarme, que dans les moments de grand danger. « Le 3 juillet 1521, pendant l'assaut livré par les Espagnols, à un signal donné par le roi » Quauhtemotzin, les prêtres qui desservaient le temple battirent le gros tambour consacré à Huitzilopochtli. Les » Mexicains n'entendirent pas plutôt ce son lugubre, destiné » à leur inspirer le mépris de la mort et une ardeur enthousiaste, qu'ils fondirent sur l'ennemi avec une fureur inconcevable[1]. » Ils firent un carnage horrible des soldats de Cortez, et les auraient tous égorgés en cette occasion, sans l'arrivée de la nuit, qui sépara les combattants, et força les vainqueurs à suspendre le massacre. On peut lire dans l'histoire de Robertson, la description des horribles réjouissances qui suivirent la victoire des Mexicains, réjouissances qui se terminèrent par un sacrifice nocturne, dans lequel quarante prisonniers espagnols furent impitoyablement éventrés et dévorés par leurs ennemis, à la vue de leurs camarades. Le récit des tourments que les Aztèques faisaient subir à ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains, présente la plus hideuse analogie avec le tableau qu'Hérodote nous a tracé des sacrifices des anciens Scythes.

Les Teopixqui faisaient monter à tour de rôle leurs victimes sur la plate-forme du Teocalli pyramidal du dieu de la guerre. Là, le sacrificateur ou Topilzin, après les avoir éten-

[1] Histoire de l'Amérique, par Robertson, III; V, 205. — Le grand tambour de guerre des Chinois a trois pieds de haut sur cinq pieds environ de diamètre. Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pe-Kin, IV, 152.

dus sur la pierre mortuaire, appuyait son bras gauche sur l'estomac du prisonnier qu'il allait immoler; puis entr'ouvrant sa poitrine avec un instrument de jade pour en arracher le cœur, il le présentait tout fumant au soleil avec la main droite, en même temps qu'il arrosait du sang de sa victime le simulacre de cet astre. Les prêtres, qui assistaient le Topilzin dans son horrible ministère, faisaient rouler avec leurs pieds le cadavre jusqu'au bas de la plate-forme, où les guerriers s'en emparaient pour le mettre en lambeaux, qu'ils partageaient avec leurs amis pour les dévorer.

Les Aztèques se revêtaient, comme les Scythes, de la peau des malheureux qu'ils venaient d'égorger, et il y avait dans la ville de Mexico un magasin dans lequel on conservait les peaux humaines. La figure 2 de la planche XXVII des Monuments des peuples indigènes de l'Amérique, représente un Teopixqui revêtu d'une de ces peaux fraîchement écorchées, et ce dessin a été copié sur une peinture originale. La dixième loi de Djengyz-Khan défendait aux Tâtars d'égorger les animaux. Elle ordonne « de leur lier les membres, de leur fendre le ven- » tre et de leur arracher le cœur avec la main [1].» Les Aztèques ont fait l'application de cette loi sur leurs victimes humaines.

A la lecture de tant d'abominations légalisées de sang-froid par les coutumes d'un peuple sans entrailles, peut-on encore s'appitoyer outre mesure sur le sort réservé aux descendants de ces hommes aveuglés [2]; et doit-on sans injustice accuser les Espagnols d'avoir outrepassé les bornes de la vengeance, eux qui avaient assisté dans le lointain au meurtre de leurs compagnons, eux qui avaient entendu les cris et les gémissements de leurs compatriotes, et qui avaient été témoins involontai-

[1] Histoire générale des Huns, par M. Deguignes, III; XV, 73. Tcheou-Sin, dernier empereur de la dynastie des Chang, importuné par les avis salutaires d'un de ses ministres, le condamna à avoir le cœur arraché. Mémoires concernant les Chinois, etc. III, 32.

[2] « Ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes, visitans iniquitatem » patrum in filios, in tertiam et quartam generationem eorum qui ode- » runt me. » Exod. XX, 5. — Menace de l'Eternel particulièrement dirigée contre les adorateurs des faux dieux, puisqu'elle est liée dans l'ancienne Loi à l'infraction du premier précepte du Décalogue.

res de la rage déployée contre les victimes, dans ces orgies dégoûtantes dont nous aurions voulu épargner le tableau à nos lecteurs. L'esprit de l'homme demeure glacé d'épouvante, en voyant une nation entière, qui n'était étrangère ni à l'instinct de la raison, ni aux préceptes de la police humaine, enchérir graduellement sur la férocité de ses ancêtres, et atteindre, après deux siècles, un degré de cruauté bestiale et réfléchie, auquel ne s'étaient jamais abaissées, dans l'antiquité, les nations les plus barbares. Le premier sacrifice humain, mentionné dans les annales des Aztèques, fut inspiré par la vengeance, et il se rapporte à l'an 1317 de l'ère vulgaire. Cependant Quetzalcoatl ayant aboli les sacrifices sanglants lors de son apparition au Mexique, il est probable que l'événement cité par les annales aztèques ne fut qu'un retour à d'anciens rites, interrompus pendant un temps par l'interdit du législateur.

A mesure que la connaissance du vrai Dieu s'obscurcit dans le cœur de l'homme, les idées superstitieuses gagnent du terrain, l'égoïsme se développe, le sentiment de la vengeance prend la place de la pitié et de la charité ; bientôt la brutalité ne connaît plus de bornes, elle infecte l'âme de ses penchants sauvages ; à sa suite apparaissent les orgies homicides et tout cet appareil d'abominations et d'infamies, destinées de tout temps à servir de compagnes au culte des démons et à l'idolâtrie. Pourquoi Dieu avait-il voué à l'extermination et à l'anathème les anciens habitants de la Palestine ? « Parce qu'ils » accomplissaient des œuvres détestables par des enchantements et des sacrifices impies ; parce qu'ils tuaient sans pitié » leurs propres enfants, qu'ils dévoraient les chairs, les entrailles des hommes et leur sang, contre votre loi sacrée... » Vous les avez voulu perdre, continue l'auteur de la Sagesse » (XII, 4-6), par les mains de nos ancêtres, etc. » N'est-il pas évident que plusieurs peuplades indigènes du nouveau monde avaient encouru la même malédiction que les Chananéens, et si les paroles de l'Ecriture qu'on vient de lire ne contiennent pas la justification des conquérants de l'Amérique, elles renferment certainement l'arrêt de réprobation de leurs victimes. A la vérité, toutes les nations de l'antiquité, sans aucune

exception, ont souillé leurs autels du sang de leurs semblables; mais ce sont particulièrement les rites et les holocaustes exécrables des peuples de Chanaan, plus dépravés et plus coupables que tous les autres, qui ont attiré sur leur tête les traits de la vengeance divine. Si les Israélites eux-mêmes n'ont point été étrangers à ces abominations, s'ils ont immolé leurs enfants à Moloch, et sacrifié aux autres divinités sanguinaires des nations maudites [1]; ne voit-on pas d'une manière évidente dans l'Ecriture, que les châtimens terribles qui leur étaient infligés par la justice divine, arrivaient à point nommé pour réprimer ces excès, et qu'ils croissaient en raison de la persistance des Israélites à enfreindre les cérémonies et les préceptes que Dieu leur avait enseignés par la bouche de Moïse. La captivité des dix tribus sous Salmanazar arriva parce que les enfants d'Israël brûlaient de l'encens sur les hauts-lieux devant des abominations et des idoles; parce qu'ils adoraient

[1] « De semine tuo non dabis, ut consecretur idolo Moloch. » Lévit. XVIII. 21. Moloch était le Dieu des Ammonites, 3. Rois, XI, 5. — Chamos, divinité des Moabites, est appelé dans l'Ecriture le scandale de Moab : « Et » Chamos, offensioni Moab. » 4. Rois, XXIII, 13. — Il paraît que c'est à l'idole de Chamos, que Mesa, roi des Moabites, immola son premier-né sur la brèche, pendant le siége de sa capitale. — Que les Juifs aient eu recours aux sacrifices humains, lorsqu'ils tombaient dans l'idolâtrie, c'est ce que personne ne peut nier : « Et immolaverunt filios suos et filias suas » dæmoniis. Et effuderunt sanguinem innocentem, sanguinem filiorum » suorum et filiarum suarum, quas sacrificaverunt sculptilibus Chanaan. » Et infecta est terra in sanguinibus, etc. » Psalm. CV, 35-37. — Qui » consolamini in diis subter omne lignum frondosum; immolantes parvulos » in torrentibus, subter eminentes petras? » Isaïe, LVII, 5. — « Et ædi- » ficaverunt excelsa Baalim, ad comburendos filios suos igni in holocaus- » tum Baalim. » Jérém. XIX, 5. — On voit clairement qu'il ne s'agit point dans ces divers passages de menaces adressées aux Juifs pour avoir fait passer leurs enfants par le feu, mais pour les avoir égorgés en sacrifice en répandant leur sang devant les idoles. Le prophète Jérémie prédit aux habitants de Jérusalem, qu'en punition de ces crimes inouïs, viendra un temps où ils seront réduits, pour apaiser leur faim, à se nourrir de chair humaine. « Et cibabo eos carnibus filiorum suorum et carnibus filiarum » suarum; et unusquisque carnem amici sui comedet in obsidione, et in » angustia. » Jérém. XIX, 9. — Il suffit de jeter les yeux sur les monuments encore existants de l'Egypte, pour se convaincre que ses habitants immolaient des hommes devant les autels de leurs idoles.

des dieux étrangers; parce qu'ils consacraient leurs fils et leurs filles par le feu et se livraient aux divinations et aux augures, vivant selon les coutumes des nations que les Seigneur avait exterminées à leur arrivée en Palestine. La tribu de Juda se livra aux mêmes excès sous Manassé, et, quelques années plus tard, Nabuchodonosor prit Jérusalem et transporta ses habitants à Babylone[1].

Mais si Dieu, dans son infinie miséricorde, n'avait arraché Abraham à sa patrie et au culte de sa famille dès les siècles qui suivirent le déluge, pour le rendre père d'une nation qui au milieu de ses inconcevables égarements, ne méconnut jamais entièrement ses ordonnances, que serait devenu le monde alors habité, sinon une arène sanglante de cannibales et un vaste amphithéâtre d'antropophages? « Vos pères, disait Josué aux tribus assemblées en Sichem, Tharé, père d'Abraham, et Nachor, ont habité dès le commencement au-delà » du fleuve, et ils ont servi des dieux étrangers... Servierunt- » que diis alienis[2]. » Et peu d'années seulement après la mort de ce grand général, Israël retombe dans l'idolâtrie par la faute de Gédéon; et Abimélech, son fils et son successeur, ne parvient à la judicature, qu'en foulant aux pieds les cadavres de ses frères, qu'il égorgea sur une même pierre au nombre de soixante-neuf, dans la demeure de leur père commun à Ephrata[3].

Plus tard sous le règne glorieux de David, les descendants de ces Gabaonites, maudits par Josué, pour s'être soustraits par le mensonge à l'anathème général prononcé contre les nations amorrhéennes, demandèrent au roi les rejetons de la famille de Saül, qui les avait injustement opprimés, en violant le serment de ses ancêtres; afin de les attacher à des croix et d'apaiser par leur mort la vengeance divine prête à éclater sur les restes de la maison de sang de Saül. « Dentur nobis » septem viri de filiis ejus, ut crucifigamus eos Domino in » Gabaa Saül[4]. » Et aussitôt deux fils et cinq petits-fils de ce

[1] 4 Rois, XVII, XXI, XXIII, XXVI. — [2] Josué, XXIV, 2, 14, 15.
[3] « Super lapidem unum. » Juges, IX, 5.
[4] Josué, IX, 23. — « Propter Saül, et domum ejus sanguinum. » 2. Rois,

prince infortuné furent remis entre les mains des habitants de Gabaa, qui les crucifièrent immédiatement[1]; et Dieu permit que ces jeunes princes expirassent dans les tourments, pour expier le supplice du coupable par le supplice de ses enfants, et énerver ainsi les restes de la postérité d'un roi, qui n'avait point prévariqué aux yeux de sa justice éternelle, en usurpant la couronne; puisque Saül avait été élu par Dieu, oint de l'huile sainte et consacré par la main de son prophète, avant d'avoir été unanimement reconnu et proclamé par la nation juive comme son souverain[2]; mais qui avait failli par

XXI, 1-15. — Après la mort de Saül sur la montagne de Gelboé, les Philistins ayant trouvé son corps abandonné sur le champ de bataille, le dépouillèrent de son armure, puis coupant la tête du roi d'Israël, ils l'attachèrent dans le temple de Dagon, leur principale divinité. 1. Paral. X, 10. — Dans les temps anciens, on mutilait ordinairement les cadavres des guerriers morts dans les combats, les vainqueurs leur coupaient les poignets et quelquefois les parties génitales, pour les déposer aux pieds de leur chef, et faire en sa présence le compte des ennemis tués pendant l'action. Cette coutume est mentionnée par Diodore (Liv. I, sect. III, 106), et on en voit la représentation au naturel, sur les bas-reliefs du péristyle du palais de Medynet-Abou (Antiquités de l'Egypte, vol. II, pl. XII). Le tableau égyptien de la ville de Thèbes explique la réponse de Saül aux envoyés de David, qui recherchait la main de sa fille Michol : « Non habet » rex sponsalia necesse, nisi tantùm centum præputia Philisthinorum, ut » fiat ultio de inimicis regis. » Sur la planche précitée, on voit un homme qui compte une à une les mains et les parties viriles des ennemis mutilés après le combat, et un écrivain placé derrière ce personnage, les enregistre au fur et à mesure sur un rouleau de papyrus qu'il tient à la main. « Et » attulit eorum præputia, et annumeravit ea regi. » I. Rois, XVIII, 25, 27. — Description de l'Egypte, t. II, p. 83. — La mutilation est encore en usage dans différents royaumes d'Asie. En 1768, un roi du Népal fit mutiler la face de tous les habitants de la ville de Cortipiur, parce qu'ils avaient opposé une résistance de sept mois à ses troupes victorieuses. L'ordre du radjah portait en substance « de garder les nez et les lèvres coupés pour » constater le nombre des rebelles, et de changer le nom de Cîrtipour en » celui de Naskatâpour, qui veut dire : Ville des nez coupés. » Recherch. asiatiq., II, 359. — Partout où le flambeau du christianisme a pénétré, on a vu disparaître ces coutumes barbares qui ont continué à se maintenir parmi les idolâtres et les sectateurs du Coran.

[1] « Qui cruxifixerunt eos in monte coram Domino. » 2. Rois, XXI, 9.

[2] 1. Rois. IX, 16; X, 1, 24; XI, 15. Quand Samuel eut présenté Saül au peuple rassemblé à Maspha, tous les Israélites s'écrièrent d'une voix : « Vivat rex ! vive le roi! »

avarice, en s'appropriant la meilleure partie des richesses et du butin enlevés sur les Amalécites, qu'il avait reçu l'ordre de détruire; et qui s'était rendu coupable en persécutant à outrance son propre gendre, parce que Dieu l'avait désigné pour lui succéder sur le trône, au préjudice de sa nombreuse postérité[1].

Nous nous récrions avec justice contre la barbarie des mœurs anciennes; mais avant d'opposer les grands mots de lumières et de civilisation modernes, aux excès de toute nature commis par les nations idolâtres des quatre parties de l'univers, il est également juste de nous rappeler qu'à chaque fois que nous nous sommes écartés des ordonnances de l'Eglise, pour secouer le joug salutaire de son divin Fondateur, nous avons donné dans les impiétés et les folies que nous avons peine à concevoir de la part des Hébreux; et nous sommes retombés comme eux au dernier degré d'abrutissement et de férocité, que nous reprochons emphatiquement aux barbares du paganisme. En effet, sans remonter bien avant dans l'histoire, la France a été témoin pendant la première phase de sa révolution, de spectacles qui rappelaient la barbarie des cannibales. N'a-t-on pas vu alors des têtes sanglantes couronner dans les rues les piques des égorgeurs, et ces monstres n'ont-ils point étalé en triomphe les lambeaux décharnés de leurs victimes? D'impitoyables massacreurs fichaient sur la pointe des baïonnettes, les enfants qu'ils venaient d'arracher du ventre de leurs mères, se disputaient en véritables sauvages les membres palpitants des malheureux qu'ils avaient égorgés; et l'un de ces régénérateurs anthropophages a signalé sa rage en dévorant le cœur d'un homme[2]... Un autre écrivait au citoyen Legendre, en parlant des Lyonnais : « Je porterai en bandou-
» lière leurs boyaux, et je garderai leurs crânes pour boire à
» la santé des vrais républicains[3]. » Enfin n'a-t-on pas entendu des monstres patentés se réjouir à l'avance, dans les rues de la capitale, « de faire des cocardes aux trois couleurs, avec
» les entrailles d'une reine de France[4] ! »

[1] 1. Rois, XV, 3, 9, 23; XVI, 1; XVIII, 11; XIX, 11, 12, etc.
[2] Histoire de la révolution de France, par l'abbé Papon, IV, 206.
[3] Ibidem, V, 314. — [4] Ibidem, I, 267.

En 1794, la municipalité de Paris, pour ajouter le sceau à toutes les infamies du jour, et célébrer d'une manière digne de l'époque, l'anniversaire de la mort du roi, fit traîner devant les membres de la Convention, parqués sur le lieu même où Louis XVI avait souffert le martyre, cinq malheureux victimés au préalable par un tribunal révolutionnaire, qui furent égorgés en leur présence, afin d'acheter, au prix de la plus insigne des bassesses, les bonnes grâces de cette horde de législateurs régicides[1].

Et quand le noble sol de France s'est-il soulevé d'horreur à la vue de tant d'abominations et de forfaits? Alors que les membres des sociétés régénératrices ne s'abordaient qu'en se demandant s'ils s'étaient rendus indignes de vivre par leurs crimes[2]; alors que les représentants terroristes étaient appelés publiquement *buveurs de sang*[3] par leurs collègues; que d'autres fonctionnaires de même trempe se glorifiaient d'avoir substitué à la foi de nos ancêtres et aux préceptes du christianisme, les vertus de la Montagne et le culte sublime de la Liberté et de l'Egalité; alors enfin que dans la seconde ville de la république, abîmée sous ses ruines par les décrets de proconsuls athées, les hiérophantes de cette religion philanthrope choisissaient, pour solenniser l'apothéose d'un de leurs coryphées, la place où il avait reçu la peine de ses méfaits, et désignaient aux assistants pour objet de leur adoration l'exécuteur des hautes œuvres.

« Le jour de la fête était un jour de sang; les sacrificateurs,
» des réprésentants; les victimes, des victimes humaines;
» l'idole, le bourreau de Lyon; et la prêtresse, sa sœur de-
» venue sa femme. »

(*Histoire de la Révolution*, V, 490.)

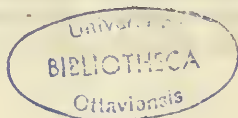
[1] Histoire de la révolution, par l'abbé Papon, VI, 35.

[2] « Qu'as-tu fait pour être pendu? » Ibidem, VI, 27.

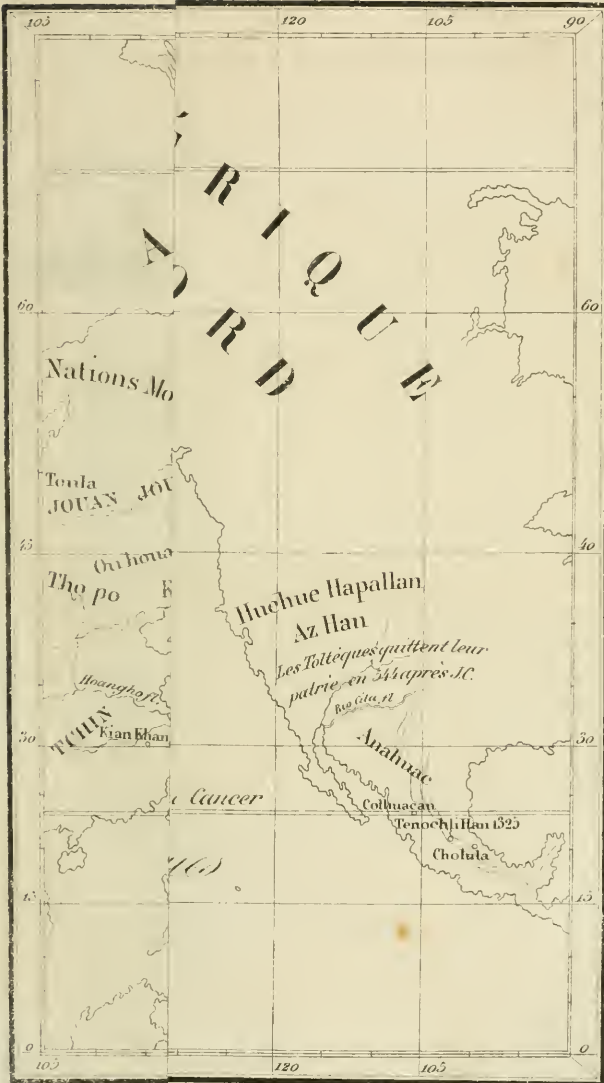
[3] Ibidem, VI, 220. Le surnom de buveurs de sang, donné aux citoyens Amar et Vadier, était chez les Aztèques celui du démon homicide. Le diable buveur de sang, Tlacatecolutl Motlatlaperiani, est représenté sur les tableaux mexicains, suçant un cœur humain, dont il a avalé le sang. « Ille homicida erat ab initio.... » Ev. St. Jean, VIII, 44.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



PL. I.

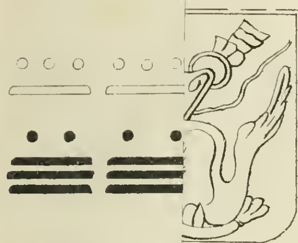


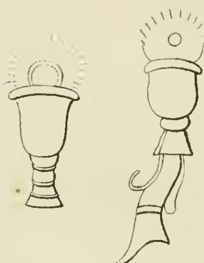
Lith. de P. Barella à Louvain.


CARTE
DE L'EST DE L'ASIE ET DU NORD-OUEST
DE L'AMÉRIQUE,
à l'époque de la migration des Toltèques
vers le milieu du sixième siècle
de l'ère chrétienne.
ASIE
AMÉRIQUE
NORD
Peuplades Toungouses
Nations Mongoles
JOUAN JOUAN
Tho po
Khi tan
TCHIN
Tropique
du Cancer
Equateur
Huehue Hapallan
Az Ilan
Les Toltèques quittent leur
patrie
Anahuac
Cholula

…percé d'un dard.

Fragm…

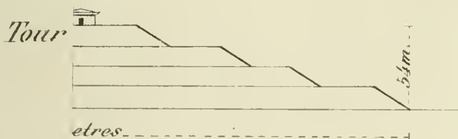




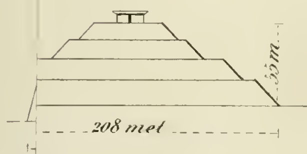
Vases en forme de Calices.

…Cholula.

Tour…

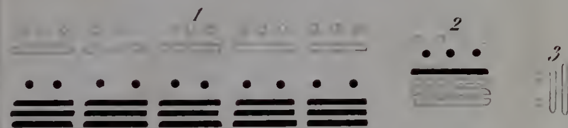


…li de Teotihuacan.

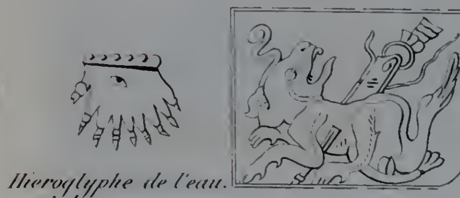


Lith. de P. Barella à Louvain.

Fragment d'un manuscrit Aztèque.



Animal symbolique percé d'un dard.



Hieroglyphe de l'eau.

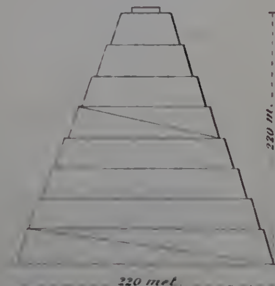


Vases en forme de Calices.

Teocalli de Cholula.

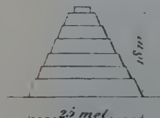


Tour de Babel, temple de Belus.



Teocalli de Papantla.

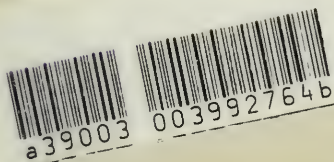
(Echelle double.)



Teocalli de Teotihuacan.



Lith. de P. Barella à Louvain


a39003 003992764b

